

Chefs-d'oeuvre dramatiques de Nivelles de La Chaussée

Pierre Claude Nivelles de La Chaussée

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

SUR

PIERRE-CLAUDE NIVELLE DE LA CHAUSSÉE naquit à Paris en 1692 ; il y fit ses études au collège de Louis-le-Grand. L'opulence de sa famille lui laissoit le choix de ses occupations, et son penchant le porta vers la littérature. Une grande modestie l'avoit encore empêché de rien faire paroître lorsqu'il se vit lancé dans la carrière, pour ainsi dire malgré lui , par le besoin impérieux de répondre aux paradoxes de La Motte sur la poésie.

L'Épître de Glio parut, et attira l'attention du public. Dès ce moment, l'auteur se livra entièrement aux lettres , et particulièrement au théâtre.

La première comédie de La Chaussée fut la

2 NOTICE SUR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE. Fausse Antipathie, comédie en trois actes, en vers, mise au théâtre le 2 octobre 1733. Elle eut dix-neuf représentations.

L'année suivante , le 11 mars , parut la Critique de la Fausse Antipathie. Cette petite pièce, en un acte, en vers, n'a obtenu que peu de représentations.

Le Préjugé la mode y comédie en cinq actes, en vers , fut jouée pour la première fois le 3 février 1735 , et obtint le plus grand succès.

L'École des amis, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 25 février 1737, fut donnée douze fois.

Maximien , tragédie , la seule de notre auteur, parut pour la première fois le 28 février 1738, et fut donnée vingt-deux fois.

Mélanide , comédie en cinq actes , en vers , représentée pour la première fois le 12 mai 1741, fut fort accueillie.

Amour pour amour, comédie en trois actes, en vers, mise au théâtre le 16 février 1742, eut treize représentations, pendant lesquelles elle fut fort applaudie.

NOTICE SUR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE

L'École des mères, comédie en cinq actes, en vers , parut pour la première fois le 27 avril 1744- Le grand succès qu'elle eut alors s'est soutenu à toutes ses reprises.

Le Rival de lui-même , comédie en un acte. en vers, n'obtint que quatre représentations. La première est du 20 avril 1746.

Paméla, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 6 décembre 174[^], excita un si grand tumulte dans le parterre, qu'elle ne put être achevée. L'auteur la retira le lendemain.

La Gouvenante , comédie en cinq actes, en vers , parut pour la première fois le 18 février 1747, et fut jouée dix- sept fois. On la revoit toujours avec plaisir.

L'Ecole de la jeunesse, ou le Retour sur soi' même , comédie en cinq actes, en vers, donnée pour la première fois le 29 février 1749 5 n'eut que trois représentations.

La Chaussée a composé plusieurs autres comédies , qui ont été représentées , soit à la cour, soit chez des seigneurs ; mais nous n'en parlons

4 NOTICE SUR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE, pas ici, parce-qu'elles n'ont point été jouées au Théâtre Français.

Cet estimable et fécond auteur, reçu membre de l'académie française en 1735, mourut le 14 mars 1764, à l'âge de sa soixante-deuxième année.

LE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, au Théâtre Français, le 3 février 1735.

PERSONNAGES

CONSTANCE

D'URVAL, époux de Constance.

SOPHIE, nièce d'Argant.

DAMON, ami de d'Urval, amant de Sophie.

ARGANT, père de Constance.

CLITANDRE,

D'AMIS, / "^^^"^-

FLORINE, suivante de Constance.

HENRI, valet de chambre de d'Urval.

La scène est au château de d'Urval.

LE

COMÉDIE

CONSTANCE, DAMON

D AMON

Ah, Constance! est-ce à vous à prendre ma défense Et celle de l'hymen? vous?...

Ce doute m'offense; Vous tne connoissez peu , si vous me soupçonnez De penser autrement.

DAMON

Madame, pardonnez...

(à fxirl.) Épouse vertueuse autant qu'infortunée !

CONSTANCE

Si je fais quelques vœux, c'est pour votre hyménée, Damon, soyez-en sûr; croyez qu'il m'est bien doux De servir un ami si cher ;"i mon époux.

DAM ON

C'est l'étroite amitié dout votre époux m'honore Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

CONSTANCE

Quoi! votre liaison...?

DAMON

M'expose à son courroux.

Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

CONSTANCE

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice:

Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injustice?

Elle ne vous hait point.

DAMON

Inutile bonheur!

Peut-être elle me rend justice au fond du cœur, Mais j'y vois encor plus de frayeurs et d'alarmes. Elle outrage à-la-fois mon amour et ses charmes. On se trompe en jugeant trop généralement; Elle croit que l'hymen est un engagement Dont son sexe est toujours l'innocente victime: Tel est son sentiment, qu'elle croit légitime. Je ne sais quel exemple ou plutôt quelle erreur Autorise encor plus son injuste terreur. Vous ferai-je un aveu... peut-être inexcusable? Elle vous trouve à plaindre, et m'en rend responsable: Enfin elle me croit com[>lice d'un époux...

CONSTANCE

Monsieur, elle se trompe, et nous offense tous.

DAMON

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proie.

ACTE I, SCENE I

CONSTAN CE.

Damon, il n'en est rien.

DAMON

Vous voulez qu'on vous croie.

CONSTANCE

Brisons là , je vous prie. Avant notre départ, Sophie à mes conseils aura peut-être égard ; Fiez-vous-en à moi.

U AMON

C'est en vous que j'espère; Vous savez que son sort dépend de votre père.

J'attends Argant ; je vais hâter votre bonheur.

DAMON

Je suis confus...

CONSTANCE

Allez, je me fais uu honneur De la faire changer d'idée et de langage. Sur-tout, que mon époux ignore cet outrage.

DAMON, à part , en sortant.

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux? Que d'Urval devrait bien y borner tous ses vœux!

SCÈNE II

CONSTANCE

Faut-il que mon époux ne fasse aucun usage Des conseils d'un ami si tldéle et si sage? Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel ?

lo LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

Oui, je dois m'imposer cette loi ri^joureuse; Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir ; D'un ingrat qui m'est cher je me ferois haïr ; Du moins n'ajoutons pas ce supplice à ma peine; Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

CONSTANCE, ARGANT

CONSTANCE

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici, Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT, d'un ton facile.

Me voici.

CONSTANCE

Vous paraissez ému?

ARGANT

Je. suis même en colère.

Je sors de chez Sophie, elle tient de sa mère. L'entretien que je viens d'avoir à soutenir Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir; Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE

Quoi! vous savez...?

ARGANT

Ma fdle, un peu de complaisance; Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTAN CE.

J'obéis.

ACTE I, SCÈNE III. ii

ARGANT

D'Urval est à peu près ce que je fus jadis;

Ce temps n'est pas si loin que je ne m'en souviene:

Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.

On me maria donc, et me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé :
Et véritablement une union si belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du temps se passa, mais beaucoup, presque un au,
Sans que rien de ma part troublât notre roman;
Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre :
Bon ! naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or, comme enfin l'amour se change en amitié...
C'est justement de quoi se fâcha ma moitié.
Elle ne savoit pas, ni vous non plus, madame.
Que sans amour on peut très bien aimer sa femme;
Elle crut perdre au change, elle dissimula
Peut-être près d'un mois : après cet effort-là ,
Il survint entre nous un terrible grabuge;
Madame se plaignit, et mon père en fut juge:
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas.
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas;
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie...

Je répondrais de même, et j'irois en avant.

CONSTANCE

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT

La contradiction me ravit et m'enchanté...

Eh bien! madame, soit; vous êtes très contente...

Oui... très heureuse... très...

CONSTANCE

Monsieur, en doutez-vous?

Et vous dites par-tout du bien de votre époux...

CONSTANCE

Puis-je faire autrement ?

Et que le mariage n'est pas toujours un triste et cruel esclavage...

CONSTANCE

Je l'imagine.

Et que... J'enrage de bon cœur...

Mais, de grâce, achevez de ne tirer d'erreur; Ma nièce est votre amie, et je lui sers de père.

CONSTANCE

Elle mérite bien de nous êti-e aussi chère.

APuGANT.

Oui ; mais on a pris soin de lui gâler l'esprit :

Damon et votre époux t- n sont dans un dépit...

Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule

Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,

Cette aversion folle, et ces airs de mépris

Qu elle a pour l'hymenée? Où les a-t-elle pris?

A son âge on n'a point de chimères pareilles

A celles dont elle a fatigué i-ies oreilles.

Au contraire, une .\gnès se fait illusion.

Et savoure à longs traiis la douce impression

Que son cœur enchanté reçoit de la nature;

ACTE I, SCÈNE III. iS

Elle ne voit l'hymen que sous une figure Qui , loin de l'effrayer, irrite ses désirs; Et ce portrait est fait par la main des plaisirs. Mais toutefois Sophie eu est intimidée.

Madame, si ma nièce en prend une autre idée , C'est l'effet des sujets de cha^jrin et d'ennui Que vous lui débitez contre votre mari.

CON ST ANGE, à part.

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.

(haut.) Apprenez donc, monsieur, la façon dont je pense, Et vous persisterez après , si vous l'osez , Dans l'accusation que vous me supposez.

Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hyménée, Je ne méritois pas d'être si fortunée : Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux, Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux. Je cacherois ma honte en me rendant justice, Et je me garderois d'augmenter mou supplice. Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner Un cœur que la douceur auroit pu ramener. Si quelque occasion peut mieux faire connoître Et sentir de quel prix une épouse peut être , Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir, C'est lorsqu'elle est à plaindre, et qu'elle sait souffrir. Voilà mes sentiments, tirez la conséquence.

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense: Un beau raisonnement ne détruit pas un fait. Knfiu , si vous voulez me convaincre eu effet,

i4 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

Concoutez avec moi pour marier ma nièce; Otez-lui Je l'esprit ce travers qui me blesse; Et que bientôt Damon...

CONSTANCE

C'est justement de quoi J'avois à vous parler.

ARGAXT.

Il me convient à moi.

CONSTANCE

Je n'imagine pas qu'il déplaie à Sophie.

Ma nièce l'aimeroit ?

CONSTANCE

Du moins je m'en défie.

Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît?

Ce n'est point un refus, c'est de l'incertitude. On ne s'engage point sans quelque inquiétude; En cela j'aurois tort de la désapprouver : Peut-être auparavant elle veut s'éprouver ; Peut-être qu'elle cherche , autant qu'il est possible . A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

ARGANT

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.

(Sophie parle.) Bon, la voici; je vais commencer l'entretien.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT

ARGANT , à Sophie.

Ma nièce, comment donc entendez-vous la chose?

s o I- H I E , en regardant Constance. Vous a-t-on dit vrai?

ARGANT

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE

Après ce que madame à dû vous confier, Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARG A NT

Moi te sacrifier, quand je veux au contraire

Te donner pour époux quelqu'un qui t'a su plaire.

Dam on!

Qui vous a fait ces confidences-là?

ARGA NT

Eh ! c'est apparemment madame que voilà.

Qui t'approuve, et qui croit qu'une fille à ton âge

Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT

Parbleu, c'est pour ton bien.

Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

SOPHIE

Quoi ! vous me souhaitez un semblable partage?

İ6 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

(en montrant Constance.) Madame est donc heureuse?

On ne peut davantage.

SOPHIE

Est-ce elle qui le dit?

G O N S T A N C E

Je dois en convenir.

SOPHIE

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir.

Ma crainte cepenJant nVst pas moins légitime.

Je veux bien pour Damon «ivoir un peu d'estime,

Plus que je n'en avoue, et que je ne m'en crois;

Peut-être, si mon sexe, abuse tant de fois,

Pouvoit e.spérer d'être heureux en mariage,

Je choisirois Damon... L'exemple me rend sage.

Madame , j'ai des yeux, et je vois assez clair.

Je remarque aujourd'hui (ju il n'est plus du bou air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe;
Cet usage n'est plus (pie chtz la bourgeoisie:
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Ln parfait ridicule, un travers sans égal.
Un époux à pré.^ent n'ose plus le paroître;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être;
Il faut qu'il sacrifie au jréjugé cruel
Les plaisirs d'un amour permis et mutuel :
En vain il est épris d'une épouse qui l'aime;
La mode le subjugué en dépit de lui-même ,
Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité.

ACTE I, SCENE IV i

A R G A N T

OÙ peat-elle avoir pris une idée aussi creuse?

SOPHIE, en montrant Constance.

Sur tout ce que je vois.

ARGANT

Elle se dit heureuse.

SOPHIE

Coustauce! Heureuse, elle?

CONSTANCE, avec vivacité.

Oui, madame, je le suis.

SOPHIE, avec vivacité.

>i'on , vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Madame , je vous dis. . .

SOPHIE

Avec tant de douceur, de charmes et de grâces, Deviez-vous éprouver de pareilles disgrâces? Elle a dit mon secret, je vais dire le sien.

ARGANT

Qui croire des deux ?

SOPHIE

Moi.

ARGANT

Je n'y connois plus rien

CONSTANCE

Me suis-je jamais plainte?

En rien, et je vous blâme

CONSTANCE

M'avez- vous jamais vue...?

i8 LE PREJUGE A LA MODE.

SOPHIE

Oui , malgré vous, madame , .] ai vu... j'ai reconnu le» traces de vos pleurs ; Au fond de votre cœur j'ai sui-pris vos douleurs: Mais, que uis-je? j'y vois, maigre sa violence, Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT

L'une se dit heureuse, et l'autre la dément: Celle-ci ne veut pas épouser sou amant ; Constance... Mais (jui diable y pourroit rien comprendre? En attendant, je sais le parti qu'il faut prendre. Vous m'avez entendu, madame, heureuse ou non. Quanta vous, je m'en vais remercier Damon... Mesdames, à votre aise; il ne faut point se rendre: Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

(// sort.

ACTE I, SCÈNE V. i

Oui, ma chère Constance, il est vrai, je n'ai pu Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu? Vous êtes à vous-même uu peu trop rigoureuse; Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse. Quoi! parcequ'un perfide aura le nom d'époux, Il pourra me porter les plus sensibles coups, Violent tous les jours le serment qui nous lie, M'ôter impunément le bonheur de ma vie, Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits Qui devraient être égaux!... Mais ils ont fait les lois : Il faut que je ménage un cruel qui me brave. Sa femme est sa compagne et non pas son esclave: Je vais dire encor plus; tant de tranquillité Peut vous faire accuser d'insensibilité.

G o - N s T A N c E , tendrement.

M'en soupçonneriez-vous ?

SOPHIE

Non, je vous rends justice; Je sais que vous souffrez le plus cruel supplice. Mais vous autorisez un injuste soupçon : On peut interpréter d'une étrange façon Tous vos soins de paroître heureuse en apparence; On les peut imputer à votre indifférence, Au dépit, ail mépris, à la haine, au dégoût. Que nous donne un ingrat, quand il nous pousse à bout.

Ah, Sophie 1 épargnez du moins votre victime.

SOPHIE

On peut aller plus loin.

CONSTANCE

Non, mou époux m'estime.

SOPHIE

Vous vous contentez là d'un bien foible retour;

L'estime d'un époux doit être de l'amour:

Oui! ce sentiment-là renferme tous les autres.

Quoi! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres?

Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés?

Tout perfides qu'ils sont, ils veulent être aimés.

Quant à moi, je suis née et trop tendre et trop vive

Pour oser m'exposer à ce qui vous arrive :

j'aimeiois trop Damon, j'en ferois un ingrat,

Et j'en mourrois. après le plus terrible éclat.

CONSTANCE

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

Comptez sur son amour et sur sa probité.

SOPHIE, d'un ton affectueux.

Sur les mêmes garants n'aviez-vous pas compté? Que sont-ils devenus? Qu'est-ce qui vous en reste? Ce n'étoit qu'une embûche

et qu'un piège funeste, Couverts de quelques fleurs qui ne durent
qu'un jour; L'hymen n'acquitte plus les dettes de l'amour".

FLORINE, CONSTANCE, SOPHIE

FLORINE

Madame, je vous cherche. On vient.,.

CONSTANCE

Que me veut-elle?

FLORINE

Souffrez que je respire.

CONSTANCE

Eh bien ! quelle nouvelle?

FLORINE

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement... Venez, vous
trouverez dans votre appartement...

CONSTANCE

Mon époux.x.?

FLORINE.

Votre époux?... lui?... La demande est bonne ! Est-ce jamais
par là que son chemin s'adonne? Il est vrai que ceci seroit assez

nouveau; Vous logez l'un et l'autre aux deux bouts du château.

CONSTANCE

Florine, sachez mieux respecter votre maître.

FLORINE

Je me lais... mais...

SOPHIE

Sachons ce que ce pourroit être.

f LOR IXE.

Vous ne deviaez pas?... C'est votre habit.

CONSTANCE

Comment?

FLOR IXE

Que l'on vient d'apporter, madame ; il est charmant.

CONSTANCE

Cette fille extravague.

FLORINE

Écoutez-moi de grâce; Ou plutôt venez voir: c'est un habit de chasse, Mais d'un air, mais d'un goût. Venez vous habiller. Sous cet ajustement que vous allez briller ! Vous allez ajouter conquête sur conquête.

Mais quelle vision lui passe par la tête? D'où me vient cet habit?

FLORINE

Je ne sais point cela.

CONST A.VCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, après avoir rêvé.

Ah ! ah ! J'âais ceci passe un peu la raillerie. Quoi ! madame, seroit-ce une galanterie?

Une galanterie , et qui s'adresse à moi?

FLORINE

A qui donc voulez-vous qu'on ait fait cet envoi?

CONSTANCE, ù Sopliic , après avoir rêvé. Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse?

D'URVAL,CO>STANCE, SOPHIE,FLORINE

d'u rva l, à part.

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes présents.

{haut.) Madame éclate enfin en regrets offensants.

CONSTANCE

D'Urval, vous m'étonnez.

d'u R VAL.

On vient de me l'apprendre.

Cet éclat , je l'avoue , a lieu de me surprendre ; Je ne l'aurois pas cru : malgré tous mes soupçons , Vous m'avez procuré d'assez belles leçons, Qui ne sortiront pas sitôt de ma mémoire.

CONSTANCE, ù Sophie.

Je l'avois bien prévu... Monsieur, pouvez-vous croire.. Hélas! c'est un excès où je nai point de part... Mais à mon désaveu vous n'avez point d'égard ; Vous allez me haïr... Ah, cruelle Sophie!

SOPHIE

J en suis la cause , il faut que je la justifie.

(à dUrval.) Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté De joindre l'injustice à l'infidélité.

d'crval, à part.

Ce temps n'est plus.

SOPHIE

Ingrat.

CONSTANCE

Épargnez...

FLORINE

Point de grâce.

Ah! si pour un moment j'étois en votre place...

SOPHIE

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher? Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher; Quand vous le remplissez de fiel et d'amertume, Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume, Et qu'il expire enfin sans pousser nn soupir.

coxsTA.NCE, à Sophie.

Vous me perdez, madame.

d'u RV AL, à part.

Il faut lui découvrir...

SOPHIE

Prenez-vous-en à moi, c'est moi (jui me suis plainte

d'uuval.

Vous?

sopn I F.

Oui , je souffrois trop de la voir si contrainte; Je n'ai pu la laisser dans un si triste état, ^ans faire ^ en dépit d'elle, uu nécessaire éclat :

ACTE I, SCENE VII. aS

J'ai vengé sa vertu.

d'urval.

Madame est bonne amie.

SOPHIE

De grâce, épargnez-nous cette froide ironie.

F L G R I X E , avec vivacité. Quand même vous seriez encor mieux son époux, C'est que vous devriez filer un peu plus doux, Et baiser tous les pas par où madame passe; Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE, avec fierté.

Florine, je vous chasse:

Sortez.

FLORINE, à Constance.

Moi ?

d'urval, en ramenant Florine.

Révoquez un arrêt si cruel; Cette fille vous aime, il est bien naturel.

(à Florine.) Viens, cet avis mérite une autre récompense; Tiens, prends...

FLORINE, en recevant quelques louis.

Je n'ai pas cru vous induire en dépense. d'urval, à Constance.

Madame, faites grâce à ses vivacités.

FLORINE, à d'Urval.

Ah! puisque aous payez si bien vos vérités, Une autre fois j'aurai le reste de la bourse. [D'Urval la lui donne.)

SOPHIE

La plaisanterie est d'une grande ressource.

d'urval, à Constance^ dun air plus enjoué. C'est assez... Savez-vous l'étiquette du jour? Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE, à part. Oui, c'est bien là de quoi madame s'embarrasse!

d'urval.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse, Grande musique ensuite, et bal toute la nuit. Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit, Madame; on partira lorsque vous serez prête...

(en la regardant.) Vous avez un habit convenable à la fête...
CONSTANCE, avec embarras.

Monsieur...

* d'urval, vivement.

Le rendez-vous est au milieu du bois : De là vous pourrez être au lancer, aux abois, Avec cette calèche et ce double attelage Dont vous avez refait enfin votre équipage. Votre écuyer laissoit dépen-

rir votre train ; Même il vous manque encor quelques chevaux de main.

(Constance se trouble^ et paraît interdite.) Madame, ce discours semble vous interdire? A ces dépenses-là je ne vois rien à dire : Dépensez hardiment, et vous aurez raison.

F L o r. I N F. , à pati.

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

ACTE I, SCÈNE VII

CONSTANCE

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre... Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre Le trop juste sujet de ma confusion.

Que je suis malheureuse !

d'urval.

A quelle occasion?

Ahl je n'aurois jamais prévu, lorsque j'y pense, Que l'oxi pût avec moi prendre tant de licence.

d'urval, contrefaisant l'étonné.

Vous parlez de licence : en quoi donc, s'il vous plaît?

CONSTANCE

J'ignore absolument... Je ne sais ce que c'est... En un mot...
d'urval.

Achevez... Mais qui vous en empêche?

CONSTANCE

Cet habit... ces chevaux, avec cette calèche...
d'urval.

Eh bien?

CONSTANCE

s'ils sont chez moi...
d'urval.

C'est une vérité.

CONSTANCE

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité...
Mais c'est assez, je crois que vous devez m'entendre.
d'urval.

Oui, madame, il n'est pas difficile à comprendre
Que ce sont des présents qui vous ont été faits,
CON STAXCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.
d'urval.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître?...

FLÔRINE, à part.

J'aurois déjà tout fait sauter par la fenêtre.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter?

CONSTAN CE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

d'urval, à pari.

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée?

CONSTANCE

Je voudrais ignorer que je suis offensée.

d'urval, à part.

N'importe, donnons-lui de violents soupçons.

[haut.) Madame, cependant j'ai de fortes raisons Pour oser vous presser, et même avec instance, D'éclaircir ce mystère... Il nous est d'importance Plus que je n'ose dire... et que vous ne croyez; Je vous en saurai gré, si vous me l'octroyez. Voyez, examinez... découvrez... je vous prie, Qui peut avoir risqué cette galanterie... De plus... présents ou non... madame... vous pouvez.. Oui , vous m'obligerez si vous vous en servez.

{Il sort.)

CONSTANCE, SOPHIE, FLORIN E

SOPHIE, à Constance. Eh bien! que dites-vous de cette complaisance? F L o R I \ E.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

c o iN s T A N c E , après avoir rêvé. N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présents?

FLORIN E

Des époux ne font pas des tours aussi plaisants; Pour qui les prenez-vous? Ne croyez point, madame , Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme; Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut, Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut. Mais nous avons ici Damis avec Glitandre, Galants déterminés, prêts à tout entreprendre; Je crois qu'on en pourroit accuser ces messieurs.

SOPHIE

As-tu quelque soupçon?

FLORINE

J'en ai même plusieui-s.

SOPHIE

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence. Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?

CONSTANCE

Eh ! n'empoisonnez pas encore mes douleurs : Hélas! je sens
assez le poids de mes malheurs ;

30 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrâce.

[à Sophie.) Je vais me renfermer... Allez, suivez la chasse.

SOPHIE

Je ne vous quitte point.

CONST AXCE.

Vous prenez trop de part A l'état où je suis... Laissez-raoi, par
égard : Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes; Je n'ai
plus que celui de répandre des larmes.

(Elle sort.) SOPHIE, en la regardant aller.

Quel état! Et l'on veut que je prenne un épou.K? Qu'ou ne
m'en parle plus , ils se ressemblent tous-

ACTE SECOND

SCÈISE I.

DUR VAL, DAMOX.

d'urval paroît rêveur^ il va et vient.

Notre cerf n'a pas fait assez de résistance.

DAMOX.

Il est vrai. Mais entrons un moment chez Constance.

d'urval, toujours distrait.

Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs Il seroit malaisé d'en trouver de meilleurs.

D AMON

Constance en devoit être, elle n'est point venue.

d'urval.

Je devine à peu près ce qui l'a retenue.

D AMON

Entrons chez elle... Allons; c'est nne attention Dont elle vous aura de l'obligation.

DUR VAL

Oui, mais je ne vais guère en visite chez elle. On y peut envoyer.

DAMON

Quelle excuse cruelle!

Du sort de ton épouse adoucis la rigueur;

L'esprit doit réparer les caprices du cœur: C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste; Souvent les procédés font excuser le reste.

d'urval, après avoir reyardé par-tout.

Je crois tous nos chasseurs dans son appartement... Pour nous entretenir choisissons ce moment.

(// soupire.) Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable! Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable; Je t'ai craint; j'ai prévu tes conseils , des discours Que ma faible raison me rappelle toujours. Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire; Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altère.

DAMON

D'Urval, j'ai des défauts, et même des plus grands;

Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans

Qui font de leurs amis de malheureux esclaves:

Leur pénible amitié n'est que fers et qu'entraves ;

Toujours jaloux, et prêts à se formaliser,

Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser.

Mais la vraie amitié n'est point impérieuse;

C'est une liaison libre et délicieuse,

Dont le cœur et l'esprit, la raison et le temps,

Ont ensemble formé les nœuds toujours charmants :

Et sa chaîne, au besoin , plus souple et plus liante.

Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.

Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,

Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

d'u R V a l , dnn air jtcntré.

Eh bien ! sois donc enfin le seul dépositaire

ACTE II, SCÈNE I

D'un secret dont je vais t'avouer le mystère; Que du fond de mon cœur il passe au ibud du tien ; Qu'il y reste caché , comme il l'est dans le mien. Mes inclinations, ami, sont bien changées, Mes infidélités vont être bien vengées... J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement Un feu... qui n'est pourtant qu'un renouvellement, Qu'un retour de tendresse imprévue, inouïe, Mais qui va décider du reste de ma vie! DAM ON, avec étonnement.

Quoi ! ton volage coeur se livrera toujours A des feux étrangers , à de folles amours? Ces ardeurs autrefois si pures et si tendres Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres? Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs : L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

d'uRV AL.

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

D AMON

Non : je suis ton ami , mais non pas ton complice.

d'urval.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins : Permets-moi d'achever, je compte sur tes soins.

D a M G X , en s'éloignant.

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

DunvAL, en le ramenant.

Je puis t'en informer sans aucune imprudence. Cet objet si charmant dont je reprends les lois, Mais que je crois aimer pour la première fois; Cette femme adorable à qui je rends les armes,

Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...

C'est la mienne.

DAMON

Constance?

DUR VAL

Elle-même.

DAMON

Ah, d'Urval!

A mon ravissement rien ne peut être égal... N'est-ce point un dépit, un goiit foible et volage, Un accès peu durable , un retour de passage?

d'urval.

Tu le crains, et Constance en pourra craindre autant. Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant!... Le véritable amour se prouve de lui-même. Déjà, pour l'assurer de ma tendresse extrême, J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour, Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour. Apprends donc que je suis cet amant

qu'on ignore, Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore Tous ces amusements imprévus et nouveaux, Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux, Assez vains pour nourrir une erreur si grossière. Je lui fais des présents de la même manière... On s'attache encor plus par ses propres bienfaits, Je le sens, je l'en veux accabler désormais: On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON

Mais tu dois lui causer un embarras extrême. Que peut-elle penser?... D'Urval, y songes-tu?

ACTE II, SCENE I

d'uR VAL.

Oui, je viens de jouir de toute sa vertu.

J'ai vu le trouble affreux dont son ame est atteinte ;

Cependant je feignois en écoutant sa plainte;

J'affectois un air libre , et vingt fois j'ai pensé

Me déclarer... Tu vas me traiter d'insensé ;

Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte.

Je me sens retenu par une fausse honte ;

Un préjugé fatal au bonheur des époux

Me force à lui cacher un triomphe si doux.

Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

DAMON

Comment! du ridicule!... Et quelle en est la cause? Quoi ! d'aimer sa femme?

d'urval.

Oui , le point est délicat :

Pour plus d'une raison, je ne veux point d'éclat; Je n'ai déjà donné sur moi que trop de prise... Ce raccommodement devient une entreprise... J'avois imaginé d'obtenir de la cour Un congé pour passer deux mois dans ce séjour, Sous prétexte de faire ici ton mariage ; C'est la raison pourquoi Constance est du voyage : J'y croyois être libre, et, seul avec les miens. Je comptois y trouver en secret des moyens Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne. Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine : Ma maison est ouverte à tous les survenants, Mon rang m'attire ici mille respects gênants... Clitandre avec Damis , sans que je les en prie ,

^'e se sont-ils pas mis aussi de la partie?

Tu les connois, ce sont d'assez mauvais railleurs;

Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs;

Ainsi des autres; c'est à quoi je dois m'attendre...

Je ne pourrai jamais soutenir cet esclandre ;

Il faudra tout quitter : j'irai me séquestrer,

Ou, pour mieux dire, ici je viendrai m'euterrer

Avec des campagnards dont tu connois l'espèce,

Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.

Et véritablement, quelle société

Que celle d'un mari de sa femme entêté,

Qui n'a des yeux, des soins, des égards que pour elle,

Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutelle!

DAMOX, frnidement.

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

d'u K V AL.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme?

D A M o .\ , ironiquement.

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la forme? L'intérêt le fait taire, il ne tient qu'un moment...

[vif] Dis moi, trahirois-tu tout autre engagement? Oserois-tu produire une excuse aussi folle? Au dernier des humains tu tiendrois ta parole; Il sauroit t'y forcer, aussi bien que les lois.

{^tendrement.) Mais une femme n'a , pour soutenir ses droits, Que sa fidélité, sa foiblesse , et ses larmes ; Un époux ne craint point de si fragiles armes.

ACTE II, SCENE I. 3-J

Ah! peut-on faire ainsi, sans le moindre remoid, Un abus si cruel de la loi du plus fort?

d'urval.

Je suis désespéré; mais je ctde à l'usajje. Suis-je le seul?... Tu sais que l'homme le plus sage Doit s'en rendre l'esclave.

D A M o X , vivement.

Oui, lorsqu'il ne s'agit Que d'un goût passager, d'un meuble ou d'un habit; Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices; La mode n'a point droit de nous donner des vices. Ou de légitimer le crime au fond des cœurs : Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs, Pour qu'on ne doive plus en être la victime; L'exemple ne peut pas auto, i^er un crime. Faisons ce qu'on doit faire, et non pas ce qu'on fait,

• d'drval.

Mais enfin je me sens assez fort en effet Pour sacrifier tout, sans que je le regrette, Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

DA MON

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré.

U'URVA L.

rt c'est pourtant le seul qvie j'auiois préféré. Un inconvénient sans doute inévitable M'imprime une terreur encor plus véritable. Si j'apprends à Constance un tiiom})he si dont, Si ma

femme me voit tombljer à ses genoux, Comment daignera-t-elle user de sa victoire? Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire;

38 LE PULJL'GÉ A LA MUDL

Je craiPâS que sa fierté ue surcharge mes fers : On en voit tous les jours mille exemples divers.

D AMO>"

On en trouve toujours de toutes les espèces, Sur-tout lorsque l'on cherche à flatter ses foiblesses Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

d'uR V AL.

Tu ne le ronnois pas ce sexe impérieux : Dans uotre ahaissement il met son bien suprême; Il veut régner, il veut maîtriser ce qu'il aime, Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé, S'il n'est pas le tvran du cœur qu'il a charmé.

D AMON

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.

Eh! pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtre?

Mais le traitons-nous mieux (|uand nous l'avons séduit?

^otre empire commence où le sien*tst détruit.

Nous plaindrons-nous. toujours,injustes que nous sommes

De ce sexe qui n'a que le deFaut des hommes?

Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer

Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer?

D'un VAL.

Constance aura de plus à punir mes parjures, A redouter encor de nouvelles injures, A craindre une rechute, un nouvel abandon; Constance rioit me faire acheter mon pardon. Que de soins, de soupirs, de regrets et de larmes Faudra-t-il que j'oppose à ses justes alarmes! Plus je vais employer de foiblesse et d'amour.

ACTE II, SCENE I. dg

Et plus sou ascendant croîtra de jour en jour.

{Il rêve. } Ah! c'en est trop, î faut suivre ma destinée, La résolution en est déterminée...

DAMON, en t embrassant.

Ah, cher ami! reçois le prix de ta vertu. Que ce retour heureux va causer...!

d'uR VAL.

Que dis-tu?

Quelle méprise !

DAMO.V.

Aux pieds d'une épouse adorable, Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable?

d'urval.

Au contraire.

D A:\tox.

Quoi donc?

d'uR VAL.

Je vais me dérober Au danger évident où j'allois succomber. Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire: Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON

Mais songe donc aux biens où tu vas renoncer. Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer? Il faut donc que Constance e.^pire dans les larmes, Lorsqu'elle eût pu te faire un sort si plein de charmes' Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs perJus ! Si tu la haïssois. que ferois-tu de plus?

40 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

d'drval, d'un ton pénétré.

Hélas! il faut se reordre, et lui sauver la vie. C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie... Sois content, mon cœur cède, et se rend à l'amour. Viens être le témoin du plus tendre retour. [Il fait quelques pas pour sortir; Constance arrive: il se

trouble.) Quelle rencontre, 6 ciel ! c'est elle qui s'avance... Ne ferois-je pas mieux d'éviter sa présence? [Il veut s en aller; Damon le retient.)

CONSTANCE, DUR VAL, DAMON

DUR VAL, après quelque résistance, se rapproche avec Damon.

{à Constance.) Je n'ai pas Oamoo qui vouloit s'en aller: Je crois que devant lui nous pouvons nous parler?

CONSTANCE

Il n'est jamais de trop.

dur VAL.

On vous a demandée.

DAMON

L'on a dit que madame étoit incommodée.

CONSTANCE, à dur VAL.

Je l'ai feint, et je viens vous en rendre raison.

dur VAL, avec doute.

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

ACTE II, SCENE II. 4^t

CONSTANCE

Hélas ! j'avais besoin d'un peu de solitude.

Vous savez le sujet de mon inquiétude;

Elle augmente sans cesse, et je crains tous les yeux.

Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux.

Je n'en puis sans douleur envisager la suite;

Je crains d'autoriser une indigne poursuite.

d'ur val.

Est-ce pour ces présents? On saura vos refus.

CONSTANCE

Ah! j'étois respectée, et je ne le suis plus.

d'ur VAL t embrasse, et lui dit tendrement : Rassurez- vous,
c'est moi... qui... me charge du blâme.

CONSTANCE

J'en mourrai de douleur.

d'u R V A L, avec <ro«6/e.

Cela suffit, madame...

(à Damon.) Je ne sais où j'en suis.

DAMON, bas , à d' Urval.

Il faut t'aider un peu.

d'tjrval, bas et vivement, à Damon.

Cher ami , n'en fais rien , ou crains mon désaveu.

CONSTANCE, étonnée ., soppochant d'eux.

Qu'avez- vous?

d'u R V A l , un peu remis.

Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire... C'est à votre sujet... il faut vous en instruire... Sachez donc un secret... vous ne le croirez pas... Vous voyez devant vous...

Eh bien?

d'or VAL.

Notre embarras...

Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'ose plus s'attendre... Qui craint de cumpromettie un amour aussi tendre... Mais... que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur!..,

CONSTANCE

Vous parlez de Damou?

d'urval, vivement.

Justement.

DAMOX.

Quelle erreur!

En vérité, madame, il parle t'e lui-même.

d'or VAL.

Non, il me fait pa ler... Voyez son trouble extrême... Il est timide, il vr.iint de vou-; trop rabaisser... Il n'ose vous prier de vous intéresser A sou bonheur.

DAM ON

Bourreau!

CONSTANCE

Sa crainte est indiscreète»

Je le disois.

CONST ANCE

Il sait combien je le souhaite.

d'urval. Ah! vous me ravissez : prêtez-lui votre appui.

ACTE II, SCENE II

CONSTANCE

Damon y peut compter.

DUR VAL

Moi . je réponds pour lui ; Je me rends le garant d'une flamme si belle.

o DAMON, bas , à cUrval.

Morbleu ! parlez pour vous.

CONSTANCE, bas.

Quel garaut infidèle!

d'cR VAL.

Otez donc à Sopbie un préjugé fatal

Qu'elle a contre l'hvmen. Ah 1 qu'elle en juge mal!

Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie!

Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie.

Pour ceux que la raison et l'amour ont unis.

L'hvmen seul peut donner des plaisirs infinis;

On en jouit sans peine et sans inquiétude;

On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude

D'égards, de complaisance, et des soins les plus doux.

S'il est un sort heureux, c'est celui d'Un époux

Qui rencontre à-la-fois dans l'objet qui l'enchanté

Une épouse chérie, une amie, une amante.

Quel moyen de n'y pas fixer tous ses désirs!

Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE, tendrement.

Je sens que ce portrait devoit être fidèle.

DU R V A L , en la regardant de même. Madame, on en pour-
roit trouver plus d'un modèle.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, D'URVAL, DAMON

CUTANDKE, aïix aïtties , en entrant.

Voilà ce que jamais on n'auroit attendu. DURVAL, troublé , à Damon.

C'est Clitandre et Damis : m'auroient-ils entendu?

CLITANDRE, €ti riant.

Venez, rassemblons-nous, la scène est impayable... Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.

(// rit.) Laissez-m'en rire encore.

Allons, rions. De quoi?

CLITANDRE, à (TUrval.

On m'écrit... Tu riras.

d' u R V A L , froidemen t.

Peut-être.

oh! par ma foi, Nous ne le craignons plus, cet aimable volage. Ce célèbre coquet, ce galant de notre âge. Qui fut le plus heureux de tous les in-onsîants; Nous le connoissons tous, et même à nos dépens : Sa in far.

ARGANT

Je le connois, son père fut de même; Il étoit en amour d'une fortune extrême.

ACTE II, SCE[^]E III

Il faut qu'à son sujet je vous... Non, poursuivez; Voyons quel contre-temps lui sont donc arrivés.

DAMON

Peut-être quelque époux d'humeur moins pacifique En a fait le héros d'une histoire tragique?

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens?

CLITANDRE

Non ; il n'en a jamais trouvé que d'indulgeants.

CONSTANCE

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune?

en TANDRE.

Non ; le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

d'urval.

Se seroit-il battu?

CAMIS

Ce n'est pas son défaut.

DAMON

Est-il disgracié?

CLITANDRE

Bien pis.

AR GANT

Mort?

CLITANDRE

Autant vaut , Il est amoureux fou.

d'urval, ARGANT, DAMON.

De qui?

CLITANDRE

C'est lettres closes.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses :

Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru?

d'ur V.A L.

Il est audacieux.

CLITA> DRE.

Il en a rabattu.

DAMOX.

Une franche coquette a-t-elle su lui plaire?

CLITAXDRE.

Eh mais, une coquette est un choix ordinaire.

ARG ANT

Est-ce cette marquise assez hien en appas , Mais qui ne plaît qu'alors quelle n'y pense pas?

CLITANDRE

Non.

ARG A. NT

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude? En tous cas, je le plains ; l'esclavage en est rude : Il faut trop les aimer, et trop correctement.

CLIT AN DRE

Non.

C'est donc cette actrice?

CLITANDRE

Eh! non, aucunement

CONSTAKCE.

Mais ne seroit-ce point son épouse qu'il aime?

ARG ANT

Sa femme!

CLIT ANDRE

Et vraiment oui , c'est sa femme elle-même.

ACTE II, SCENE III

A R G A N T

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

en T A N D R E.

Pardonnez-moi.

d'u r V a l, à Damon.

Sainfar aime sa femme aussi.

D A M I s , à Constance.

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille ; On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE, civec un peu de fierté.

Pour peu qu'on soit sensé, l'on devine le bien... Mais vous vous étonnez fort à propos de rien : C'est un cœur égaré que le devoir ramène, Que l'amour fait rentrer dans sa première cliaine, Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs, Et qui veut être heureux en dépit des railleurs. Je crains que ma présence ici ne vous déplaise, •Te vous laisse railler et médire à votre aise!

SCÈ?sE tV.

ARGAM, DLRVAL, DAMON, CLIT ANDRE, DAMIS.

CLITANDB £.

Constance prend la chose affirmativement,

Bon, bon, c'est pour la forme.

DAMON

Elle a iTraud tort, viaimcnl

ARGANT

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame... Lli bien !
notre gai mt aime jusqu'à sa femme? C'est avoir pour le sexe un
furieux penchant.

d'd R VA L , à Clitandre.

Et que dit-on par-tout d'un retour si touchant?

DAMIS

A ton avis , d'L'rval? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE

Parbleu, cette sottise eu a fait beaucoup dire. A la cour, à la
ville, on l'a tant blasounë, " Hué, oifflé, berné, brocardé, chaisson-
né, Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête â l'orage, Avec sa Péné-
lope il a J)lie bagage :

En fin fond de province il l'a contrainte à fuir; Ils sont allés
s'aimer, et bientôt se haïr.

ARG ANT

C'est un enlèvement.

D A MIS

Qui n'est pas fort d'usage.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir; C'est d'entrer dans le monde, et non pas d'en sortir,

DUR VAL

Ils jouissent sans doute, au fond de leur retraite, D'une félicité qui doit être parfaite?

CLITANDRE

Sa vie n'a de ses jours été si naïve;

G L I T A N D R E

c'est à recommencer.

ARGANT

Sans doute, c'est l'usage...

Cet homme est possédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Possédé de sa femme... Eh! ris-en donc, d'Argant.

d'Argant.

[à Damon.]

Oui... rien n'est plus plaisant... Quelle épreuve!.. J'enrage.

C L I T A N D R E

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage.

ARG A.\T

Abymé.

G LITANDR E.

Confisqué.

DAMIS

Nul.

d'urval, à Damon.

Ami , quels propos !

DAMIS, à dUrval.

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des sots?

d' u R V A L , avec enibanas.

Moi? Point du tout: j'en ri^ autant qu'il m'est possiLIa.

5o LE rr.ÉJLGÉ A LA MODE.

D A M o N , avec indignation.

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible? Pour des évaporés, des gens avantageux, Qui croiroient composer tout le public entre eux, Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale. Mais je vous crois, messieurs, un peu plus de morale: Kon , vous ne pensez pas ce que vous avancez. A tous autres qu'à vous, à des gens moins sensés. Je dirois , indigné de tout ce badiuage : Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage, Laissez-le pratiquer, sans y

prendre intérêt; Oui , laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

D A M is, à Danrin.

Je n'ai jamais douté de ta philosophie : Mous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

D A M O N

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit; Du reste, je vous suis obligé.

D A M I S

C'est bien dit.

Moi, je crois qu'on peut rire, et même sans scrupule^ D'un amour que le monde a jugé ridicule. Sainfar est dans le cas, on en est convenu; Il a pris un travers assez bien reconnu, Puisque son aventure est mise en comédie.

A R G A X T.

Tout de bon ?

D A M is.

J'ai la pièce; on l'a fort applaudie : Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous;

ACTE II, SCÈNE IV. 5r

Nous jouerons celle-ci... Messieurs, qu'en dites-vous?

A R GANT

Volontiers.

d'urval, froidement.

Si Ton veut.

DAM ON, avec colère.

C'est une farce infâme.

D A MIS

On la nomme l'Époux amoureux de sa femme.

Bon! c'est un des travers qu'on doit moins épargner; Il n'est pas fort commun, mais il pourroit yayuer, Et la société n'y feroit pas son compte. Combien il est d'époux reteuus par la honte! Tant mieux... Aurai-je un rôle?

Oui, sans doute.

ARG ANT

Fort bien.

Les dames y joueront : Constance aura le sien. Elle sera l'épouse aimée à toute outrance; D'Crval contrefera l'amoureux de Constance; Damon aura tout juste un rôle de Caton;

(à Clitandrc.) Toi, celui d'étourdi.

A R GANT

L'arrangement est bon.

Il nous faut un valet : qui pourroit bien le faire ?...

(à dUrval.) Ah! ton valet de chambre, Henri; c'est notre affaire; Ainsi du reste.

D AMON

Oui : mais ne comptez pas sur moi.

DAMIS

D'L'rval, tu te fais fort, apparemment...?

D ' u R V A L , froidement.

De quoi?

D AMIS

C'est d'engager Constance à jouer dans la pièce.

Je vais la prévenir, aussi bien que ma nièce.

(// sort.) DAMIS, à dUrval.

Détermine Damon : quant à toi, tu sais bien Que l'on doit se prêter ; tu ue risqueras rien.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

DURVAL, DAMOX.

D ' u R V A L , (Tiin air ironique.

En est-ce assez? Dis-moi, que pourras-tu répondre? Il falloit cet exemple afin de te confondre. Où m'allois-je embarquer?... Ne nie presse donc plus; Tes conseils désormais deviendroient superflus.

DAM ON

Vous permettez qu'on joue une farce indiscreète,

ACTE TI, SCÈNE V

Et vous y prenez même un rôle?

d'c rva l.

Oui, je m'y prête :

A ma femme du moins je parlerai d'amour ; Je verrai ses beaux vœux y répondre à leur tour; J'en jouirai sans risque, et sans me compromettre... Hélas! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre... J'aurois dû refuser... Oui , je me trahirai : On verra que je sens tout ce que je dirai. Je mettrai , malgré moi , trop d'amour dans mon l'ôle; Je me perdrois, je vais retirer ma parole.

DA MON

Est-il temps? Il falloittne pas tant s'avancer. Constance est prévenue , elle pourra penser Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.

(à part.) Il le faut embarquer.

d' u R V a l , après avoir rêvé.

Ta remarque est cruelle...

Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner, De prétexter un ordre, et de m'en retourner; Je le vais annoncer, et partir tout de suite. (// va pour sortir^ et revient.) DAMOX.

Quelle foiblesse !

d' cr V al.

Écoute, avant que je les quitte:

J'ai fait peindre Constance en secret, et je crois Que son portrait est fait; car c'est depuis un mois Qu'on est après. Le peintre est dans le voisinage ;

Vois si par aventure il a fini i'ouviaf;e :

c'est un soulagement tlout mes yeux ont besoin ,

Je voudrais l'emporter.

DAMON

Va, je prendrai ce soin.

Mais tu ne partiras peut-être pas si vite ?

d'urval.

Dès ce soir même.

(// soi-t.)

DAMON

Il faut que j'empêche sa fuite.

Si la mode empoisonne un naturel heureux, A quoi sert le bonheur d'être né vertueux?

SOPHIE, DAMON

SOPHIE, en traversant le théâtre.

Ah! VOUS voici, monsieur? Entrez-vous au concert?

DAMON

Je vous suis.

SOPHIE

A propos, est-il vrai qu'on vous perd?

Ce terme est trop flatteur, mais je sais le réduire A sa juste valeur.

Eh ! tâchez de m'instruire.

DAMON

D'Urval devoit partir, un contre-ordre est venu. C'est par ce contre-temps que je suis retenu.

SOPHIE

Un contre-temps, monsieur?

DAMON

Qui fait que j'offre encore Un objet qui déplaît à ceUii que j'adore. Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt; Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est... Pardonnez ce murmure, il est bien légitime Au malheureux à qui l'on va chercher un crime Au fond d'un avenir qui n'est pas fait pour lui : On me punit de ceux dont on soupçonne autrui.

SOPHIE

Je vois qu'on vous a fait lin rapport trop fidèle ; On pouvoit l'adoucir.

DAMOX.

Il est donc vrai, cruelle!

Un autre plus heureux, plus digne apparemment...?

sopii lE, vivement.

Me feroit encor moins changer de sentiment.

D AMOX.

Ai-je pu m'attirer un refus légitime?

J'aurois eu votre cœur, si j'avois votre estime.

Puisque vous en tirez cette conclusion , Je n'ai rien à répondre en cette occasion

ACTE III, SCÈNE IT

Quoi! faut-il vous aimer pour vous rendre justice?

D A MON

C'est exiger de vous un trop grand sacrifice. Vous aimez votre erreur.

SOPH IE.

Non... j'en voudrais guérir.

DAMOX.

Mais enfin, si celui qui sert à la nourrir, Si d'Crval...

SOPHI E

Je connois jusqu'où va votre zèle; Que vous justifiez cet époux infidèle.

D A MOX

Madame, supposons qu'il soit...

SOPHIE

Oui , tel qu'il est.

U AMOX.

Eh bien! en convenant de tout ce qui vous plaît...

SOPHIE

Vous aurez tort; et moi j'ai de justes alarmes... Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes, Me jurer un amour qui durera toujours.

Constance fut séduite avec ces beaux discours: Qu'elle en a fait, depuis une épreuve cruelle! Vous la vovez: elle est étrangère chez elle; Une personne à chaige, et sans autorité; Exposée au mépris, à la témérité;

l'éduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage

Avec un infidèle: inutile avantage!

5ans l'amour d'un époux, nous sommes sans éclat;

Son cœur fait notre titre , et nous donne un état.

DAMOX.

Mai-S cet homme, en un mot, que vous jugez coupable, D'un généreux retour est-il donc incapable?

SOPHIE

Il est accoutumé ; cela ne se peut pas.

Quand on s'égare, on peut revenir sur ses pas.

SOPHIE

Il ne reviendra point, j'en suis trop assurée:

Son humeur inconstante est trop bien avérée;

Son e.vemple, en un mot... Eh! croyez-vous...? Mais non.

D A.MOX

Quoi?

SOPHIE

Ce que je voulois dire est hors de saison.

DAMON

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre. Pariez, de grâce.

SOPHIE

Il est inutile de feindre.

Ecou'ez : je suis franche, et vous l'allez bien voir. Oui, je sens tout le prix (que vous pouvez valoir; Je crois connoître à fond votre heureux caractère; Autant que votre amour, votre vertu m'est chère; Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous, Si la constance étoit au pouvoir d'un époux: Mais la fatalité que l'hy-méuée entraîne... D'Urval vous ressembloit.

ACTE III, SCENE II

DAMON

Mais s'il reprend sa chaîne?

SOPHIE

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui. Damon, vous me perdrez, si vous comptez sur lui.

^ DAMON

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance : Promettez de vous rendre à ma persévérance Si d'Urval...

SOPHIE

En ce cas...

Achevez, prononcez...

Eh quoi ! vous hésitez?

sopni E.

Mais vous m'embarrassez.

PAMON.

Quel risque courez-vous, si vous êtes si sûre Que d'Urval,
dites-vous, sera toujours parjure?

SOPHIE

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour?...

(tendrement.) Le croyez-vous bien sur, ce prétendu retour"

DAMON

On pourroit l'espérer.

SOPHIE

Eh bien î il faut latteiidi e

DAMON

Comment?

6o LE PREJUGE A LA MODE.

SOPHIE

Jusqu'à ce temps je ne veux; rien entendre Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

DAM ON

Vous exposer !

SOPHI E

Suffit. •

D AMON

En quoi?

J'ai mes raisons.

En un mot, je prétends...

D AMO.V

Imposez sans réserve; Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

SOPHIE

Je ne m'engage à rien.

DAMON

Moi, je m'engage à tout

SOPHIE

Peut-être.

D A MOX

En doutez-vous?

SOPHIE

Écoutez jusqu'au houf.

J'exige... Vous m'aimez?

Ah ! si je vous adore?

SOPHIE

Eh bien ! je vous défends de m'en parler encore.

ACTE III, SCENE II. Ci

Supprimez désormais ces discours séducteurs, Ces soupirs, ces regards et ces soins enchanteurs, Dont toute autre no.i moi se laisseroit surprendre. Enfin, je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMOX.

De quel soulagement voulez-vous me priver!

SOPHIE

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAM ON"

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire !

SOPHIE

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

DAMOX.

Vous voulez l'oublier, dois-je vous obéir?

SOPHIE

Damon , vous voulez donc me contraindre à vous fuir? {Elle veut sortir. } '

DAMOX.

Mon malheureux amour se fera violence; Je vais le condamner au plus cruel silence.

SOPHIE

De plus, je vous défends jusques au mot d'amour

D A MOX

Il faut s'y conformer jusques à ce retour. Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse, Comptez sur un respect égal à ma tendresse... Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.

(// lui pr[^]nd la main.) Oui , ma ljouche et mes yeux sauront se contenir,

6i LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

(// se jette à ses genoux.) (Il lui baise la main.) J'en jure à vos cjeioux. Si jamais je m'oublie... (// continue à lui baiser la main.) SOPHIE, interdite.

Damon, est-ce donc là le serment qui vous lie?

DAMOX, étonné.

Me serois-je échappé?

(// recommence.) SOPHIE, en voulant se débarrasser.

Je le crois... Au surplus...

Encore!... Une autre fois ne nous oublions plus.

{Elle sort.}

SCÈNE V

DAMIS, CLITAN'DRE.

DAMIS

(à Clitandre.) On le lui fera prendre... Ah ! je te cherche aussi. C'étoit pour te donner ton rôle, le voici. Tu sors de chez Constance?

CLITANDRE

Oui , j'étois chez les dames, Où je viens d'ohliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS

Peut-on savoir comment?

CLITA.XDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS

C'est hien faire ta cour.

CLITAISDRE.

]S'est-ce pas? Qu'en dis-tu?

DAMIS

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable. Je n'ai pas comme toi ce secret admirable.

CLITANDRE

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

Ah 1 merveilleux toi-même.

CLITANDRE

Ami , j'ai de bons vœux.

Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes, Scra-t-elle bieulùt au rang de les conquêtes?

D A M I s.

C'est de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

Quoil tu voudiois sur moi dëlouruer les soupçons?

Tant de discrétion m'alanne et m'épouvante.

CLIT ANDRE

Jamais je ne me vante.

DAMIS

Eb ! qui diable se vante?

Des sots.

Sans contredit.

Des têtes à l'évent.

Quand j'en trouve, cela m'arrive assez souvent, Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visière.

c LITAN DRE.

Je les traite à peu près de la même manière... A propos, sais-tu bien...

DAMIS

X]Son.

£LITANDRF..

Que sans y songer...

DAMIS

Quoi?

Nous pourrions nous nuire : il faudroit s'arranger,

ACTE III, SCENE V

Et nous concilier, dans certaine occurrence, Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

D AMIS

(à part.) Je t'entends. C'est un fat que je veux déroviter. Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

C LIT AND RE

Oui, c'est le mot. Ainsi, dans nos galanteries, Entendons-nous : sur-tout point de supercheries; Entre nous seulement soyons honnêtes gens. Nous sommes en amour assez intelligents ; Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS

Il est vrai.

CL IT AND RE

Partageons entre nous la fortune :

Établis ton quartier.

DAMIS

Le mien sera pai-tout.

on T AN DR E.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout : Il faut rouler, il faut avancer ; le temps pa-se , Nous en perdrons trop de-

vant la même place... D'ailleurs, certain égard nous convient à tous deux : Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,

L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.

Ma foi, marquis, il faut avoir pitié du sexe.

Et lui faciliter sa gloire et ses plaisirs;

C'est pourquoi convenons.

Je cède à tes désirs.

CLITANDRE

Eh bien ! quel est le cœur où tu veux t'introduire?

DAMIS

Et toi, quel est celui que tu voudrais séduire?

CLITANDRE

Quant à moi , c'en est un de difficile accès.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès. Es-tu bien avancé?

CLITANDRE, mystérieusement .

J'espère.

DAMIS, le contrefaisant.

Et moi de même.

CLITANDRE

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême; Nous ne nous croisons pas.

DAMIS

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE

Ma concurrence eût pu te nuire également. Je vais pousser ma chance, et toi songe à la tienne: Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

(Il sort.

SCÈNE \ I

DAMIS se met à rire en le voyant aller.

Va, c'est où je t'attends. Je rabattrai les airs

Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.

Oh! parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire:

Je ne puis être aimé, mais j'en aurai la gloire.

Il en veut à Constance indubitablement;

C'est, aussi bien que moi, fort inutilement.

Nous nous sommes joués , il trouvera son maître :

On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'être.

(// tire U7i portrait.) Je sais me fabriquer des preuves de bonheur : J'ai là certain portrait qui doit me faire honneur...

SCÈNE VIII

D'URVAL, les yeux fixés sur les rôles qu'il lienl à la main ; D A M O N.

A quoi, t'amuses-tu? Vas-tu lire ces rôles? Eh, morbleu! laisse là des choses aussi folles.

d'urval.

Je regardois sans voir : mon esprit occupé Du pas que je vais faire est encore frappé. De toutes mes terreurs il m'en reste encore une, Qui malheureusement est la plus importune: Me garantiras-tu...? Mais tu ne le peux pas... En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas,, lletrouverai-je encor sa première tendresse, Cette conformité, cette même foiblesse.

Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur, Que le ciel pour moi seul avoit mis dans son cœur. Et que je trouve encor dans le fond de mon ame? J'ai cessé trop long-temps d'entretenir sa flamme. Eh! de quoi, son amour se seroit-il nourri?

Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.

Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances:

Vois comme elle a souffert toutes mes inconstances.

Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets;

Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets.

M'a-t-elle seulement honore de ses larmes?

Eu a-t-elle perdu le moindre de ses charmes?

ACTE III, SCENE VIIT

DAMOX.

Ah! ne t'y trompe pas; c'est un calme apparent, Et d'un cœur vertueux: c'est l'effort le plus gi'and : On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable. Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable IS'e sait pas à quel point ses malheurs ont été: Tous tes égarements n'ont point trop éclaté. Une femme sensée est fort peu curieuse De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse. Eu tout cas, sa vertu te répond...

d' urv al.

Quel espoir!

Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir! N'importe : va trouver ton aimable Sophie; Annouce-lui qu'enfin je me réconcilie; Vante-lui mon amour, pour avancer le tien... Mais non; attends encore, ami, ne lui dis rien; Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise..'. Va, je vais achever cette grande entreprise.

DAMON

Pour la dernière fois je puis donc y compter?

d'uR VAL.

Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

[Damon sort.)

SCÈNE IX

D'URVAL, HENRI

d'urval.

Ai-je là quelqu'un?... Hé... va-t'en , et reviens vite.

HENRI

Lequel de-, deux? De quoi faut-il que je m'acquitte?

d'urval.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement; Va , cours, vole , et reviens le dire promptement.

(Henri reste.) Que fais-tu là planté contre cette muraille?

H EN RI

A quel appartement, monsieur, faut-il que j'aïlle?

d'urval.

Plaît-il? Une autre fois tâchez de m'écouter.

HENRI

Ce que l'on n'a point dit peut bien se répéter. d' u R V A L.

Qu'on sache si madame a du monde chez elle.

HENRI

Chez madame! Ma foi, l'ambassade est nouvelle

H E X R I

Monsieur, présentement Clitandre et Damis...

d' urval.

Sont chez elle apparemment.

Que je suis malheureux! Remettons la partie.

HExni.

Oui, mais la compagnie à l'instant est sortie; En sorte que madame est seule en ce moment,

d' u uval.

Comment, madame est seule?

HENRI

Oui, seule, absolument.

Est-il sur? L'as-tu vu ?

HENRI

Le rapport est fidèle ;

Oui , moDsieur ; elle n'a que Florine avec elle.

(Il s'éloigne.)

d'uR VAL.

Florine, me dis-tu? Mais... c'est toujours quelquun...

Je pourrai renvoyer ce témoin importun...

Allons... il Faut aller... puisque tout me seconde :

Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.

Je suis trop obsédé... ISe pourrai-je jamais

Disposer d'un moment au gré de mes souhaits?...

Quel contre-temps s'oppose à ce que je désire!

Oui , car, pour expliquer ce qui me reste à dire.

Il me faut... Je n'aurai qu'un entretien en l'air...

Irai-je commencer, et fuir comme un éclair?

Je ne puis m'enfermer sans que l'on en raisonne...

Que faire?. . Aussi, d'où vient que Damon m'abandonne?.

Je ne puis le risquer... il y faut renoncer...

Il me vieut dans l'esprit... Oui, c'est bien mieu.v penser.

Assurément... sans doute... Aussi bien sa présence,

Ses charmes... ses regards, dont je sais la puissance,

Mes remords... mon amour, dans ce terrible instant,
Causeroient dans mes sens un desordre trop grand.
Ah ! qu'il est nialaise, quand l'amour est eviréme,
De parler aussi bien qu'on pense à ce qu'on aime !...
(à Henri.) Approche cette table... Un fauteuil... Est-ce fait?
Ai-je là ce qu'il faut?... Lue lettre, en effet, Prépare a bien mieux
ma première visite; Le plus fort sera fait, le reste ira de suite. - [Il
se met à écrire.)

ACTE m, SCENE XT

HENRI

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis long-temps
Le patron reprenoit haleine à mes dépens...
Tant mieux! plus un maître aime, et plus un valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne :
J'ai bieu l'air de coucher hors d'ici.
d'urval.
Sûrement Je n'aurai de mes jours écrit si tendrement. Je pré-
pare à Constance une aimable surprise. (// continue décrire.) H
E X R I , tirant son rôle.

J'ai là certains papiers, il faut que je les lise. Voyons, tandis qu'il fait éclore son poulet. Quel est mon rôle. A moi le rôle de valet! Mais cela ne va point avec mon ministère : Je suis homme de chambre , et presque secrétaire: A quelqu'un de nos gens il pouvoit convenir... Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir... (Il feuillette et retourne son rôle de tous côtés.) Je veux être pendu si j'entends cette gamme... Ah! je sers un époux amoureux de sa femme. Veutrebieu, le sot maître à qui l'on m'a donné!... Ouidà, le personnage est bien imaginé.

d'urval.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle, je gage.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage... Poste, en voici bien long tout d'un article écrit.

Voyous, c'est moi qui parle, aurai-je de l'esprit?

(// lit.) « Oui , Nérine , je suis à l'imbécile maître « Qui s'est acoquiné, dans ce taudis champêtre, « A la triste moitié dont il s'est empêtré; « Son ridicule amour ici l'a séquestré : « C'est un oison bridé, tapi dans sa retraite, « Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête. » Le bel équivalent, au lieu du sens commun!

DU UVAL, impatient.

Faquin... Contenons-nous... Chassons cet importun.

(à Henri.) Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre? Aurois-je dû le dire? Avez soin de m'entendre. Lorsque j'appellerai, que l'on se tienne prêt.

ACTE III, SCÈNE XII

Holà!.. Henri!.. Voyons, relisons cette lettre.

(// lit.) «(C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ; «
L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs .. «

(// lit bas.) Je la puis envoyer... Mettons ma signature...

(en siyant.) Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture. Ah!
j'oublois d'y joindre aussi ces diamants.

(Il tire un écrin.) Constance est peu sensible à ces vains orne-
ments; Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime. Henri! Les
valets sont d'une lenteur extrême.

SCÈNE XIIL

D'URVAL; HENRI, en équipage de postillon,

HENRI

Monsieur, me voilà prêt, vous n'avez qu'à parler.

d'urva l.

Quel est cet équipage? Où crois-tu donc aller?

HE.\ RI

A Paris... C'est, je crois, vers certaine duchesse... Vous vous re-
prenez donc pour elle de tendresse?

d'urval, en cachetant la lettre.

Tu n'iras pas si loin.

HENRI

Ma foi, monsieur, tant pis:

Elle se vengera, je vous en avertis.

La duchesse se plaint que, pour rompre avec elle.

Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,

Avec madame vous... feignez de renouer.

Je ne sais pas quel tour elle veut vous jouer;

Mais... tout fiaic, convenez que votre amour la traite

Comme je traiterois une simple soubrette.

d'urval, en donnant la lettre et técrin. Va chercher la réponse,
et donne cet écrin.

HENRI

Et des bijoux aussi ! L'affaire ira grand train.

d'uR VA L.

Finissons ces discours, va-t'en où je t'envoie : Je t'attends; que
sur-tout personne ne te voie.

(Henri sort.)

SCÈNE XV

HENRI, D'URVAL.

d'urval.

Eh bien ! quelle réponse?

HENRI

Elle est encore à faire.

Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

d'urval, reprenant la lettre.

Étourdi !

HENRI

Regardez... Parmi tant de beautés Que le bal nous attire ici de tous côtés, Je n'ai pu démêler quelle est la favorite.

d'urval.

N'ai-je pas dit l'adresse?

HENRI

Ah! si vous l'aviez dite...

d'urval.

(à part.) Non? Tant mieux; ce coquin ignore mon secret. Cette lettre est de trop, j'en avois du regret: Cet écrin peut suffire, il faut que je le mette Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette. Constance avec raison viendra me confier Cette insulte

nouvelle, et s'en justifier : Notre explication sera plus naturelle, Et je serai bien moins compromis avec elle.

(// reprend l' écriu , et met la lettre dans sa poche. }

C'est bien dit : je m'en tiens à ce dernier moyen :

(à Henri.) Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.

(Il sort.)

SCÈNE XVI

HENRI, en le voyant aller.

Je suis perdu, s'il fait lui-même ses affaires. Diable, ceci m'auroit donné des honoraires... Dans le premier mémoire il faudra les compter. Item, pour un présent que j'aurois dû porter, Qui m'auroit dû valoir en espèce courante, Combien? dix, vingt louis? ma foi, mettons-en trente.

CONSTANCE, FLORINE

CONSTANCE, avec un paquet de lettres et ténin à la
main.

D'Urval n'est point ici : va, ne perds point de temps, Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attends; Mais ne lui parle point du sujet

qui m'a((ite, Il ne daigneroit pas rae rendre une visite. Fais eq
sorte, en un mot , que je puisse le voir.

FLORINE

J'y cours, mais je ne sais si j'aurai ce pouvoir.

SCÈNE II

Eh quoi', de tous côtés la fortune ennemie S'obstine à traverser
ma déplorable vie! Au moment que je prends un trop crédule es-
poir, On vient me l'arracher par le trait le plus noir,

(en inontrant un paquet de lettres.) TJn inconnu m'apporte
une preuve trop siire Des mépris d'un ingraî , et d'un nouveau
parjure :

80 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

Une rivale indigne, et barbare à-la-fois, M'avertit que d'Urval,
qui vivoit sous ses lois, La quitte, la trahit, pour prendre d'autres
chaînes... Est-ce elle qu'il trahit? Et pour surcroît de peines. Il
semble qu'on se plaise encore à redoubler

(en montrant fécrin.) Ces indignes présents, dont on veut
m'accabler.

FLORINE, CONSTANCE

CONSTANCE

As-tu trouvé d'Urval?

FLORINE

Non ; ma recherche est vaine.

CON STANCE

Quel fâcheux coptre-temps !

FLORINE

On dit qu'il se promène.

CONSTANCE

Je Fattendr.ii. Je veux m'expliquer avec lui : Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE

Oui, madame, éclatez, cessez devons contraindre: Quand on n'es' plus aimée, il faut se faire craindre.

CONSTANCE, tendrement.

Quand on n'est plus aimée !

FLORINE

On peut le mener Ioïb.

ACTE IV, SCENE III. 8i

Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORIN E

Eh ! qui sont-elles donc ?

CONSTANCE

Les soupirs et les larmes.

FLORIN E

Bon ! il vous laissera gémir et soupirer.

On croit nous faire grâce en nous laissant pleurer :

On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne ;

On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne ,

Que le sexe se fait lui-même son tourment,

Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.

Servez-vous contre lui de ces lettres fatales

Que vous a fait remettre une de vos rivales.

Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat!

CONSTANCE, remettant les lettres dans sa poche. Je me garderai bien de faire cet éclat : Il ne saura jamais , si j'en suis la maîtresse , Que je sais à quel point il trahit ma tendresse. Je ne

veux point aigrir son cœur et son esprit, !Si détruire un espoir que mon amour nourrit. En feignant d'ignorer et de vivre tranquille , J'assure à mon volage un retour plus facile ; Je lui donne un moyen de me mieux abuser. Et, quand il le voudra, de se mieux excuser. Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse Des présents qu'on m'a faits, et qu'il m'en débarrasse : Je veux entre ses mains remettre cet écrin.

FLORINE

Vous en aurez, madame, encore du chagrin. Ce ne sera pour lui que des galanteries ; Il vous écoudra par des plaisanteries , Comme il a déjà fait : vous aurez la douleur De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE

Tu le crois?... Il est vrai... j'y serois trop sensible; Mon cœur, que je contiens dans un calme pénible, Pour la première fois ne m'obéiroit plus. Et j'en aurois après des regrets superflus. Fuyons l'occasion, peut-être inévitable, De trouver mon époux encore plus coupable. Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret... Et toi, prends cet écrin; tu connois l'indiscret... Que je le bais!

FLORINE

Lequel?

CONSTANCE

Ah ! tu me désespères.

FLORINE

Je vous l'ai dit, madame, ils sont deux téméraires.

CONSTANCE

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus, Fais comme tu pourras; mais ne m'en parle plus : Que cette indignité ne blesse plus ma vue.

(Elle sort.)

FLORINE

Allons, madame, quitte à faire une bévue.

SCÈNE IV

FLORINE

Voyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrin? Entre nos deux marquis le choix est incertain; Gens de même acabit, personnages frivoles, Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles, Étourdis par instinct et par réflexion , Effrontés sans succès et sans confusion , Impudents , toujours pleins d'un espoir téméraire, Qu'on éconduit toujours sans pouvoir s'en défaire, Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs, Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs , Scélérats en amour, dont les langues traîtresses Nous font bien plus de tort que toutes nos faiblesses : Voilà les compagnons dont le couple indiscret M'a vingt fois confié leur risible secret. Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense?... Comment le démêler?... C'est en vain que j'y pense : C'est l'un ou l'autre; mais de quel côté pencher?... Il faut pourtant

résoudre... Attendez; pour trancher. Si j'empochois lécrin... j'en aurois pour ma vie... Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie: Oh! non; c'est seulement pour finir ce tracas, Et tirer ma maîtresse avec moi d'embarras... Ne nous y jouons point : l'intention est pure, Ou y pourvoit donner tout une autre tournure.

{ Elle voit Clitandre et Damis.) Mais la fortune ici les amène tous deux Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCÈNE V

DAMIS, CLITANDRE, FLORIXE.

FLORIXE.

Reprenez votre enjeu, la boîte est complète; Ma maîtresse à ce prix ne veut point faire emplette. Consolez- vous, une autre en fera plus d'état: Vous savez ce que c'est, entre vous le débat.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

DAMIS, CLITANDRE, recevant l'écrin.

Eh! c'est donc toi, marquis? tes présents te reviennent:

CLITANDRE..

A moi! C'est bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.

DAMIS

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLIT ANDR R

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS

La gloire...

CLITANDRE

Le dépit.,.

ACTE IV, SCENE VI. 8j

DAMIS

Prends toujours à bon compte; Je m'engage au secret.

C LIT ANDR E

Je cacherai ta honte.

D A Airs.

Que ne me disois-tu...?

CLITAX DRE.

Tu devois m'a vouer...

DAMIS

Je t'aurois, à coup sûr, empêché d'échouer. Voyons doue à quel prix tu mets cette conquête.

{Il ouvre l'écritin.) Comment diable? Ah ! marquis... Je présent
est honnête,

CLITAXDRE.

Une cruelle est rare; on en trouve si peu, Qu'elle n'a point de
prix. Retire ton enjeu.

DAMIS

C'est le lien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

CLITAXDRE

Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource. Te voilà bien
piqué.

DAMIS

Te voilà bien confus De ce qu'en ma présence on te les a ren-
dus. On avoit ses raisons.

CLITAXDRE.

Finis ce badinage. ^

Va, je te trouve encor bien pla> heureux que sage

CLITAN DRE

Voici d'Urval.

DAMIS

Qu'importe? Il peut être présent^ En ne nommant personne.

CLITA.\ DR E.

Oui, le tour est plaisant.

I>'URVAL, DAMIS, CLIT ANDRE

DU R V A L , à part en entrant.

Que vois-je! mon écriin !

Cl. ITANDRE, à d'Urval.

Nous disputons ensemble.

D A AU s , en montrant [ècrin.

En voici le sujet.

d'drval.

Oui, c'est ce qu'il me semble.

[à part.) Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

DA MIS

Clitandre est mon rival.

d' c R V A L , ironiquement.

c'est être courageux.

clitandre.

A peu près comme lui.

l'assons, je te l'accorde.

ACTE IV, SCENE VII

[en lui remettant Cécrin.) D'urval, je te remets la pomme de discorde.

d'uR V AL.

Vous ne pouviez la mettre eu de plus sûres mains.

DAMIS

Mais ce n'est qu'un dépôt.

d'urval.

Soyez-en bien certains.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

DLRV AL.

C'est comme s'il l'avoit.

DAMIS

Apprends donc ce mvstère.

CLITANDRE

Nous ne nommerons pas.

d'urval.

Il n'en est pas besoin.

DAMIS

Certaine dame à qui nous rendons quelque soin Nous a fait de sa part, sans designer personne. Renvoyer cet écrin.

d'urval.

C'est ce que je soupçonne.

da:mis, en regardant Clitandre.

Un de nous l'a donné.

CLITANURE, en regardant Dnmis.

Oui, rien n'est plus constant.

DAMIS

Mais aucim n'en convient.

n'uR VA L.

J'en ferois bien autant.

Damis , par vanité , n'ose le reconnoître.

HA MIS

Il aime mieux le perdre.

d'urval, inniquiement.

Eh mais! vous pourriez être Bien plus lionnés gens que vous ne vous croyez.

D'Urval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

d'urval.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croie, Que, pour plaire , un de vous ait tenté cette voie, Qu'il ait donné l'écrin ; de grâce, dites-moi, Quelle conclusion tirez-vous du renvoi?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sait plaire.

Ce n'est donc point de moi : la conséquence est claire.

DAMIS, en frappant sur l'épaule de dUrval. Si je l'avois donné, crois (ju'on l'auroit gardé.

d'u r va l.

Tiens, marquis, cet espoir lui paroît hasardé. •Son désaveu peut être aussi vrai que le vôtre; Vous pourriez n'être pas [Plus heureux 1 un que l'autre. Oui sait si quelque tiers qu'on n' imagine pas N'a point secrètement causé cet emhai ras? Quelque aûre pourroit être épris des mêmes charmes.

AoTE IV, SCÈNE VII. 8y

Tjornez-vous sur vous seuls la force de leurs armes?

DAMIS

Oh! qv'il paroisse Jonc, ce rival ténébreux. En tout cas, que celui qui fait le généreux Cherche quelque autre objet ailleurs qui le console : Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

DUR VAL

Clitandre veut encore une autre caution.

Oui.

DAMIS

Ne me fais point faire une indiscretion.

CLITANDRE

De grâce, fais-en une, il y va de ta gloire;

Sans quoi d'Urval et moi nous n'osons pas te croire.

DAMIS

Il faut vous satisfaire.

d'urval.

En puis-je être témoin?

DAMIS, à d'Urvnl.

En t'éloignant un peu ; car il n'est pas besoin Que tu sois plus avant dans cette confidence. (// le -place au fond du théâtre.)

[à Clitandre, à demi bas.) Te voilà bien... Et toi, sur-tout, point d'imprudence, (// lire un portrait ; Clitandre se trouble.)

{à d'Urval.) Tiens, considère un peu... Vois sa confusion.

(à Clitandre.) Est-ce là le portrait de celle... en question...

go LE PUEJL'GE A LA iMODE.

De la dame à l'écrin?... Eh bien?

c L I T A . \ D R E , avec confusinn .

Ah! Fin fidèle 1 {Il sort.)

SCÈNE IX

Est-ce une illusion?... Est-ce un songe funeste?...

Quel rapport!... Ah, cruels! achevez donc le reste.

La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...

Je ne saurois forcer mes esprits révoltés...

Le doute... la fureur... O ciel!... \h , malheureuse!...

Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse?.

Constance, est-il possible?... Ai-je bien entendu?

Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu?

Que dis-je? Elle non eut jamais que l'apparence.

Étoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance?

Mais ma crédulité se laisse empoisonner

Par des convictions que je dois soupçonner.

ACTE IV, SCENE IX. fji

RcjcJous loin de nous... Le puis-je? Quand j'y songe, Quoi!... d'une vérité puis-je faire un mensonge? Douce sécurité, préjugé si flatteur.

Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur! Ah! pourquoi n'ai-je plus ton voile salulaire? L'affreuse vérité découvre ce mystère...

Voilà donc le sujet de sa tranquillité, De ce calme trop vrai que je crus affecté ! Elle ne se faisoit aucune violence :

Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence, L'effet de son amour, l'effort de sa raison , INe l'a jamais été que de sa trahison.

DUR VAL, DAM ON

D A M o N , en suivant (f Urval.

Sans doute que l'écrin aura fait des merveilles? De ce récit charmant enchante mes oreilles.

d'drval, avec un regard fixe sur Damon. Il a bien réussi.

DAMOX.

Je m'en étois douté :

Tu ne te repens plus de m'a voir écouté"

d'urval, en prenant la main de Damnn.

Constance a surpassé ton attente et la mienne.

DAMON

Tant mieu.x.

.. d'urval, avec fureur.

Uolà... Quelqu'un. ..Mafcmmc,qu'tlevienne.

DAMON

Tu ne l'as donc pas vue?

d'or VAL.

Ami, je vais la voir.

DAMOX.

Je ne sais que penser, je ne sais que prévoir Du trouble où je te vois.

d'uR VAL.

Sa cause est imprévue :

Tu vas être témoin d'une étrange entrevue. Quel aveu différent de celui...!

D AMON

Quel courrouv!

d'uR VAL.

Je suis désespéré.

DAMON

Quoi ! serois-tu jaloux;?

d'uR VAL.

Je ne le fus jamais, j'estimois trop Constance: Je serois trop heureux dans cette circonstance... Estime, amour, il faut tout changer en fureur. Ah ! quel supplice entraîne après lui plus d'horreur Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime?

D AMO.N"

On soupçonne aisément, on accuse de même.

d'u R V A L , avec fureur.

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait, Et l'autre avoit son cœur; c'est l'aveu qu'on m'a fait,.. C'est un mystère affreux.

CONSTANCE, DL'RVAL, DAMON

d'd r v'al, avec un air un peu plus modéré. Madame, épargnons-nous la plainte et le reproche : Il faut nous séparer, pour ne nous voir jamais. Voyez où vous voulez vous fixer désormais. Jusqu'à ce que le ciel , au gré de votre envie. Termine, mais trop tard, ma déplorable vie. Vivez, et reprenez ce que je tiens de vous : Je n'excepte qu'un bien , que je préfère à tous, Ce fruit de mon amour, si cher à ma tendresse; C'est de tous vos bienfaits le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits; Je n'examine rien, puisque je vous déplaïs. Daignez déterminer ma dernière demeure : Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure?

d'urval.

ph , mailame I vivez.

94 l^K PRÉJUGÉ A LA MODE.

CONSTANCE

Vous ne le voulez plus; Mais vous serez bientôt satisfait. Au surplus, Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre; De vos seules bontés je veux toujours dépendre. A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux De garder le seul bien qui me reste de vous : Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mère, N'être pas moins fidèle, et vous être plus chère!

d'urval, avec fureur.

Je ne puis supporter cette témérité.

Perfide, il vous sied bien, ce langage affecté!

CONSTANCE

Ah! quel titre odieux! Est-ce à moi qu'il s'adresse?

d'urval.

Oui, madame.

CONSTANCE

Est-ce là le prix de ma tendresse?

Eh quoi! de quels transports êtes-vous enflammé? Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé?

n'urval.

Il falloit savoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE

Pourquoi ne l'ai-je plus? Apprenez-moi mon crime Qu'ai-je fait?

d'urval.

Vous osez encor me défier?

CONSTANCE

Hélas! dois-je mourir sans me justifier? Que je sache du moins ce qui m'ôte la vie...

ACTE TV, SCÈNE XI. yf

J'y succombe... Je meurs.

DAMON

Elle est évanouie.

(Constance se laisse aller dans un fauteuil , et m tirayitson moitcfioir elle laisse tomber un paquet de lettres , que Damon

veut ramasser furtivement ; mais il est aperçu par dUrvnl, qui les saisit.)

d'u R V A t , en saisissant le paquet de lettres. Donne , donne.
A quoi sert tant de discrétion ! Sans doute ce sera quelque conviction Des affronts que m'a faits une épouse infidèle.

Il faut la secourir; permettez que j'appelle.

{Il sort.}

SCÈNE XII

D' URVAL; CONSTAT CE , presque évanouie.

D CR VAL

Que m'importe le soin de ses jours et des miens? Je vais donc la convaincre, en voici les moyens. Ah ciel! quelle ressource accablante et funeste! L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE, Ouvrant les reiuç.

Ah ! que tenez-vous là? Je voulois les brûler.

d'u R VAL.

•S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler' Ils s'adiessent à vous.

CONSTANCE

Hélas! qu'allez-vous faire?

d'er val.

Plus vous craignez, et plus je veux me satisfaire.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeu^, D'Urval... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux. De grâce... écoutez-moi.

d'urval.

Je ne veux rien entendre.

CONST AN CE

Puisque nous sommes seuls, je vais...

d'ITIV AL.

Il faut attendre.

A des discours sans preuve on auroit répondu; Mais je prétends qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE

Je me jette à vos pieds; souffrez que je vous presse.

d'urval.

Vous vous justifierez.

ACTE IV, SCENE XIII

d'ur val.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre : Jug z qui de nous deux etoit le plus à plaindre.

(à Arcjant.) Damon vous aura dit ce qui se passe ici?

ARC. AN T

c'est un fait important qui doit être éclairci.

d'ur VAL.

Il va l'être à l'instant, je vous en fais arbitre.

ARGANT

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre?

d'urval, distribuant des lettres.

En voici, lisez donc ces coupables écrits : Que je me trouve heureux de les avoir surpris!

SOPHIE, en prenant un billet.

Moi, je les soutiens faux.

d'urval.

Je vois ce qu'elles craignent:

Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

coN stan ce.

Je vous conjure encore en cette occasion... Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

A R G a N T, surpris en ouvrant les billets'. Diable! Allons doucement; ceci change la thèse. Ce billet-là....

d'urval.

Quoi donc?

a qgant.

Eh mais, par parenthèse,

Il est de votre main.

SOPHIE

Le mien en est aussi.

d'l'R VA L.

De mon écriture?

A p. GANT,

Oui.

d'u rv a l.

Que veut dire ceci ?

ARGANT

Mais voyez.

d'urval en regardant la reconnoit.

Juste ciel !

Parbleu, c'est de vous-même.

FLORIN E

Et celui-ci, monsieur.^

SOPHI E

Ma joie en est extrême.

ARGANT

(// lui rend le sien.) N'allons pas plus avant, le reste est superflu.

Nous lirons, s'il vous plaît, c'est lui qui la voulu.

(Elle lit.) « Que je suis offensé de toutes vos alarmes! « S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes. « Ils ont fait dans le temps leur effet sur mon cœur. n Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre ; •: l.'ne épouse n'est [Joit ui:e rivale à craindre-.

ACTE IV, SCÈNE XIII

« l'uis-je vous préférer un semblable vainqueur? <' Madame, eu vérité, c'est trop d'être incrédule, « Et de me soupçonner d'un si grand ridicule. » Le stvle est obligeant.

ARG ANT

Ne nous épargnez pas:

İSxjs fautes ont pour vous de furieux appas. Vous nous res-semblez peu; vous triomphez des nôtres, Et nous ne demandons

qu'à partager les vôtres.

SOPHIE

Fort bien.

FLO RI NE s'avance pour lire la sienne. Autre lecture...
«Enfin... " Oh! par ma foi, Celui-ci me paroît un peu trop fort
pour moi.

(Elle rend ou brûle le billet.) Monsieur, en vérité, l'on ne peut
mieux écrire; C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.
(Damon reprend les billets.) d' URV AL , en revenant de son
étonnement. Mais enfin le portrait...

SOPHIE

Quoi! vous récriminez!

FLORINE

c'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure? C'est être
trop cruel.

F L o R I N E, vivement.

C'est un traître , un parjure.

Qu'une autre traiteroit de la bonne façon.

loo LE PREJUGE A LA MODE.

SOPHIE

[Elles enlèvent Constance.) Venez : pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE, étimênée malgré elle.

Je ne puis... Permettez... Quoi! ue pourrai-je apprendre...?

SOPHIE

Non. Ce n'est plus à vous, madame , à vous défendre.

FLORIXE.

H ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE, en se retournant vers Damon.

Voilà ce beau retour... Damon , vous m'entendez.

(Elles sortent.)

DAMON

O ciel !

SCÈISE XIV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON

ARGANT , à d'Urval.

Vous avez fait une rude entreprise; Vous n'y reviendrez plus, votre bisque est mal prise. Pour convaincre une femme, il faut i)itn du bonheur; Rarement un époux en vient à sou honneur. Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires, On ne sau-

roit avoir des preuves assez claires; Et par malheur pour vous, vous ne les avez point. Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point : Elles ne s'aiment pas; mais accusez-en une, L'émeute est générale, et la cause est commune. Vous verrez aussitôt le peuple féminin s'élever à grands cris, et sonner le tocsin,

ACTE IV, SCENE XIV. loi

Protéger l'accusée, et s'enflammer pour elle; Se prendre aveuglement de tendresse et de zèle; Passer de la pitié jusques à la fureur, Et traiter un époux de calomniateur...

Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre. J'ai toujours cru ma femme aussi sage qu'une autre. Je vous plains, mais que faire? elle a barre sur vous Il faut, en enrageant, se taire et filer doux.

(// sort.)

scène XV.

D'URVAL, DAMON.

d'irval.

Tu me vois pénétré de douleur et de rage : Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage... Quelle vengeance affreuse exerce contre moi Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi !... Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage Sache de sa rivale à quel point je l'outrage !... Cependant je l'accuse, et je suis confondu.

DAMOX.

N'es-tu pas plus heureux que d'être convaincu?

d'urv A r,.

En suis-je moins certain? L injure esi manifeste. Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste De la rendre odieuse autant que je la hais; Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON

3'ignore les détails de cette perfidie ;

Mais je contiois Constance, et je mettrois ma vie..

Tu la perdrais... Constance... O regret superflu! J'ai creusé cet abvme où son cœur s'est perdu; Mon exemple a cause la chute qui m' .ccaljje. Est-ce une autorité qu'un exemple coupable?

DA MON

Ne le suivez donc plus, comme vous avez fait, Puisque vous convenez d'un si futieste effet, tji tu vouiois pourtant m'instruire davantage, Ton repos deviendrait peut-être mon ouvrage; Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

d'd rva l.

Je le paie assez cher, hélas! en ce moment. J'avois beau m'enflammer et m'irriter contre elle. J'ai frémi du danger où j'ai rais l'infiltèle, Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

DAMON

J'ai des pressentiments que je ne puis m'oter.

d'urval.

lis sont faux; mais enfin je cède à ta prière: Suis-moi, je t'en ferai la confiance entière. Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé. Je te veux inspirer la fureur qui m'anime : Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime. Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi, Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

F 1 -N DU (^ U A T R 1 à .M E ACTE.

L'*/./W'V%- 'W^fc/V^ VV^-V^-fc

SCÈNE I

D'URVAL, DAMON, en domino.

d'uRV AL.

Viens; tandis que le bal dans cette galerie Occupe tout le moude, achève, je te prie. Que veut dire ce peintre?

A l'éjard du portrait, C'es*^ un vol; et voici comme on te l'a soustrait. Damis a chez ce peintre été par aventure; Il l'a Vu tia-vailla'it à cette miniature: Alors notre manjuis a formé le dessein De se l'appropriier. et d'en faire un larcin. Un de ses ,^î>'n5, qu'il a couvert de ta livrée, L'est ;, lié demander ; le peintre l'a livrée, Croyant que re portrait iU-voit t'être remis: C'est ce que j'en ai su. sans t'avoir coiy-p-omis, Car je vi, ns de troiive.- c peintre chez Constance; J'ignore à quel sujet je n'ai point fait d'instance.

DU 'A V A L

Quelle scélératesse'.... Ah! permets, cher ami...

id4 le préjugé a la mode.

DAMON

Attends; je ne fais pas les choses à demi.

Dans un endroit du parc j'ai détourné mes tra!(res:

D'abord ils ont voulu faire les petits-mâîtres;

Mais je leur ai serré de si près le bouton,

Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeassent de ton.

J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :

Ils s'étoient fait tous deux, autant de menteries;

I-e renvoi de Técrin leur a fait inventer

Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.

Après leur avoir fait la leçon assez forte,

(en lui donnant le portrait.) J'ai repris le portrait, et je te le rapporte;- Je n'imagine pas qu'ils en osent parler; Et même tous les deux viennent de s'en aller»

d'or VAL, abattu.

Dans quel excès m'a fait tomber leur impudence! Et d'un autre coté , quelle affreuse vengeance !

DAMOX.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

Hélas! reproche-moi plutôt un autre excès. Je me trouve , au milieu de mon bonheur extrême. Un traître, un malheureux en horreur à lui-même. Indigne désormais de ma félicité; Et l'on m'accuse encor d'insensibilité, Lorsque je vais périr, accablé sous la honte Oïi m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte...

Je vois à tes regrets...

ACTE V, SCENE I. loS

u'uRVA L.

Dis, à mon désespoir.

DAMON

Mais au sort de Constance il est temps de pourvoir.

d' u R V A L , attendri , et les larmes aux yeux. Que fait-elle à présent?... Que faut-il que j'espère? Dis-moi... qu'est devenue une épouse si chère?... Ah ! je suis sou bourreau plutôt que son époux. Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups? Sa blessure est mortelle, et j'en mourrai moi-même.

DAMON

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême. Constance ta sauvé la honte de l'éclat : Elle en impose à tous, et cache son état; Son courage surpasse encor son infortune; Elle fait les honneurs d'une fête importune, Dont elle ne croit pas être l'objet secret. Il est vicié qu'en passant, mais sans être indiscret. Je l'ai calmée un peu; j'ai caché tout le reste. Viens; un plus long délai lui deviendrait funeste. Son courage est peut-être à son dernier effort.

d'ur VAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort : Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle; Peins-lui mon désespoir : ah! quel que soit ton zèle. Tu ne pourras jamais en peindre la moitié : Ne me ménage plus, implore sa pitié.

UA MON

Tu sauras mieux que moi persuader Constance : Je lui serois suspect dans cette circonstance.

(06 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur?

d'ur val.

IME refuserois-tu d'achever ton ouvrage?

D A :m o N , avec vivacité.

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

d'ur val.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès, Qui vient de se porter au j)lus coupable excès , Qui vient d'accumuler blessure sur blessure, Opprobre sur opprobre, injure sur injure, Aille aussitôt braver l'objet de sa fureur. Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur : La honte me retient....

D A M O N

D'Urval, elle t'abuse.

La honte est dans l'offense , et non pas dans l'excuse.

d'u rval.

Puis-je désavouer ces malheureux écrits.

Où je jure à Constance un éternel mépris? Peut-elle désormais prendre aucune assurance. Compter sur des serments que j'ai détruits d'avance?

damox.

L'amour pardonne tout. Mais je t'ouvre un moyen : Je dois avec Constance avoii un entretien. C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe , C'est elle qui m'a fait demander cette grâce; Pendant le bal j'espère eti trouver le moment. Nous sommes convenus de ce déguisement , Je dois rester masqué.

ACTE V, SCENE I

d'ukval.

Si je prenois ta place ?

DAMON

D'Urval, tu me préviens.

d'urval.

En parlant à voix basse, Je pourrai la tromper; j'éclaircirai mon sort, Je lirai dans son cœur.

DAMON

Je parlerai d'abord Afin de lui donner une pleine assurance. Tu nous observeras alors avec prudence, Et tu pourras bientôt trouver l'heureux moment De te substituer près d'elle adroitement. d'u R V A L , après avoir rêvé.

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre,

d'urval.

J'aurois trop à souffrir... En croyant te parler, Constance contre moi pcut et doit exhiler Ces reproches qu'elle a condamnés au silence : Ce seroit essayer toute leur violence; Ce seroit m'exposer à ses premiers transports, Et j'ai , pour en mourir, assez de mes remords.

DAMON

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire;

La douceur de Constance a dû te satisfaire.

Quelle autre auroit ainsi ménagé son époux?

Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que vou-

108 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

d'urval.

Trop de timidité me punit et la venge.

DA MON

C'est une cruauté...

d'urval.

. Ma foiblesse est étrange; Mais enfin... Quelqu'un vient. C'est Florine, je crois. Je te laisse; sers-moi pour la dernière fois.

(// sort.)

SCÈNE II

DAMON; FLORINE, e7oi^nà;<î.

DAMO.X.

Que l'amoiir-propre abonde en mauvaises défaites, Quand il faut réj)arer les fautes qu'on a faites!... S'il me désavouoit ! Ah , trop cruel ami ! iS'importe , il faut encor faire un effort pour lui. F
L o R I N E.

Madame vous attend , lui tiendrez-vous parole? Elle est impatiente.

SCÈNE III

Quelle sera la fin de cet événement?

Gare le cloîtie! il fait un tiisie liénoueraent. S'aller claquemurer, c'est ce qui m'iuquiète; Car enfin je n'ai pas le govit de la retraile : Prendre congé du siècle à 1 âge de \ ii.gt ans ! Il nous quitte assez tôt, sans prévenir ce remps. Passe quand jusqu'au bout ou a joué son ;ôle; Du moins le souvenir du passe vous lonsole; On l'emporte avec soi, cela sert de soutien : Mais pour moi , Dieu merci , je suis rédiite à rien ; Car ce que j'ai vécu ne s'appelle }'as vivre. Que faire dans l'exil où je m'en vais la «uivre? Me plaindre que le temps couL^ trop leniement; N'avoir que mon ennui pour tout amustmeiit. Le monde a ses chagrins : eh bien ! ou les essuie. On s'accoutume, on roule , et l'on poussa la vie; On va, l'on vient, on voit, on babille, on se plaint, On s'agite, on se flatte, on espère, et l'on craint; Il vient un bon moment, car il faut qu'il en %ienne; On en fait son profit, afin qu'ou s'en souviennne.

SCÊINE IV.

C o N s T A N C E , en domino , démasquée; F L o R I N E .

COXSTA XCE, en regardant derrière elle.

Damon suivoit mes pas... et je ne le vois plus. Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus De nous réfujjier dans ce lieu plus tranquille; Kotre entretien sera plus sûr et plus facile.

CONSTANCE, UN HOMME DÉGUISÉ

CONSTANCE congédie Florinc.

Vous voici... reprenons le fil de ce discours, Dont on nous em-
péchoil de poursuivre le cours. Damon, permettez-moi de ré-
pandre des larmes Dans le sein d'un ami sensible à mes alarmes;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir : C'est encore
un motif qui m'a contrainte à fuir.

(Elle essuie ses yeux.) Je rappelois un temps bien cher à ma
mémoire : Quand d'Urval commença mon bonheur et ma gloire ,
Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison. Aurois-je mieux
choisi dans l'âge de raison? Notre hymen se conclut, aurois-je pu
m'attendre, Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre Le se-
roit encor plus? Je vis de jour en jour Qu'on ne sauroit donner de
bornes à l'amour.

ACTE V, SCÈNE V. nf

Quel que fut le progrès de ma tendresse extrême,

Mon bonheur fut plus grand, puisqu'on m'aima de même.

Qu'est devenu ce temps? Vous ne croirez jamais

D'où vint le chanjrement d'un sort si plein d'attraits.

Un revers imprévu détruisit ma fortune;

Ma tendresse bientôt lui devint importune;

L'excès de mon amour lui parut indiscret;
Je le vis : il fallut le rendre plus secret.
Le refroidissement, bien plus terrible encore,
VMnt éteindre l'amour d'un époux que j'adore,
Et bientôt loin de moi l'entraîna tour-à-tour.
Je crus perdre la vie en perdant son amour;
J'eusse été trop heureuse en ce malheur extrême.
Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime ;
Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égards si flatteurs, ces soins continuels,
Cet ascendant si cher, et cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, et cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses lois.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.
Je joignis à mes maux celui de me contraindre :
Je me suis toujours fait un crime de me plaindre;
C'est la première fois. Sans l'état où je suis,
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis :
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puisque je vous demande un conseil salutaire.

Je ne prétends point faire un détail superflu,
Ni rappeler ici ce que vous avez vu.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage...
Vous vous attendrissez... Est-ce un heureux présage?
Enfin est-il bien vrai qu'un d'Unal ait rendu
Justice à son épouse? ai-je bien entendu?
C'est beaucoup. N'avait-il rien de plus à me rendre?
Vous-même n'aviez-vous rien de plus à m'apprendre ■
Mais comment puis-je avoir révolté mon époux?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux?
Je m'y perds... Cependant je lis dans sa pensée:
Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée?
Je souffre plus que lui du juste repentir
Que sans doute à présent il en doit ressentir.
Je crains, si ne m'estime autant que j-,: l'adore.
Que sa confusion ne l'aliène encore,
Que sa honte, offensante et cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.
Ah! peut-être j'étois dans cette conjoncture,
Ce qui m'est revenu falloit ma conjecture:

Je le désire trop pour ne pas l'espérer...
Vous ne me dites rien?... Que dois-je en augurer?
Mais si je n'ai point pris une fausse espérance.
Si son heureux retour avoit quelque apparence,
Qui peut le retarder?... -Si mes jours lui sont chers.
Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ouverts...
S'il voyoit les transports que mon cœur vous déploie.
Ah ! qu'il ne craigne rien , que l'excès de ma joie...
Que dis-je? S'il le faut , j'irai le prévenir :
C'est sur quoi j'entreprends à vous entretenir.
Je ne puis à présent être trop circonspecte;
Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.
Que pourra-t-il penser de ma facilité?
Mais n'importe, malgré cette fatalité,

ACTE V, SCENE V

Autant que mon amour, mon devoir m'y convie; Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie... Ah ! daignez par pitié... Vous soupirez tout bas... Je ne puis donc m'aller jeter entre ses bras?... J'entends ce que veut dire un si cruel silence, Vous n'osez...

LE MASQUE, à paH.

Ah î c'est trop me faire violence.

CONSTANCE

Quavez-vous dit?... Parlez... Quel funeste regret...?

{Elle voit un portrait entre ses mains.) Mais.. Qu'ai-je vu?
Comment! D'où vous vient mon portrait? Vous n'en êtes charyé
que pour me le remettre!

LE MASQUE, en lui présentant une letùe. Il faut...

CONSTANCE

Que m'offrez-vous?...

LE MASQUE

Voyez...

CONSTANCE

C'est une lettre.

Vous tremblez... Je frémis... On ne veut plus me voir. C'est le
coup de la mort que je vais recevoir...

{Elle ouvre le billet.) De la main de d'Crval ces lignes sont tra-
cées. Mais que vois-je? Des pleurs les ont presque effacées.

{Elle lit.) « C'est trop entretenir vos mortelles douleurs; «
L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs. « Chère

épouse, il n'est ri«u que votre époux ne fasse

ii4 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

« Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.

«Vous avez raHume ses piemières ar !enrs;

•< Trop h ureux s'il e\pire eii obtenant sa grâce î... »

Ah! pourquoi n' li-je pas prévenu mon époux?

Conduisez-moi, cornons...

d'u R V A L , démasqué , à ses pieds.

Il est à VOS genoux...

C'est où je dois mourir... Laissez-moi dans les larmes E.\pier
mes excès, et venger tous vos charmes.

CONSTANCE

cher époux, lève-toi. Va, je reçois ton coeur: Je repr.nds avec
lui ma vie et mon bonheur.

d'd r va l.

Quoi! vous me pardonnez l'outrage et le parjure?

CONSTAN CE.

Oui, laisse-moi goûter une joie aussi pure.

I>'URVAL.

Vengez-vous.

Eh. de qui? C'est un songe passé; Ton retour me suffit.

d'urvai.

Il n'a rien effacé.

CONST AN CE

si tu veux me prouver combien je te suis chère, Oublions qu'autrefois j'ai ct-ssé de te plaire.

d'ur V AL.

Je veux m'en souvenir pour le mieux réparer.

{On entend dt monde; Constance pmoit inquiète.) Devant tout i'uuivers je vaia me déclarer...

CONSTANCE, D'URVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE

Comment diable! la scène a bien changé de face.

Ah, ah 1 mon gendre en conte à sa femme... il l'embrasse !

Mais, est-ce tout de bon?

Certes, l'effort est grand!

SOPHIE, ironiquement^ à Darnon.

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

d' u R V A L , avec véhémence.

Oui, je ne prétends plus que personne l'ignore; C'est ma femme en un mot, c'est elle que j'adore: Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me suffit- Peut-être mon exemple aura quelque crédit; On pourra m'imiter. Non, il n'est pas possible Qu'un préjugé si faux soit toujours invincible.

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela;

Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidents-là.

Lorsqu'une femme plaît, quoiqu'elle soit la nôtre,

Je crois qu'on peut aimer, même encore mieux qu'une autre.

D A M o N . à Sophie.

Oserois-je à mon tour, sans indiscretion, Vous faire souvenir d'une convention^

ii6 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

SOPHIE

(« Constance.) Daraon, je m'en souviens. Ah, ma chère Constance!.

(Elle l'embrasse.)

!Mais conseillez-moi donc dans cette circonstance...

A R G A N T lui prend la main , et la met dans celle de Damon.

Oui, conseillez un cœur déjà déterminé...

Le conseil en est pris, quand l'amour l'a donné.

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, au Théâtre Français, le 12 mai 1741-

PERSONNAGES

DORISÉE^ veuve.

ROSALIE, fille de Dorisée.

THÉODON, beau-frère de Dorisée.

LE MARQUIS D'ORVIGNI, amant de Rosalie.

JMÉLANIDE, amie de Dorisée.

D'ARVL^NE, amant de Rosalie.

Un laquais.

La scène est à Paris, dans un hôtel.

MELANIDE,

COMÉDIE

DO RISÉE

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-temps, Vous avez essuyé des chagrins si constants?

Ils étoient ignorés, et le secret console. Je ne crains que léclat.

Quelle crainte frivole !

N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert? Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

MÉLAMDE.

S'ils étoient divulgués, j'en serois désolée.

DORISÉE.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.

120 MÉLAMDE.

Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à son tour; Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour. Dans votre appartement reculé, solitaire, A tous les importuns vous pourrez vous soustraire. Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon , De n'admettre que moi, ma fille, et Théodon. Je vous l'ai toujours dit, ma chère Mélanide; Comptez que mon beau-frère est un ami solide, Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui. Hélas! je devieudrois bien à plaindre sans lui. Daignez donc l'honorer de votre confiance, Et vous en rapporter à son expérience.

MÉLANIDE

J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer Que ses soins généreux puissent rien opérer. Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire...

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire : Ah ! vous méritez trop pour espérer si peu. Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu Qui depuis quelque temps m'embarrasse et me pèse.

MÉLANIDK.

D'où vient?

ACTE I, SCÈNE I

MÉLANIDE

Vous me connoissez mal. Eh ! de grâce, ordonnez. Puis-je vous être utile?

DORISÉE.

Oui , sans doute. Apprenez Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible; Ma fille en est la cause.

MÉLANIDE

Ahl seroit-il possible?

DORISÉE.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût, comme au mien,

Je voudrois la pourvoir; et vous concevez bien

Le sujet douloureux de mes peines secrètes.

Est-ce avec peu de bien, des procès et des dettes,

Que je puis à mon gré lui choisir un époux?

Je crois que le plus sûr, s'il n'e«t pas des plus doux,

Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.

Parmi ceux que m'attire ici le voisinage,
Il seroit un parti qui rassemble à-Ia-fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.
Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,
Tout s'y trouve, excepté la première jeunesse.

M EL A>' IDE

Est-ce un homme de guerre?

DORISÉE.

Oui , mais très estim.é.

MÉLAMDE.

Aime-t-il Rosalie?

DOR ISÉE

Il m'en paroît charmé.

122 MÉLANIDE

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête :
Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête;
Et s'il n'a pas encore osé se proposer,
J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer...

MÉLAK I DE.

Madame, il faut l'aider ; vous ne pouvez mieux faire.

DORISÉE.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire?

M EL AMDE.

Quoi ! c'est un avantage, et vous vous consultez?

DORISÉE.

Il est vrai que j'y vois quelques difficultés.

MÉLANIDE

Quelles difficultés?

DORISÉE.

Sur-tout il en est une.

Si je poursuis le bien que m'offre la fortune, Monsieur votre neveu sera désespéré.

A tout autre parti je l'aurois préféré : Car enfin son amour, dont il n'est pas le maître^ Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître. Cet heureux mariage eût resserré les noeuds De la tendre amitié qui nous joint toutes deux. D'Arviane et ma fille étoient nés l'un pour l'autre; Mais vous connoissez trop mon état et le vôtre. Tant de félicité n'est pas faite j)Our nous : Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous?

D'Arviane, sans doute, a grand tort de prétendre Au bonheur de pouvoir être un jour votre geudre.

ACTE I, SCENE I

S'il ose s'en flatter, je ne s.ais pas pourquoi :

Il manque de fortune; et comme il n'a que moi

Sur qui puisse rouler toute son espérance,

Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.

Mais d'un enchantement plus fort que mes discours

Je vois bien qu'il est temps d'interrompre le cours.

N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance;

Et comme son amour et sur-tout sa présence

Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,

Mes ordres absolus lui vont être donnés. dorisée.

Comment?

L'occasion en est fort naturelle.

■ N'est-il pas temps qu'il aille où son devoir l'appelle? Quoi-qu'il prétende encore éloigner son départ, Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

DOK ISÉE.

Madame, ce départ est un grand sacrifice; PoUr-ra-t-il s'y résoudre?

WÉL AMD E.

Il faut qu'il obéisse.

DORISÉE.

Je le plain-s.

MÊLA NI DE

Il m'est cher.

dorisée.

Ah ! vous pouvez l'aimer, Sans craindre que personne ose vous
eu blâmer : Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

424 MELANIDE.

MÉR.ANIDE.

Je lui vois tous les jour> un défaut qui s'augmente.

DOR ISÉE

Quel est-il?

Un peu trop d'impétuosité.

DORISÉE.

Non ; qu'il n'en perde rien : tant de vivacité Désigne un grand
courage, et beaucoup de droiture; Ces cœurs-là font toujours
honneur à la nature. D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse, à
dix-huit ans ^ Avoir moins de défauts avec] lus d'agréments.

MF. LAMDE.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre, A partir dès demain je saurai le contraindre : Et je vais de ce pas...

DORISÉE.

Je crois le voir entrer.

Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

ACTE I, SCENE H. i

MÉLAXIDE.

Vous avez dû songer à faire vos adieux.

d'arviaxe.

Nou , madame.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

d'arviane.

Rien ne me presse encore; et je compte...

Au contraire, Vous partez dès demain.

d'arviaxe.

Sur un nouveau congé , Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrange.

MÉLAXIDE.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me plaire. Faut-il sur vos devoirs qu'un autre vous éclaire, Et voulez-vous tomber dans le relâchement? Puisqu'on pense de vous avantageusement.

Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

Ne puis-je demander, sans scrupule et sans crainte. Que l'on me renouvelle un malheureux congé? Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

MÉLAXIDE.

D'accord ; mais le plus sage est celui qui s'en passe. Eh! peut-on, sans rougir, aller demander grâce, Quand il est question de remplir son devoir? Quel prétexte avez-vous à faire recevoir? Vous n'osez me le dire; et j'entends ce langage.

126 MÉLANIDE

d'à R V I A N E.

Je n'imaginoispas être dans rescla\age.

Dans ma jnofession il est quelques loisirs Que la gloire permet de prêter aux plaisirs : Quaud il en sera temps , je pourrai m'y soustraire Je ne sais point manquer où je suis nécessaire.

J'ai vu que votre ardeur et votre activité Ne se mesuroient pas sur la nécessité.

Un cercle moins étroit renfermoit votre zèle; Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modèle. AU! vos devoirs pour vous auroient le même appas; Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas; Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites. Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes? Laissez, monsieur,

laissez l'amour aux gens heureux : Hélas! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux. Accablé sous le poids d'une chaîne importune, Eh! comment voulez-vous aller à la fortune? Il sera tsmpts d'aimer quand vous serez au port.

d'arvian e.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort? Est-il si différent de celui de tant d'autres?

Ne vous comparez point.

d'arviane.

Quels discours sont les vôtres?

Mon sort n'est pas des plus heureux, sans contredit. Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit

ACTE I, SCÈNE II

Que les infortunés à qui je dois la vie,

Contraints par des malheurs à quitter leur patrie,

Ayant bientôt après fini leurs tristes jours,

Ke m'a\ oient, en mourant, laissé d'autre secours

Que vos seules bontés, avec quelque naissance;

Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfauce.

Pris des soins que le temps n'a pu diminuer.

Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma situation ne sera point affreuse.

MÉLANIDE

Il ne tiendrait qu'à vous qu'elle fût plus heureuse :
Mais, par un contre-temps qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort si manifeste,
IN'est pas le seul écueil qui vous sera funeste :
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux
Qui prend de plus en plus sur votre caractère :
Le piiiis léger obstacle aussitôt vous altère;
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée?
La moindre, dans votre ame aisément enflammée,
Vous donne du dépit , du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut dans le monde avoir quelque bonheur.
Il faut légèrement glisser sur bien des choses :
On y trouve bien plus d'épines que de roses.

Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou loin de tout commerce aller se renfermer

128 MÉLANIDE

Ce discours vous ennuie?

En quoi donc?

MÉLAMDE.

J'en soupire :

Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire A la veille d'un jour où vous m'allez quitter; Par-tout où vous serez , tâchez d'en profiter.

d'à r V I a X e. Pourquoi ce prompt départ?

MÉLANIDE

N'y formez point d'obstacle.

Le cœur d'un galant homme est son plus sûr oracle : Interrogez le vôtre, et suivez son conseil.

SCÈNE III

Oh, parbleu! je ne vis jamais rien de pareil;

C'est me tyranniser d'une façon cruelle.

Je veux bien lui passer ses leçons et son zélé :

Mais qu'à propos de rien elle fixe à demain
Mon malheureux départ! l'ordre est trop inhumain.
C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale.
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale!
Il faut paisiblement digérer ce poison !
Non ; malgré ma douceur, j'aurai raison.

ROSALIE, D'ARVIANE

d'Arviane, allant au-devant de Rosalie. Ah , Rosalie !

ROSALIE

Eh bien ! quel sujet vous agite?

d'Arviane.

On prétend que je parte , on veut que je vous quitte.

ROSALIE

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez?

Et vous aussi , cruelle , et vous , m'y condamnez ! Quoi ! vous me prescrivez ce départ inutile! Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile, Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir, Et perdre les raouteurs consacrés à vous voir? Vous le savez; pour peu que la gloire m'appelle j Je ne balance pas à vous quitter pour elle. Que dis-je? pardonnez; ce n'est pas vous quitter Que

d'aller acquérir de quoi vous mériter. Mais quand rien ne m'oblige...

ROSALIE

Ecoutez. On m'ordonne D'user de tous les droits que votre amour me donne On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas, Comme si je pouvois disposer de vos pas, Et vous faire obéir au gré de mon envie.

i3o MÉLANIDE.

d'à R VI ANE.

Eh! qui peut mieux que vous décider de ma vie? Ah! du moins, convenez enfin de bonne foi De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

Je suis bien malheureux, dès qu'elle est nécessaire. Hélas! je dois m'attendre à tout de votre part.

On veut que vous partiez.

DAR VI ANE

Quoi ! toujours ce départ ?

Vous l'avez résolu?

ROSALIE

Si l'amour vous arrête, Vous y gagnerez peu. .Sachez ce qui s'apprête.

Voyons.

ROSALIE

Ma mère...

d'à R VI ANE.

Eh bien ?

ROSALIE

M'ordonne de vous fuir.

d'à rvi an e.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE. -

Jobéirai, sans doute.

d'aRVI ANE.

Ou \ouà la fait promettre?

ACTE I, SCENE IV. i3ï

ROSALIE

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

d'arviane.

Je le crois.

ROSALIE

Cependant vous ferez sagement De vous prêter de même à cet arrangement, D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

d'aR VI A NE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance. Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aimer .^

ROSALIE

Vous ferez bien.

d'à R VI A NE, animé.

L'avis a de quoi me charmer !

ROSALIE

Vous vous fâchez, je crois.

d'aR VI AN E.

J'ai tort d'être sensible, Et de ne pas avoir cet air toujours paisible Qui montre que pour vous tout est indifférent. Ah ! je n'en connois pas de plus désespérant.

ROSALIE

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

d'arviane.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage. Si pour vous c'eu est un ; quant à moi , je le fui». Plus je sens vivement, plus je sens qui je suis. L'égalité d'humeur vient de l'inditTérence ; Et, quoi que vous puissiez dire pour sa défense,

i32 MÉLANIDE.

I/insensibUité ne sauroit être un bien.

Quoi! jamais u'être ému, n'être affecté de rien; Rester au même point tout le temps de sa vie, Tandis qu'autour de nous tout chanjje, tout varie; Borner, ou, pour mieux dire, anéantir son goût; Ne voir, ne regarder et n'envisager tout Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme; K'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme; Etre toujours soi-même! Y peut-on résister? Est-ce là vivre? Non: c'est à peine exister.

ROSALIE

Ainsi votre bonheur est grand?

Il devrait l'être.

EnBn je vais partir.

ROSALIE

Je VOUS ai fait connoître Qu'il le faut... Mais quel est l'état où je vous vois? Vous ne me quittez pas pour la première fois, Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude?

Hélas! je vous laissois dans une solitude, Où vos charmes naissants, par moi seul adorés, De tout ce qui respire étoient

presque ignorés. A ma conquête alors l'amour bernoit les vôtres. Grand Dieu! que ce départ est différent des autres ! Vous restez à Paris. Déjà de tous côtés On se plaît à semer le bruit de vos beautés. Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde? Je vous vois mille amants.

ACTE I, SCENE IV. i

ROSALIE.

Qui sont-ils? d'akvian e.

Tout le monde,

ROSALIE

Mais encore il faudroit me nommer...

Eh ! ce sont Tous ceux qui vous ont vue, et ceux qui vous verront. Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée? Ou n'y seriez-vous pas encore accoutumée? Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir. On ne fait point d'amant sans s'en apercevoir. Le marquis d'Orvigni n'est pas sous votre empire?

ROSALIE

Et quand cela seroit, qu'auriez-vous à me dire?

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas, Et qu'ici tous les jours il ne reviendroii pas Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE

Je dépens d'une mère, Et d'un oncle qui m'a toujours servi de père. Il m'aime, et vous savez (jue je puis espérer D'en hériter un jour, s il veut me préférer. Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore? A l'égard du maïquis, s'il m'aime , je l'ignore. Tout ce que j'en puis dire est qu il est fort disci'et.

d'aR VI A.N E.

Vous lui feriez bientôt avouer sou secret.

i34 MÉLANIDE.

Je ne prétends lui faire aucune violence.

^ d'arviane.

Il ne tardera pas à rompre le silence.

Apprenez que vos yeux en savent plus que vou*.

Vous leur laissez parler un langage si doux.

Ils savent regarder d'une façon si tendre,

Qu'on croit être bientôt en droit de les entendre;

Chacun de vos regards paroît un sentiment,

Qui semble autoriser les désirs d'un amant;

Et dès qu'ils sont formés, l'espoir les fait éclore.

ROSALIE

L'avez-vous, cet espoir, qui fait que l'on m'adore? "

De tous ceux que l'amour a mis sous votre loi. Vous n'avez jamais su désespérer que moi.

ROSALIE

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage?

d'arviane.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE

Que vous ai-je promis? Osez le réclamer.

d'à R VI ANE.

Ne s'engage-t-on pas quand on se laisse aimer?

Ainsi vous m'apprenez, d'une façon discrète, Que naturellement je suis un peu coquette.

d'arviane.

Ah ! si vous vouliez l'être , il ne tiendrait qu'à vous.

ACTE T, SCENE IV. i

ROSALIE

Ehi n'est-ce point aussi que vous seriez jaloux?

d'à R VI A NE.

Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie? Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie. N'est qu'un sentiment vif, et toujours animé Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE

Non • je vous ai connu dès l'âge le plus tendre; Quand je pouvois encore à peine vous entendre, Il sembloit que pour vous l'amour et la raison Auroient dû dans mon cœur prévenir leur saison j A vos fausses terreurs tout servoit de matière; Vous vouliez occuper mon âme tout entière. Chez vous l'inquiétude est dans son élément : On n'a jamais été plus injuste en aimant. En croyant pénétrer au fond de ma pensée, Hélas! combien de fois m'avez-vous offensée? L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

d'ARVIANE.

Ah! vous me trahirez, je le sais mieux que vous.

ROSALIE

De part et d'autre enfin laissons là le reproche. Monsieur, en attendant que le temps nous rapproche, Il faut vous éloigner, il faut nous séparer. Votre départ m'importe, allez le préparer. Imaginez pourtant que j'y serai sensible Autant que je dois l'être.

d'ARVIANE.

Ah ! seroit-il possible?

MÉLANIDE.

Oserois-je expliquer?

ROSALIE

Finissons l'entretien ; Il n'a que trop duré; je n'écoute plus rien.

SCÈNE V.

C'en est fait; aux chagrins je ne suis plus en proie:

Non, jamais je ne fus si transporté de joie.

L'absence est donc un bien?... Sans elle aurois-je appris

Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris?

Il falloit me bannir pour savoir qu'elle m'aime.

Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême?

Que dis-je? S'il est vrai, je l'apprenis un peu tard.

Pour la première fois, au moment d'un départ,

Ce cœur, où je n'ai vu que de l'indifférence,

Me donne tout-à-coup une douce espérance!

Pourquoi m'aimeroit-elle? Est-ce une trahison?

Auroit-elle employé cet aimable poison

Pour me perdre?... Il faut voir. Ma présence fatigue;

Contre mes intérêts on trame quelque intrigue;

Rosalie elle-même y pourroit avoir part.

Pour nous en éclaircir, retardons mon départ.

LE MARQUIS D'ORVIGNI, THÉODON

LE MARQUIS

J'allois me plaindre à vous.

THÉODON

Eh ! de quoi , je vous prie ?

LE MARQUIS

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THÉODON

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS

En flattant mon amour, en le fortifiant,

Dans mon ame incertaine, et toujours combattue,

Vous avez irrité le poison qui me tue.

Sans vous, le fol espoir ne m'eût pas enivré,

Et peut-être déjà serois-je délivré

D'un mal qui dans le temps n'étoit pas incurable.

THÉODON

Mon tort est donc bien grand?

LE MARQUIS

Il est irréparable.

THEODON.

Pourquoi ?

138 MÉLANIDE.

LE MARQUIS

Sur votre appui je n'ai que trop compté. Devois-je aimer? Je vous ai raconté L'histoire de ce triste et secret hyménée Dont ou me fit briser la chaîne fortunée. Vous savez quelle fut la douleur que j'en eus ; Et qu'ayant employé bien des soins superflus A chercher en tous lieux une épouse si chère, Alors pour me venger des rigueurs de mon père, Je me promis du moins le reste de mes jours De fuir également l'hymen et les amours. Vaine promesse! Hélas! qu'est-elle devenue? Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenue.

THÉODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mou tour. Avois-je mendié l'aveu de votre amour? Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence : Quand vous avez rompu ce pénible silence, Vous cherchiez de l'espoir, je vous en ai donué.

LE MARQUIS

C'est de quoi je me plains.

THÉODON

J'en dois être étonné :

Car enfin je n'ai pu ni dû vous faire un crime D'une ardeur qui n'a rien que de très légitime. D'oii viennent ces remords? Votre épouse n'est plu» Depuis assez long-temps; et croyez au surplus Que, pour peu que sa mort eût éié moins certaine^ Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne, Je n'aurois pas laissé mourir uu feu si beau :

ACTE II, SCÈNE I. jSo

Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS

J'ai trahi mes serments, j'ai vaincu mes scrupules; Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THÉODOX.

Quels sont donc ces travers si {jrauds et si fâcheux?

LE MARQUIS

C'est l'amour à mon âge , et l'amour malheureiLX : Je vais servir à tous de fable et de risée.

THÉonON.

Eh ! par où cette crainte est-elle autorisée?

LE .MARQUIS

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?

D'Arviane l'adore, il doit en être aimé.
Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie
Doser lui disputer le cœur de Rosalie?
Il l'aime, il lui convient, ils sont dans leurs beaux jours;
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence!
Je sens trop que l'amour lui doit la préférence:
Entre nous, en effet, le choix n'est pas égal.

THÉO DON

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

LE MARQUIS

Je le crois : mais du moins il eût fallu m'instruire.

THÉODON

D'Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

140 mélanide,

THÉODO.V.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux Qui va vous délivrer de
cette concurrence.

DE MARQUIS

Comment?

Il part demain, et perd toute espérance

LE MARQCIS.

Vous me débarrassez d'un poids bien importun.

Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un ,

Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux vôtres,

Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres :

Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé.

La première beauté dont je fus si charmé.

Ce déplorable amour que j'ai pour Rosalie

Va jusqu'à la fureur; oui, c'est fait de ma vie;

J'en mourrai , s'il n'a pas de plus heureux succès ;

Je n'exagère point un si cruel excès.

Et vous, si vous m'aimez, achevez votre ouvrage ;

Vous m'avez embarqué , sauvez-moi du naufrage.

Vous connoissez mon rang, ma naissance, mon bien;^

Parlez à votre sœur, et ne ménagez rien :

Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.

Enfin, pour obtenir la main de Rosalie,

Sacrifiez-lui tout, j'ose vous l'ordonner;

Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

TH ÉODON.

Je verrai Dorisée.

Oui, réglez avec elle.

ACTE II, SCENE II. i4i

THÉODOX.

Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

LE MARQUIS

Vous me le promettez?

THÉODOX.

Vous pouvez espérer.

LE MARQUIS

Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

SCÈ]NE II.

Cette affaire n'est pas difficile à conclure; Et voilà pour ma nièce une heureuse aventure. J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas Celui qui pour son coeur auroit le plus d'appas. Mais voyons Melanide. Il faut bien qu'elle sache Le triste et malheu-

reux secret que je lui cache. Tous mes retardements ne pourroient empêcher...

MÉLANIDE, THÉO DON

THÉODOX.

A votre appartement je vous allois cLercTier.

MÉLAXIDE.

J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble : Je la quitte toujours, quand le monde s'assemble.

i42 melàvide

THÉODON

Vous le fuyez?

Beaucoup.

THÉODON

Je ne vous comprends pas.

Peut-on ne pas l'aimer quand on a tant d'appas, Lorsqu'on est, comme vous, si sûre de lui plaire ; Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire, A travers le torrent se jeter à yraid bruit, Et suivre avec fureur le monde qui les fuit?

MÉL AMDE.

N'auriez- vous point, monsieur, quelque chose à m'apprendri

THÉODON

Je ne sais que vous dire , et quel compte vous rendre. Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

M ÉLAN IDE

Non, non; parlez.

THÉODON

Je suis tout-à-fait indigné.

Eh! de quoi donc, monsieur?

Dites-moi , je vous prie , Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie, Pour qu'ils se soient ainsi contre vous iléchaînés? Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

Peut-être ont-ils raison , du moins aux yeux du monde : C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

ACTE II, SCENE III

Vos biens sont dans leurs mains, sans espoir de retour. Ne nous eu flattons point, je n'y vois aucun jour, Us se trouvent armés d'un titre incontestable.

MÉLAMDE.

Suis-je déshéritée?

THÉODOX.

Il est trop véritable.

MÉLAMDE.

Quoi ! mon père et ma mère out eu cette rigueur? Se peut-il que le temps n'ait pas changé leur co^ur?

TH ÉODOX.

En termes trop précis leur volonté s'exprime. Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MÉLAMDE.

Ah ciel!

Que Votre sort est digne de pitié '.

MÉLAMDE.

Us ne m'ont donc laissé que leur inimitié! De toutes mes douleurs c'est la plus importune ; Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune. M'abandonnerez- vous à mon sort rigoureux? Et mettez-vous un terme à vos soins généreux? Je n'espère qu'eu vous. A quoi dois-je m'attendre-!'

TH ÉODOX.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

MÉLAMDE.

Je vais doue... Le pourrai-je? Ah! quelle extrémité! Je vais n^utre le comble à, ma calamité.

i44 MÉLANIDE.

TH ÉODOX.

Quelle est cette frayeur?

MÉLAMDE.

Elle est bien légitime.

Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre estime.

THÉODON

Kon, madame; daignez vous rassurer.

Ah ciel!

Il faut donc dévoiler un secret si cruel, Et m'arracher enfin...
Vous ne pourrez me croire : C'est l'aveu d'une erreur qui m'a covité ma gloire. J'ai payé chèrement l'égarement affreux Oïi je tombai. Ce fut à l'âge dangereux Oû souvent le bonheur peut mieux que la sagesse Sauver uu jeune cœur des pièges qu'on lui dresse. Sans m'en apercevoir, le mien fut obsédé. Je plus; j y fus sensible. A peine eus-je cédé, Que notre amour naissant, si doux, si plein de charmes, En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes. L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité, Vint s'offrir, et troubla notre sécurité. Kouès vîmes, mais trop tard, que jamais rbyinénée Ne feroit le bonheur de notre destinée. Kous devînmes certains de ne point obtenir L'heureux consentement qui pouvoit nous unir. Des haines, des procès, et mille circonstances, Auroient fait rejeter nos plus vives instances. Nos feux étoient secrets : s'ils étoient déclarés, Notre perte étoit sûre, on nous eût séparés^

ACTE II, SCENE III. i

THÉO DON, à part.

Le marquis , à peu près, m'a tenu ce langage.

{à Mélanide.) Continuez.

Je n'ose en dire davantage.

THÉO DON

Non , madame, daignez me parler sans détour. Quel parti prêtez-vous?

MELA mdh:.

Le parti de l'amour.

L'objet de ma tendresse employa trop de charmes, Son affreux désespoir me causa trop d'alarmes. L'un et l'autre aveuglés, l'un et l'autre indiscrets, Nous osâmes penser à des liens secrets. L'effroi me tint long-temps au bord du précipice : Hélas! il n'en est point que l'amour ne franchisse; Je ne pus résister au penchant le plus doux; Sur la foi des serments... nous devînmes époux. Je vois que sans frémir vous n'avez pu m'entendre : A ce funeste effet je devois bien m'attendre. Nous étions trop heureux : notre amour nous trahit, Ce funeste seci'et enfin se découvrit.

J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée D'une famille alors justement irritée.

Celle de mon époux, ardente à nous punir. Résolut de me perdre, et de nous désunir. En vain il réclama contre leur vio-

lence; Un arrêt, qu'on dit juste, assouvit leur vengeance. A peine
mon opprobre eut été prononcé,

14'S MÉLANIDE.

Par un père en fureur il me fut annoncé.

Au rang de ses enfants je ne fus plus comptée;

Dans le fond d'un désert je me vis transportée.

Où, depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs,

Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THÉODOK, à part.

Quelle conformité !

MÉLA[^]IDE

Ce qui va vous surprendre, Croiriez-vous que l'amant, que
l'époux le plus tendre, Me laissa dans l'horreur du plus profond
oubli? Son amour, ses serments, tout fut enseveli... Mais le dois-
je accuser de tant de perfidie? Non, le moindre soupçon m'auroit
coûté la vie; Ses soins, comme les miens, ont été superflus; Il m'a
cherchée en vain , peut-être il ne vit plus. C'est pour le retrouver
que mon cœur vous implore. Tout peut se réparer: s'il respire, il
m'adore; Je suis libre , il doit l'être. Aidez-moi de vos soins : Pour
mon seul intérêt je vous presserois moins ; Il en est un plus cher
à ma tendresse extrême.

THÉODOX. [^]

N'êtes-vous pas un fils?

MÉLANIDE

Hélas! c'est pour lui-même Que la plus tendre mère implore
votre appui.

THÉO DON

(à pari.) {Itaid.) {ù part.) Justement... Espérez... Sachons si
ccst celui...

MÉL AM DE

Oui, monsieur; il servoit, il doit être avancé.

THÉODON

Comment se nommoit-il?

MÉtAXIDE.

Le comte d'Ormancé.

THÉODON, avec chagrin.

Ce n'est plus lui.

Qui donc?

je croyois le connoître.

Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut l'être : Mais
c'est un faux espoir que je vous ai donné.

MÉL AN IDE

Que dites-vous?

THÉODON

Celui que j'avois soupçonné, Depuis long-temps éprouve un sort pareil au vôtre ; Tout ressemble, au nom près; mais il en porte un autre.

M ÉLANIDE.

Rien n'est plus étonnant : comment l'appelle-t-on?

THÉODON

EL A MDE

Non.

1^8 MELANIDE.

THÉO DON

Il vient souvent ici.

MKr.AN I DE.

Voilà ce que j'ignore.

THÉODON

Vous auriez pu le voir, vous le pouvez encore.

MÊLA XI DE

où donc?

Chez Dorisée : il n'y fait que d'entrer. Comment avez-vous pu ne le pas rencontrer?

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites ; Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins Que je n'épargnerai ni mes pas ni mes soins.

Quel embarras pour vous!

TH ÉODON.

Je m'en charge avec joie ; Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

MÊLA NI DE

On ne sait point ici ma situation.

J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

THÉODON

Quoi I vous n'avez jamais appris à Dorisée La cause de vos pleurs?

MÉLANIDE, THÉODON

MÉLAMDE.

Ah! ma joie est extrême!

H sortoit, je l'ai vu.

Oui donc avez-vous vu?

MÉLAMDE.

Le marquis d'Orvigni... Quel bonheur imprévu! Je m'étois mise en lieu d'où, sans être aperçue, Je l'ai vu de mes yeux. Ils ne m'ont point déçue: Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THÉODON

Quoi?

i5o MELANIDE.

>f É LAM DE.

Le marqua est...

TH ÉODOX.

Qui?

MÉLANIDE.

Le comte d Ormancé.

THÉODON

ête vous trompez-vous poiut?

Quoi! vous doutez encore?

Eh ! peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore? C'est lui-même, j'en ai des signes trop certains : Mes sens se sont troublés, mes yeux se sont éteints; Mon cœur a tressailli... Que mon ame est ravie! ISTon , il n'est plus personne à qui je porte envie. Tous mes pleurs sont pavés. Sans mon saisissement, J'aurois cédé,

sans doute, à mon empressement... Vous avez déploré mon infortune affreuse; Félicitez-moi donc.

THÉODON, (fini air embarrassé.

La rencontre est heureuse I

MÉLANIDE.

Heureuse! j'en mourrai. Mais ne différez pas :

Vers un épou.'c si cher précipitez vos pas ;

Sa vive impatience égalera la mienne ;

Qu'il vienne réunir ma flamme avec la sienne.

Volez... Mais je vous vois un air embarrassé :

D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé?

K\$ partagez- vous point le bonheur qui m'arrive'

ACTE II, SCENE V. i5i

THÉO DON

J'avouerai que ma joie auroit été plus vive, Si je n'appréhendois un contre-temps fâcheux.

M KL AMD E.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux?

THÉODO.V.

Il ne devoit pas l'être.

Expliquez-vous, de grâce.

Quel est ce contre-temps? qu'est-ce donc qui se passe? Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré; Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré? T H É o D o N , après avoir un peu rêvé. Il reprendra sans doute une chaîne si belle; Il est trop vertueux pour n'être pas fidèle.

DORISÉE, ROSALIE, THÉODON, MÉLANIDE

DORISÉE, à Rosalie.

On a sur un amant un pouvoir absolu : Il auroit obéi, si vous leussiez voulu.

ROSALIE

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISÉE, à Mélanide. D'Arviane nous reste, on vient de me l'apprendre: Je pense qu'il est bon de vous en avertir

i52 MELANIDE.

MÊLA NI DE

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISÉE.

J'ai su qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence, Et que, pour vous cacher sa désobéissance, Il doit se retirer chez un de ses amis.

M EL AMD E.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

dorisÉE, regardant Rosalie.

AuK volontés d'une autre il auroit pu se rendre; On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre : La raison m'en paroît aisée à pénétrer. Mais laissons ces détails, je n'y veux pas entrer.

ROSALIE

Trop de prévention peut-être vous abuse.

DORISÉE.

La prompte obéissance est la meilleure excuse;

C'est la seule, en un mot, que je puisse adopter.

Ainsi, mademoiselle, il vous plaira d'opter:

Le cloître est d'un côté, de l'autre l'hyménée.

Vous-même décidez de votre destinée;

Acceptez dès ce jour un époux de ma main ,

Ou déterminez-vous à partir dès demain.

On vous offre un bonheur que vous n'osiez prétendre;

Le marquis d'Orvigni vient de me faire entendre

Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.

C'est le plus tendre- amoureux qui vous offre un époux,

MÉLANIDE, à part.

O ciel ! quel coup de foudre!

ACTE II, SCÈNE VI

DORISÉE, à Rosalie.

En cas qu'il vous convienne, Dites votre réponse, elle sera la mienne.

MÉLANIDE, à part.

Ociel!

DORISÉE, à Rosalie.

Pour J'Arviane, il y faut renoncer.

[en regardant Mélanide.] Madame vous dira de n'y jamais penser.

MÉLANIDE, à part.

Que vais-je devenir!

DORISÉE, à Mélanide.

Qu'elle-même décide...

Que vois-je!... Qu'avez-vous?... Ma chère Mélanie! MÉLANIDE, en se laissant aller dans les bras de Théodon.

Hélas ! je n'en puis plus.

THÉODON

Aidez-moi promptement.

Il faut la ramener dans son appartement.

[Dorisée, Rosalie et Théodon l'emmènent.]

SCE^{^^}E I

ROSALIE

Que je hais du marquis la recherche importune !

Faut-il que d'Arviaue ait si peu de fortune!

Ahl du moins, pour jamais s'il me perd aujourd'hui,

Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.

Mais, hélas! le voici : faisons-nous violence,

Pour le persuader de mon indifférence.

Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer

Ne pourroit plus servir qu'à m'en désespérer. •

SCÈNE II

ROSALIE.

Que ne me fuyez-vous? quel espoir vous attire?

d'à F. VI an e.

Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

Je l'ai cru. Ce n'est rien ; ne me retenez plus. d'à R V I A . \ E.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

MELANIDE. i55

ROSALIE

Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire! Eh bien!
n'avez-vous point de reproche à vous faire?

DARVJANE.

Le seul que je me fasse est de vous trop aimer.

ROSALIE

Laissez là votre amour; tâchez de vous calmer. Que devient ce
départ promis et nécessaire?

d'à k V I a n e , plus doucement.

J'y songe apparemment.

ROSALIE

On sait tout le contraire.

d'arvian'e, vivement.

C'est me persécuter d'une étrange façon. Avois-je si grand tort de prendre du soupçon? Oui, je reste, et, s'il faut que je me justifie, C'est pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE

Je suis accoutumée à vos vivacités.

Achevez librement ce que vous méditez.

Sans craindre désormais que je vous importune. Mais, en sacrifiant l'afmour à la fortune, Falloit-il abuser de ma foible raison?

îs'e peut-on se quitter sans une trahison?

Seroit-ce bien à moi que ce discours s'adresse?

d'arvian'e.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse? Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

i36 MÉLANIDE.

ROSALIE

De tout ce que j'entends j'ai lieu de m'étonner: C'est vous qui m'accusez, quand je suis oFfen^ée? Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée?

d'à R VI A NE.

Le marquis ne va pas devenir votre époux?

ROSALIE

Peut-être.

d'à R V I A N E.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux? Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la suite, Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite? Nos adieux sont trop bien jgravés dans mon esprit. Perfide ! en me quittant , vous ne m'avez pas dit : <■ Imaginez pourtant que j'y serai sensible " Autant que je dois l'être? »

ROSALIE

Ah ! rien n'est plus visible L'interprétation vous égare et vous perd. .Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert, I"t les expressions qui sont de cette espèce, Il faudroit du discours bannir la politesse.

d'arvi ake. Quoi ! le plus tendre aveu, quand on l'approfondit, ^'est plus qu'un compliment?

ROSALIE

Je vous ai toujours dit , D'une façon très claire et très intelligible, Que sans aucun amour on peut être sensible. L'amitié véritable a sa tendresse à part,

R05ALI E

Je m'en rapporte à vous.

d'arvia>e.

Que d'amour inutile.

Si l'estime insipide et l'amitié stérile Sont les seuls sentiments
qui soient connus de vous' Je comptois vous en voir partager de
plus doux.

ROSALIE

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

d'arviane.

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous le dire. Je tiens
depuis long-temps ce secret renfermé : Ou vous n'aimez qu'à
plaire, ou vous m'avez aime. Vous riez?

ROSALIE

c'est répondre.

Employez l'ironie Elle a dans votre bouche une grâce infinie.

ROSALIE

Mais VOUS qui m'accusez, dites-moi donc comment

i58 MÉLANIDE.

On parvient à pouvoir éconduire un amant. Pour se débarrasser d'une vaine poursuite, Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite? Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'état, Qu'elle porte en tous lieux sa plainte avec éclat? En vérité , monsieur, ce n'est pas trop j'usage. Entre nous, le parti que je crois le plus sage Est de fermer les yeux, de supporter en paix Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

d'arviaxe.

Avec quelle malice elle se justifie!

La cruelle me brave encore et me défie ! C'est un peu trop long-temps s'être laissé trahir : Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr. Oui, je vous haïrai , je vous le certifie; C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE

Il ne falloit donc pas vous y prendre si tard.

d'à R V I A N E.

C'est lu haine à présent qui hâte mon départ: Je m'en fais un plaisir, une joie infinie; Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie. Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE

Eh bien 1 je les reçois.

Vous VOUS imaginez Que je viendrai bientôt vous prier de reprendre Un cœur qui fut toujours si soumis et si tendre?

ACTE m, SCENE II. i5y

ROSALIE

J'aurois grand tort.

A quoi serviroit mon retour?

A rien , puisqu'au mépris du plus parfait amour La fortune et vous-même avez juré ma perte. Ma présence vous gêne, elle vous déconcerte.

ROSALIE

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssez...

d'aR VIAN E.

Et le mépris s'en mêle! Ah! vous me ravissez!

ROSALIE

Vous êtes étonnant! Quel but est donc le vôtre? Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre? , d'à r V I A . ^ E.

L'avons-nous jamais eu?... Mais il vaut mieux céder; Aussi bien je pourrais ne me plus posséder. A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste, Je vous laisse au marquis, que mon ame déteste. Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer : Pour moi, je vais chercher un cœur qui sache aimer.

SCÈNE III

Que son sort est cruel ! Du moins il peut s'en plaindre Et moi, par le devoir réduite à me contraindre. Je ne puis recevoir aucun soulafement.

Voilà donc où conduit un tel enKa.Tcment!

i6o MÉLANIDE.

Ndus aurions (iù prévoir tant de sujets de larmes, Dans le commencement d'un amour plein de charmes. Que Tesprit et le cœur sont frappés foiblement D'un malheur qui n'est vu que dans réloifnement! Enfin , mon choix est fait; il faut que je l'annonce; Ma mère impatiente attend une réponse...

SCÈNE IV

THÉODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

T H É O D O N , en ramenant (£ Arviane, Rentrons donc.
d'à R V I A X E.

Non , monsieur, j'ai fait trop de serments.

THÉODON

Eh bien! parjurez-vous; c'est le droit des amants.

Jl me faut à-la-fois sa présence et la vôtre.

Eh ! pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un et l'autre

d'à R V I A N E.

Ce sera malgré moi , puisque vous m'y forcez.

Ce sera par respect, puisque vous m'en presser.

THÉODON

Je VOUS suis obligé. La complaisance est rare.

Les amants sont entre eux un peuple bien bizarre...

Pardonnez; j'oubliois que je suis devant vous.

ROSALIE

Je vous les abandonne; ils extravaguent tous.

ACTE III SCÈNE IV. i6r

THÉODON

Vous VOUS rendez justice. En tout cas, il me semble Qu'on devroit, en s'aimant , un peu mieux vivre ensemble.

d'aR VI A.\E.

Sans doute. Est-ce ma faute, et peut-on me blâmer? Je ne sais qu'adorer; c'est ma façon d'aimer. Mais où trouver un cœur capable d'y répondre? Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THÉODOX, à Rosalie.

ÎS'e répliquez-vous rien ?

J'ose l'en défier.

ROSALIE

Moi, monsieur 1 je n'ai point à me justifier.

THÉODON

C'est la règle entre amants : l'un se plaint, l'autre nie. La querelle s'embrouille, et devient infinie.

ROSALIE, à Thêodon.

Pourquoi dans ce procès vouloir m'embarrasser?

[en montrant dArviane.) Ce doit être à monsieur qu'il faut vous adresser.

THÉODON, à dAii'iane.

On me renvoie à vous.

d'au VI A X E.

Non , non ; qu'elle poursuive :

J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

T H É o D o X , ù Rosalie.

Vous en dites autant; et, sans plus discourir,

162 MÉLANIDE.

Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.

J'en suis fâche pourtant, j'avois eu quelque idée.

Et qui? vous?

TH ÉODON.

Il n'est plus besoin de s'expliquer.

DAR VI ANE

Ah! vous pouvez toujours nous la communiquer.

T H ÉODON.

Ma.^ ^ , sur l'apparence est bien fou qui se fonde. Oui, i'aurois parié, mais toute chose au monde. Que depuis très long-temps les plus tendres amours Unissoient vos deux cœurs.

Eh ! supposez toujours.

THÉODON

La supposition me paroît un peu forte.

(à Rosalie.) N'en convenez- vous pas?

posa LI F..

Sans doute: mais n'importe:

Vous pouvez contenter sa curiosité.

Quel étoit ce dessein?

THÉO DON

Mon projet eût çté De vous unir tous deux par un bon mariage.

{à part.) J'assurois tout mon bien... Us changent de visage!

ACTE III, SCENE IV. iG

(haut.)

Dorisée eût sans doute accepté le parti.

ROSALIE

Quoi î ma mère...?

THÉODOX.

Oui , vous dis-je; elle auroit consenti.

d'aRVI ANE.

Qu'entends-je! qu'ai-je fait, grand Dieu! ROSALIE, à part.

Quel parti suivre !

d'arviane.

Je pouvois être heureux! je n'y pourrai survivre.

(à Rosalie.) Mon bonheur est possible; on daigne v concourir!

(// se jette à ses genoux.) Ah, Rosalie! hélas ! dois-je vivre ou mourir? Je sens tous mes excès; ils sont irréparables. L'infortune et l'erreur, toujours inséparables. Ont causé le transport et le délire affreux Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie î* Le reproche, l'insulte!

d'aR VI ANE.

Il y va de ma vie.

L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE

Levez-vous.

d'arviane, àThcodon.

Ah, monsieur! vous avez bien pensé.

iGi MÉLANIDE.

Que rien ne vous arrête.

THÉO DON

Eh bien ! l'affaire est faite.

J'ai parlé, Dorisée en paroît satisfaite.

Dorisée y consent? Que de félicités!

(// baise la main de Rosalie.) [Il embrasse Théodon.) Ma chère Rosalie!... Ah, monsieur! permettez...

TH ÉODOX.

Il faut que Mélanide achève mon ouvrage. Allez donc au plus ^
ite obtenir son suffrage.

d'arviane.

Nous l'aurons. Mais souffrez...

THÉODON

Épargnez-vous ces soins.

Si vous êtes contents, je ne le suis pas moins.

LE MARQUIS, THÉO DON

LE MARQUIS

Je VOUS trouve à propos.

THÉO DON

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie? Monsieur, m'avez-vous mis au comblile de mes vœux? Dites, puis-je espérer d'être bientôt hevireux?

Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

LE MARQUIS

Comment, si je le veux?

THÉO DON

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS

N'avez-vous pas conclu?

THÉODON

Tout est bien avancé.

Ne vous nommiez-vous pas le comte d'Ormancé?

LE MARQUIS

On m'appeloit ainsi, c'est mon nom véritable. T[^]n oncle, en me laissant un bien considérable, M'a fait prendre à-la-fois son nom et son bonheur. ' Je le dis volontiers, et je m'en fais honneur ; C'est à lui que je dois la meilleure partie

i66 MÉLAMDE.

De ce que je vais mettre aux pieds de Rosalie.

THÉODON

Ne pourrais-je savoir à peu près en quel temps Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS

Depuis près de seize ans.

Et VOUS étiez déjà, depuis plus d'une année, Séparé malgré vous de cette infortunée Dont la perte a causé votre juste courroux?

LE MARQUIS

11 est vrai. Mais pourquoi...

THÉODON

Je n'ai point su de vous Comment on appeloit une épouse si tendre,

L«E MARQUIS

F.h, monsieur! à présent laissons en paix sa cendre; Elle et le triste fruit de mon funeste amour Ne sont plus. Éloignons cette idée en ce jour.

THÉODOX.

Mélanide est son nom?

LE MARQUIS

Ma surprise est extrême !

Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir su?

THÉODON

D'elle-même.

LE MARQUIS

Vous l'avez donc connue?

THÉODON

Oui.

ACTE III, SCÈNE VI. 1G

LE MARQUIS

Vous m'étonnez fort.

Est-ce long-temps avant qu'elle ait fini son sort? En quel endroit?

THÉO DON"

Sortez d'une erreur trop cruelle.

Je vous ai retrouvé cette épouse fidèle, Toujours digne de plaire et de vous enflammer. Elle respire encore, et c'est pour vous aimet.

LE MARQUIS

Mélanide ?

THÉODOX.

Oui; la mort n'a point tranché sa vie. Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie Elle n'a point cessé d'aimer et d'espérer.

LE MARQUIS

Ah! de grâce, un moment, laissez-moi respirer: De tous les coups du sort, ce n'est pas là le moindre. Mais où falloit-il donc aller pour la rejoindre? Qu'ai-je à me reprocher? où n'ai-je point erré? Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré? Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles? H est donc pour l'amour des lieu.x. inaccessibles? Par-tout, mais vainement, j'avois porté mes pas, Lorsque de toutes parts ou m'apprit son trépas.

Monsieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS

Mais son silence même M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.

IC8 MÉLAMDE.

Ah! devait-elle ainsi me laisser si long-temps Déplorer des malheurs que j'ai crus trop constants?

THÉODON

"Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS

Sur les moindres nouvelles.

Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des ailes.

TH ÉODON.

Eh! ne lui faites point ce reproche indiscret ; Ses lettres ont été soustraites en secret: Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS

Ehl comment donc, monsieur, l'avez-vous retrouvée?

THÉODON

Elle n'est plus en proie au courroux trop réel D'une mère inflexible et d'un père cruel, Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS

Ah , Mélanide! hélas! quel moment prenez-vous t'our venir réclamer le cœur de votre époux ? Malgré moi , malgré lui, l'amour

vous a trahie : Je ne l'ai plus ce cœur, il est à Rosalie. Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu : Je l'ai trop disputé, je l'ai trop défendu, Pour oser espérer de pouvoir le reprendre ; Il est trop tard.

THÉODORE.

Comment? et qu'osez-vous m'apprendre?

ACTE III, SCÈNE VI. 1C

LE MARQUIS

Que je crains de céder à la fatalité Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité !

THÉODORE.

Cette fatalité n'est autre que vous-même. Vous craignez de céder? quelle faiblesse extrême! Mais il faut excuser un premier mouvement : Vos esprits ont été frappés trop vivement : Vous y penserez mieux.

LE MARQUIS

Éclatez sans contrainte; De reproches sans nombre accablez-moi sans crainte Les plus sanglants de tous sont ceux que je me fais.

Eh ! croyez-vous par là vos devoirs satisfaits?

LE MARQUIS

Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

THÉODON

Ah ciel ! cette ressource indigne et méprisante n'est pas faite pour vous. .Malheur à qui s'en sert! Hélas! presque toujours c'est elle qui nous perd. Sans faire un seul effort, vous vous laissez abattre? De peur de triompher, vous n'oseriez combattre?

LE MARQUIS

Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

THÉODON

Ah! vous devez sentir qu'il en coûte bien plus à trahir son devoir qu'à vaincre sa faiblesse.

LE MARQUIS

Vous n'avez ni mon cœur ni le trait qui le blesse.

170 MÉLAMPHE.

THÉODON

Nou , mais j'ai , comme ami , votre gloire à sauver : C'est un bien assez cher pour vous le conserver. Etouffez un amour qui n'est plus légitime ; Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS

Le crime, dites-vous?

THÉODOX.

Le mot m'est échappé:

Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé. Je vois quelles raisons votre amour vous prépare; Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare. Pouvez- vous à présent revendiquer des lois Que vous ne trouviez pas si justes autrefois? Soyez vrai, j'interroge ici votre droiture. Vous êtes-vous cru libre après cette rupture? Pourquoi donc Melanide a-t-elle si long-temps îsourri dans votre sein les feux les plus constants? Vous n'aurez donc été hdéle qu'à son ombre? Quoi! sitôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre, Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés? Ce n'est plus lui, c'est vous qui la déshonorez. Quel pri.v réservez- vous à l'amour le plus tendre! Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre! Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur!

LE MAR^^UIS

Cet amour excessif, qui mnitrise mon cœur, N'a jamais dans le vôtre altéré la sagesse: On censure aisément quand on est sans foiblesse. Souvenez-vous du moins, si je me suis reudu,

ACTE III, SCÈNE VI

Que ce n'a pas été sans m'être défendu. Ma résolution, incertaine et Hottante, ÎNe pouvoit se fixer ni remplir votre attente; Mon amour indécis me laissoit en suspens. Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-temps: Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la victime? A qui dois-je ma perte? A vous, qui, vers l'abyme Pressant toujours mes pas par la crainte enchaînés, Enfin jusques au fond les avez entraînés. Pensez-vous que je puisse, au gré de votre zèle. Me relever d'abord d'une chute mortelle? Ne le présumons pas; j'y vois trop peu de jour: La pente qui m'aidoit sert d'obs-

tacle au retour. Cependant, quel que soit cet amour si funeste,
J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

THÉODON

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS

Vous m'avez pénétré ; Dans toutes vos raisons mon esprit est
entre: Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre ; Je ne sais
si le mien pourra se laisser vaincre.

THÉODON

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS

Je réponds des efforts, et non pas du succès.

172 MÉLAMDE.

SCÈNE VIII

THÉODON

Il ne devine pas qu'on va le supplier De ne plus désormais
penser à Rosalie.

Ce que je viens de faire est un coup de partie Qui les sauve
tous quatre, et moi-même avec eux; Car enfin il étoit pour moi
bien douloureux D'être, sans v penser, le complice d'un crime

Dont Mélanide all-.it devenir la victime. Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir : Et comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir. Le marquis, à présent, aura bien moins de peine A reprendre son cœur et sa première chaîne.

SCÈNE IX

d'à r VI ANE.

Monsieur, vous avez cru faire mou bonheur?

THÉO DON

Oui.

d'arviane.

Sachez qu'il n'en est rien; tout est évanoui. Je suis au désespoir.

THÉODON

Et quelle en est la cause?

d'arviane.

A ma félicité Mêla ni Je s'oppose :

Il lui plaît d'éluder et de temporiser.

THÉODON

Pourquoi? quelle raison la peut autoriser?

d'aRVI ANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrètes.

THÉODON

Vousm'étonnez.

d'arviane.

Ce sont de méchantes défaites, Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THÉODON

Je ne la conçois pas.

d'arviane.

C'est un entêtement.

MÉLANIDE

Dorisée aussitôt, sensible à cet outrage, A mandé le marquis.

Oui , je sais le message.

d'à Rvi an e.

Et, pour que mon malheur fût plus tôt consommé, Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé. Il est venu : jugez si mon bonheur s'arrange.

THÉODON

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

d'aB VI ANE.

Monsieur, je suis perdu.

THÉO DON

Sachez vous modérer :

Attendez qu'il soit temps pour vous désespérer.

SCÈNE L

THÉODOX, MÉLANIDE.

Telle est de mon refus la cause nécessaire. D'Arviane est outré : mais que pouvois-je faire? Quand j'aurois consenti, rieu n'eût été conclu. Dans cette occasion , n'auroit-il pas fallu Faire de notre état l'histoire infortunée? Dorisée eût alors rompu cet hyménée.

Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier? Répandre ses malheurs c'est les multiplier.

THÉO DON

Jai cru que mon projet vous seroit plus utile.

Cet hymen à présent me paroît difficile :

Quel dommage 1 il pouvoit nous rendre tous heureux.

MÉLANIDE

Voilà tous mes secrets : ils sont si douloureux, Qu il faut les arracher les uns après les autres.

THÉO DON

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MÉLANIDE

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.

Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me fuit,

Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,

lyfi MÉLANIDE.

Il faut qu'il se rencontre une raison fatale

Qui me force à laisser combler mon deshonneur.

Pour mon malheureux fils et pour moi quelle horreur!

Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare

Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare ?

THÉO DON

Je le crains.

Vos efforts seroient infructueux?

On a tant de pouvoir sur. un cœur vertueux! Le sien est fait pour l'être; il l'étoit, j'en suis sûre. Eh! pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure? Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

THÉODON

Je voudrais, en l'état où le sort vous réduit. Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos alarmes. Mais, hélas! je ne puis que partager vos larmes: Je tremble que bientôt, peut-être dès ce jour, Votre époux ne vous soit arraché par l'amour. Tout m'alarme pour vous, et rien ne me rassure : Peut-être en ce moment signet-il son parjure.

MÉLANIDE

Ah, perfide! arrêtez; c'est l'arrêt de ma mort... Vous n'empêchez pas un si cruel accord?

THÉODON

Eh, madame! comment?

MÉLANIDE

Votre pitié se lasse?

THÉODON

Ou me fait uu secret de tout ce qui se passe.

ACTE IV, SCE^E I

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien!

THÉO DON

C'est ce qui me surprend, et j'appréhende bien Que de tant de giandeurs la brillante chimère N'ait ébloui la fille aussi bien que

la mère. Rosalie est d'ailleurs contrainte d'obéir; Elle n'a pas le choix.

Tout sert à me trahir.

Ah, monsieur! vous voyez qu'en cet état funeste La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste. Ai-je épuisé la vôtre? Il me seroit affreux...

THÉO DON

Elle suit vos malheurs, et redouble avec eux.

MÉL AM DE

Et me permettez-vous d'en abuser encore?

THÉODOX.

Ah! votre confiance et m'oblige et m'honore; Disposez de mon zélé.

MÉLAMDE.

Auprès de mon époux Daignez donc l'employer, portez les derniers coups. Faites-lui bien sentir que, s'il me sacrifie. Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie ; Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait. Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait : Dites-lui qu'en m'ôtant ma gloire il perd la sienne, Que sa honte sera plus grande que la mienne; Et qu'il est, quel que soit l'excès de mes doulteurs,

175 MÉLAMDE.

Plus affreux: u être en proie aux remords qu'aux malheurs.

Slais non. Ne vous servez que des plus douces armes;

Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes;

Hélas ! ne lui portez que des gémissements,

Que de tendres douleurs et des embrassements.

Kenouvelez-lui bien la foi que je lui donne

De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne,

Ce cœur qui lui parut un don si précieux :

Cet heureux temps n'est plus. Mais, monsieur, faites mieux,

Parlez-lui de son fils; il sauvera sa mère.

Qui peut mieux resserrer une chaîne si chère?

Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,

Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.

Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême

Je le conjure, hélas! de ne voir que lui-même.

Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes pleurs,

Il daigne sur son fds réparer mes malheurs.

THÉODON

Mais voudra-t-il m'entendra? On fuit ceux qu'on redoute. Il a lieu de me craindre ; il me fuira sans doute. Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté? J'espérois son i-etour; il m'en avoit flatté.

MÉLAMDE.

Toute ressource enhn seroit-elle épuisée? Si j'allois me jeter
pas aux pieds de Dorisée , L'aveu de mon -^tat seroit-il indiscret?

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret. Pourquoi ne
pas aller, dans ce péril extrême, A l'auteur de vos maux, au mar-
quis, à lui-même?

ACTE IV, SCENE I

Vous aurez contre lui des traits victorieux. Quelque enchanté
qu'il soit, paroissez k ses yeux; Par un charme plus fort on en dé-
truit un autre.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir et le vôtre' Sur de foihles
appas, que le temps et les pleurs...

T HÉODON.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs, On s'em-
bellit encore en voyant ce qu'on aime. Vous n'imaginez pas quelle
puissance extrême Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé
charmant.

MÉLAMDE.

Quand on les fait répandre, on les brave aisément.

TH ÉODOX.

Ne perdons point de temps, vènez-y tout-à-Theure.

MÉLAMDE.

Si je tombe à ses pieds, il faudra que j'y meure.

Espérez que son cœur ne résistera pas.

Il faut que votre fils accompagne vos pas; Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse et ses charmes. Madame, ils donneront plus de force à vos larmes; Vous porterez tous deux d'inévitables coups. Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

MÉLAMDE.

Je ne balance plus. Puissent, sous vos auspices, La nature et l'amour nous devenir propices! Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui; J y conduirai mon fils : je n'espère au'en lui.

i8o MÉLANIDE.

SCÈNE III

TUÉODON, MÉLANIDE.

MÉLANIDE

Voyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

[Elle lit.] « < Je vous donne au plus tôt ce malheureux avis : " D'Arviane, chez moi, vient de se mëconuoître,

« Et d'insulter vivement le marquis.

« L'outrage est de sa part aussi grand qu'il peut l'être : * « J'en frémis. Voyez donc et lâchez de trouver « Les moyens d'empêcher

ce qui peut arriver. » C'est à moi de l'-icmir.

THLODON.

Cette affaire est affreuse.

MÉLAMDE.

D'Arviane'... . Ah, monsieur! que je suis malheureuse!

ACTE IV, SCÈNE III. i8i

Je crains sa violence, elle peut aller loin.

THÉODOK.

Les moments nous sont chers. Vous, d'abord ayez soin D'arrêter d'Arviane : empêchez qa'il ne sorte; Et moi, de mon côté, je m'en vais faire en sorte Qu'il ne se passe rien de la part du marquis.

MÉLANIDE.

Que ne vous dois-je pas !

THÉODON

Mes soins vous sont acquis.

Si d'Arviane entroit ici, je vous supplie, Daignez me l'envoyer.

THÉODON

Vous serez obéie.

SCÈNE IV

MÉLANIDE

Je tremble que déjà son aveugle fureur Ne l'ait précipité dans la dernière horreur. Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conspire... Mon cœur s'ouvre; mon sein doublement se déchire; J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter... Cette attente est pour moi trop rude à suppoiter; Il faut...

i82 MÉLANIDE.

SCÈNE V

D'ARTIANE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE

Qu'avez-vous fait? Vous n'avez qu'à poursuivre, Et bientôt avec vous on n'osera plus vivre.

d'au VI ANE.

Quoi donc?

MÉLANIDE

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit C'est bien à vous, monsieur, à céder au dépit ! Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise?

d'à R VI A NE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise?

MÉLANIDE

Non , quand elle s'exhale avec trop de chaleur. i

Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur: Quand on ne le sait pas , on s'en attire un autre.

d'à R VI A NE.

Pour un moment d'oubli , quel courroux est le votre?

MÉLANIDE

Un moment d'imprudence a souvent fait verser Des larmes que le temps n'a pu faire cesser.

Dans l'état où je suis, pouvois-je me contraindre? Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre? Si vous m'aimez encore, au nom de cet amour. Dites-moi donc pourquoi je perds tout eu ce jour.

ACTE IV, SCENE V

Vous aviez dans vos mains le bonheur de ma vie, Je pouvois être heureux; vous m'ôtez Rosalie. Par quelle cruauté faut-il que ce marquis Vous doive tout le bien que je m'étois acquis? Car il le tient de vous. Dans cette concurrence, Cet homme devoit-il avoir la préférence?

MÉLANIDE

Envers votre rival soyez plus circonspect, Et ne sortez jamais
du plus profond respect Que vous devez avoir pour lui; je vous
l'ordonne

d'à R VI ANE.

Et par quelle raison?... Mais votre ordre m'étonne. Qui? moi,
le respecter? Ah! retranchez ce point.

MÊLAMDE.

Je l'exige de vous.

d'aRVI AXE.

Et ne faudra-t-il point Que je lui fasse aussi des excuses?

MÉLAXIDE.

Sans doute:

Il faut vous y résoudre ; oui , quoi qu'il vous en coûte. Croyez
que mon conseil n'est pas indifférent. Obéissez enfin; ce n'est
qu'en réparant Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

Madame, y pensez-vous?

MÊLAMDE.

Je sais ce que vous êtes.

d'arviaxe. Ah! c'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.

i84 MÉLANIDE.

Mon rival, si l'on veut, est un homme important.

Eh! que me fait, à moi , si sa fortune est grande?

Parcequ'ii est heureux, faut-il que j'en dépende?

Les procédés reçus entre gens tels que nous

Ne souffrent pas que j'aïlle embrasser ses genoux.

S'il se croit offensé, nous avons notre usage :

Je ne suis pas encore à mon apprentissage;

{en metlant la main sur son épée. }

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

mélamde.

Je gémis de vous voir des sentiments si faux; Et pour qui?...
Mais je cède: il vaut mieux vous apprendre Les causes d'un refus
qui vous a dii surprendre. J'ai pré\u dès long-temps ce qui vient
d'éclater. J'ai combattu vos f^ux, bien loin de vous flatter: Je
vous ai toujours dit que jamais l'hyménée Wuniroit Rosalie à
votre destinée; Que même son amour vous étoit superflu.

d'arvia.xe.

Madame, cependant, si vous aviez voulu...

MÉLAMDE.

si j'avois pu détruire un obstacle invincible Qui rend ce ma-
riage entre vous impossible, Je n'aurois pas été moins heureuse
que vous

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux?

MÉLAKIDE.

Votre état.

Mon état, dites-vous? J'en fais gloire.

MÉLA.MDE

Vous ne m'entendez pas.

d'arviane.

Seroit-ce ma fortune? Elle est assez bornée, J'en conviens avec vous : mais, quoi donc! l'hyméuée N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour? Serois-je le premier? on en voit chaque jour...

MÊLA XI DE

Mais ils sont assortis du moins par la naissance.

De la mienne, il est vrai , j'ai peu de couuoissance. Depuis que le hasard a pu nous réunir. Vous avez évité de m'en entretenir.

Mais je vous appartiens; ce titre me rajsure : Oui, j'ai quelque naissance; elle n'est point obscure.

MÉ LAN IDE

Ah! bien loin d'eu avoir, gémissiez d'être né.

d'arviane.

Je frémis !

MÉLAMDE.

Et voilà l'obstacle infortune Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

darviax E.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naitre . ' Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour?

M Ê(, A nids:.

Que voul(?z-vo«s savoir?

i86 MÉLANIDE.

d'arviane.

Parlez-moi sans détour.

La source de ma vie est donc bien méprisable?

MÉLANIDE

Elle est de part et d'autre assez considérable : Mais...

Quoi donc? Quel malheur me seroit survenu?

MÉLANIDE

Il est affreux.

d'à R VI ANE.

Comment?

MÉLANIDE

Vous êtes méconnu.

"Vous êtes à-la^fois le fruit et la victime D'un hymen que la loi n'a pas cru légitime. Ceu\ qui vous onl fait naître, au désespoir réduits. L'un de l'autre ont été séparés.

Et je suis...

MÉL AMDE.

Une attente fondée, et trop bien confondue, A souU'nu long-temps votre mèie éperdue; Elle a cru que des nœuds brisés malgré l'amour, Entie elle et son époux se renoueroient un jour.

Ne seroit-elle plus?

MÉLANIDE

Elle est toujours fidèle.

ACTE IV, SCÈNE V

d'arviane.

Son époux est donc mort?

M EL A NI DE

Il ne vit plus pour elle.

d'arviane.

Il ne vit plus pour elle ! Eh quoi ! cet inhumain , En nous restituant son coeur avec sa main, Pourroit venger l'hymen, l'amour et la nature, Et n a pas fait cesser cette indigne rupture?

M EL an IDE.

Son cœur, par un amour impossible à dompter. Involontairement s'est laissé surmonter.

d'arviane.

Devois-je naître? Ah ciel! tu m'as choisi mon père Dans un jour malheureux de haine et de colère. Daignez me le nommer ; je veux dès aujourd'hui Suivre par-tout ses pas et m'attacher à lui; J'irai lui reprocher ma honte et son parjure.

Ne sachez rien de plus.

d'arviane.

Ah ! je vous en conjure.

mélanide.

Je ne puis.

d'arviane.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas Que j'aille de .sa main recevoir le trépas? Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie? C'est un fardeau pour moi de honte et d'infamie.

f88 MÉLANIDE.

MELA M DE

V'ous me faites trembler.

d'arviane.

Ne me refusez plus.

MÉLANIDE

Vous ferez près de moi des efforts superflus. L'état où je vous vois a trop de violence : L'épouvante et l'effroi m'imposent le silence.

Pourquoi veux -je savoir ce secret accablant, Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant? Me refuserez-vous aussi, dans ma misère, La grâce et la douceur de connoître ma mère?

MÉLANIDE

Hélas!

d'arviane.

Vous soupirez! En suis-je abandonné? Désavoué, sans doute! En dois-je être étonné? Je me rends la justice affreuse qui m'est due; Le sein qui m'a conçu doit frémir à ma vue : C'est pour elle un supplice, elle a droit de me fuir; Ma vie est son opprobre, elle doit me haïr.

MÉLANIDE

Elle ne vous hait point; croyez qu'elle vous aime, Qu'elle gémit sur vous, plus que sur elle-même.

Ne refusez donc plus à mes empressements Le bonheur de jouir de ses embrassements : Qu'aumoins, dans nos malheurs, notre amour nous rassembl* îJous les adoucisons, en les pleuiant ensemble.

ACTE IV, SCÈNE V

MÉLANIDE

Ne la connoissez point.

Ou réunissez-nous, Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

M EL AMD E.

Que vous êtes pressant !

d'aR VI AXE.

Que vous êtes cruelle !

Votre mère se rend; vous l'emportez sur elle... Ah, mon fils!

d'à R VI ANE.

Quoi ! c'est vous!... Mon cœur est satisfait. Le ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MÉLANIDE

Hélas! votre destin n'est pas moins déplorable.

d'arviane.

O mère la plus tendre et la plus adorable !

MÉLANIDE

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir. Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir. Vous voyez quel doit être un jour votre partage. H faut, au fond des cœurs, vous faire un héri-

tage: Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment; On les gagne avec peine, on les perd aisément. Mais la douceur attire, et retient sur ses traces L'amitié, la faveur, la fortune et les grâces. La hauteur n'a jamais produit que des malheurs : Je vous laisse y penser, je vais cacher mes pleurs.

19<» MELANIDE.

SCÈNE VI.

D'ARVIANE

Me voilà donc instruit de mon sort effroyable.

Grand Dieu! quel en est donc l'auteur impitoyable?

Hélas! je l'aurois su , si j'avois pu calmer

Mes esprits et mes sens, trop prompts à s'allumer.

A sa discrétion j'aurois été me rendre;

Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre,

Puisque tant de vertu, jointe à tant de beauté,

N'ont pu de cet insensé vaincre la cruauté?

Quelle idée imprévue, et peut-être insensée,

Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée?

Je ne sais ; mais je sens accroître mes soupçons,

Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons.

Qu'au suj-^t du marquis j'ai reçus de ma mère.
Elle y prend intérêt : quel en est le mystère?
Pourquoi tous ces égards , et ce profond respect
Qu'elle exige pour lui? Cet ordre m'est suspect.
Ce monsieur d'Orvigni, qu'on veut que je révère,
Seroit-il à-la-fois mon rival et mon père?
Lui?... Dans ce doute affreux, tout se confond en moi.
Haine, désir, terreur, espoir, amour, effroi.
Je ne démêle rien dans ce trouble funeste :
Qui m'en fera sortir?... Mais Théodon me reste :
Il est instruit. Allons, et tâchons d'arracher
Le malheureux secret que l'on veut me cacher.
riN DU QUATRIÈME ACTE.

THÉODON, LE MARQUIS

THÉODOX.

Plus d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS

Y songez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre? C'est pour un étourdi prendre beaucoup de soin. Ce jeune homme a

poussé l'affaire un peu trop loin : C'est une offense en forme , une insulte marquée, Qui jamais ne peut être autrement expliquée. Elle a trop éclaté dans toute la maison ; Il faut bien , malgré moi , que j'en tire raison.

THÉODON

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS

Pourquoi donc, je vous prie?

J'y suis très résolu.

THÉOBOX.

Vous en perdrez l'envie Quand vous serez instruit d'un secret important,. Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS

Quand je serai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

192 MELANIDE

THÉO DON

U ne seroit plus temps.

LE MARQUIS

J'ai peine à vous comprendre.

THÉO DON

si vous saviez à qui d'Arviane appartient!..

LE MARQUIS

Que m'importe?

THÉODON

Ah, monsieur!

LE MARQUIS

Dites; qui vous retient?

THÉODON

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS

Suis-je ami de son père?

Parlez.

THÉODON

Hélas !

LE MARQUIS

Eh bien?

TH ÉODON.

Mélanide est sa mère.

LE MARQUIS

Ah! que m'annoncez-vous?

THÉODON

c'est cet infortuné Qu'en des temps plus heureux l'amour vous a donné; Enfant né pour pleurer la honte de sa mère, Déplorable héritier d'opprobre et de misère,

ACTE V, SCENE I

Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang, Qui va se voir privé de tous les droits du sang. Au lieu d'être un objet d'amour, de complaisance. De ressource, de joie, et de reconnaissance. Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS

Hélas !

THÉODON

C'étoit par lui que l'hymen et l'amour Coraptoient que vous deviez vous survivre à vous-même: C'est un bien que le ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime. Vous l'avez; et pourquoi n'en jouissez-vous pas? Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'appas? Qu'une épouse pour vous si iendre et si constante, Et qu'un fils en état de remplir votre attente? Songez que pour jamais vous allez vous priver Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS

Eh! daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue! Ah, Rosalie! hélas! pourquoi vous ai-je vue? Devois-je rencontrer vos dangereux appas? Quelle étoile funeste alors guida mes pas? Rendez-

paoi donc ce cœur trop épris de vos charmes : Son infidélité fait verser trop de larmes.

TH ÉO DO.V

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.

Melanide bientôt vous en fera verser;

Elle vivoit pour vous; il faut bien qu'elle meure.

Qu'enteads-je?

194 MÉLANIDE

THÉODON

Vous allez hâter sa dernière heure.

LE MARQUIS

Ah , cruel ! je le vois , vous voulez mon trépas ; Oui , s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas... Mais comment parvenir à cet effort suprême? Est-ce à l'amour heureux à s'immoler lui-même?

THÉO DON

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.'s. Mais voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCÈNE II

n'ARVTANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à parf.

Théodon ne doit pas avoir eu l'imprudence De faire à d'Arviane aucune confidence.

d'arviane.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret, Je cherche à réparer un transport indiscret. Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre? Je viens chercher ma grâce. A quoi dois-je m'attendre?

LE MARQUIS

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé, Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

Je craignois de trouver un rival inflexible, Prévenu contre moi d'une haine invincible. Si vous me haïssiez, mou sort scroit affreux.

ACTE V, SCENE H. igS

LE MARQUIS

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

d'à R VI A NE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence, Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS

(à part.) Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont troublés.

Votre pitié m'est chère. Ah! si vous la réglez Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE marquis.

Je sais qu'il est cruel de perdre ce qv'on aime.

d'arviane.

J'ai bien d'autres sujets de me désespérer. Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer Qu'une si douloureuse et si triste infortune : Cette perte, après elle, en entraîne encore nue. On n'éprouva jamais un revers plus affreux. Hélas! j'avois un père illustre, généreux, Digne d'être à jamais ma gloire et mon modèle; Je ne pouvois sortir d'une source plus belle. Vain bonheur! au mépris de l'amour paternel, Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel; A ses premiers liens il s'arrache de force. Et va sacrifier au plus affreux divorce La nature, l'hymen et l'amour gémissant. Je serai dénué de tout ce qu'en naissant Le plus vil des mortels apporte avec la vie. Malheureux d'être né, je vais porter envie

A tous ceux qui dévoient me voir au-dessus d'eux :

J'en deviens le dernier et le plus malheureux...

Je vous vois attendri ! je me flatte, j'espère

Que vous ne prenez pas le parti de mon père.

LE MARQUIS

Il seroit malaisé de le justifier.

d'arvianë.

En vous entièrement je puis donc me fier. Je suis trop malheureux pour n'être pas timide : Dans cette extrémité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQLMS.

Moi?

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adresser? Ma confiance, hélas! doit-elle vous blesser? Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Mon père va bientôt combler notre disgrâce: Avant qu'un autre hymen le sépare de nous, Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses genoux? Croyez- vous qu'un refus puniroit mon audace? Quoi! mon père... I Ah , monsieur! mettez-vous à ma place; Supposez un moment que je sois votre fils: Que feriez-vous? Parlez.

LE .MARQUIS, à part.

Sauroit-il qui je suis?

(a (IArviane.) Je vous offre ù jamais l'amitié la plus tendre... De mes soins les plus doux vous devez tout attendre.

Puis-je me contenter d'un vaiu soulagement?

ACTE V, SCENK II

Cruel! je ne veux point de dëdomniagenient. Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystère? Ou laissez-moi périr, ou rendez-moi mon père. C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs. Songez que ma naissance a comblé vos désir»; Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie? Qu'une seconde fois je vous doive la vie. Je ne veux en jouir que pour vous honorer ; Je ne veux respirer que pour vous adorer... IS'osez-vous voir les pleurs que vous faites répandre? A tant de fermeté je ne pouvois mattendre : Vous me feriez penser que je me suis mépris, Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris, Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre. Vous êtes vertueux, et vous seriez plus tendre. J'ai cru de faux soupçons... Ah ! daignez m'excuser :] Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser. On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma misère. Avant que de sortir de l'erreur la plus chère, Et de quitter un nom que j'avois usurpé. Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé : Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre; Je vous ai fait tantôt une assez grande injure; En rival furieux je me suis égaré ; Si vous ne m'êtes rien , je n'ai rien réparé. L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous engage A laver dans mon sang un si sensible outrage. Osez donc me punir, puisque vous le devez : Vous allez m'arracher Rosalie; achevez, Prenez aussi ma vie , elle me désespère.

igS MÉLANIDE.

LE MARQUIS

Malheureux!... Qu'oses-tu proposera ton père?

d'à R VI ANE.

Ah ! je renais.

Que vois-je? ô ciel ! en est-ce assez?

MÉLANIDE, DORISÉE, THÉODON, ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE

Vous rappellerez-vous des traits presque effacés? On veut, avant ma mort, que je vous importune; Et je viens à vos pieds pleurer notre infortune. Mon fils, unissons-nous.

(Elle va pour se jeter aux pieds du marquis, qui ten empêclie.
) DA R v I A X E , se jetant aux pieds du marquis. Mon père!

LE MARQUIS, à Mélanide.

Pardonnez Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.

(à part.) Que je me sens confus, interdit et coupable!

MÉLANIDE

Vous craiſſez, je le vois, que je ne vous accable; Mais loin de rae laisser aigrir par mes malheurs, Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleuis,

ACTE V, SCÈNE III

Hélas! je sais toujoui-s excuser ce que j'aime. Vous causez, maljj-ré vous, mon infortune extrême. Une si longue absence et le bruit

de ma mort Ont rendu votre cœur le maître de son sort. Je devois succomber. La fortune jalouse Dès long-temps auroit du vous ravir votre épouse : Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux , Je cède à l'habitude, elle me vient de vous. Mais, sans parler de moi ni de ma destinée. Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée. J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné Ne démentiroit point le sang dont il est né, Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mère. Daignez donc vous charger de toute sa misère; Permettez qu'il s'élève en secret sous vos yeux : Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.

(à d'Arviane.) Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître. Me pardonneriez-vous de vous avoir fait naître? O mou fils!

LE MARQUIS, à Mélanide.

IS'imputez qu'à ma confusion si j'ai paru rester dans l'indécision.

Avez-vous pu me croire assez de barbarie Pour vous abandonner, vous que j'ai tant chérie . Vous dont j'ai si long-temps déploré le trépas, Vous en qui je retrouve un cœur et des appas Dignes d'être adorés de tout ce qui respire? Que n'avez-vous plus tôt réclamé votre empire? Avant que de revoir un objet si touchant,

200 MÉLANIDE

J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant ; Mais j'éprouve , en sortant de cette erreur extrême, Qu'en me rendant à vous je nie rends à moi-même. Mon cœur et mon amour vont se renouveler, Heureux que vous ayez daigné les rappeler'

{en tembrnssant.) Quelle félicité m'alloit être ravie !

MÉLAXI DE.

Je vous retrouve donc !

cher auteur de ma vie!

I.E MAUQUIS

(à d'Ai-viatie.) (« Mélanùle.)

Oui , je suis votre père. Oui , je suis votre époux. Que l'amour et l'hymen nous réunissent tous!

(à Dorisée.) Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne, Aussi bien que l'amour, mon devoir me ramène!

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir et vous féliciter: J'eusse été la première à vous solliciter. LE M A R Q u I S , à Dorisée.

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autrt'. Et souffrir que mon fils devînt aussi le vôtre? Nous serions tous heureux.

DORISÉE.

J'accepte cet honneur.

LE MA U Q U I S , à Mélnnide.

Ne consentez- vous pas de même ù leur l>onheur:'

DES MÈRES

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois le 27 avril

PERSONNAGES

M. ARGANT

Madame ARGANT.

LE MARQUIS, fils de M. et de madame Argant.

MARIANNE, fille de M. et de madame Argant,

M. DOLIGNI.

DOLIGNI fils.

ROSETTE, suivante de madame Argant.

LAFLEUR, valet de chambre du marquis

UN MAITRE DHOTEL.

UN COUREUR

Plusieurs laquais.

La scène est à Paris , dans la maison de M. Argaut.

SCENE I

M. DOLIGNI, DOLIGNI fils.

DOUGNI FILS.

Mon père, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.

M. DOLIGM.

Pourquoi ?

DOLIGXI FILS.

Madame Argaut tient sa fille en couvent; Et son dessein n'est pas de se donner un gendre.

M. DOLIGM.

Projets de femme! autant en emporte le vent.

Son mari m'a promis de t'accorder sa fille;

Il va la ramener au sein de sa famille :

Tiens ton cœur et ta main tout prêts à se donner.

DOLIGM FILS.

Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.

206 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Permettez que je vous remontre...

M. DOLIG>I.

Doligni, laissons là des débats importuns. Tu vas me répéter les mêmes lieux communs Qu'autrefois nous avions, en pareille rencontre. Chacun de père en fils employés comme toi. Va, j'ai passé par là, tu feras comme moi.

DOLIGM FILS.

Et si j'aimois ailleurs?

M. DOLIGNI.

Ma foi, tant pis pour elle Ilfaudroit, dans ce cas, devenir infidèle.

DOLIGXX FILS.

Ce n'est donc pas pour moi que vous me mariez?

M. DOLIGNI.

Pour qui donc?

DOLIGM FILS.

Je le croirois presque :

J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

M. DOLIGM.

L'amour dans un jeune homme est toujours romanesque. J'aurois été moi-même assez extravagant Pour épouser aussi ma première amourette, Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscreète.

DOLIGM FILS.

Mais je ne connois point mademoiselle Argant.

M. DOLIGNI.

Ni moi : mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGM FILS.

£h! quand elle en auroit quarante? ■

ACTE I, SCENE I

M. DOLIGM.

Ce seroit encor mieux.

DOLIGXI FILS.

?ii'avez-vous pas du bien?

M. DOLIGM.

Il le faut augmenter; sinon il vient à rien.

DOLIGN l FILS.

J'ignore comme elle est d'esprit et de figure.

M. DOLIGxM.

Elle est riche. A l'égard de l'esprit, je t'assure Qu'une femme à la longue eu a toujours assez. Elle est jeune , au surplus ; et tout ce que j'en sais , C'est qu'à quinze ou seize ans ou est du moins jolie.

DOLIGXI FILS.

Qui sait si le rapport d'humeurs...

M. dolig;<i.

Autre folie!

En tout cas, tu feras comme les autres font. Qui s'embarque, est-il sûr de faire un bon voyage? A quoi sert l'examen avant le mariage?

A rien. Ce n'est qu'après qu'on se conuoît à fond. Las de se composer avec un soin extrême, Le naturel caché prend alors le dessus; Le masque tombe de lui-même, Et malheureusement on ne le reprend plus : Mais enfin le bien reste ; et cet ami fidèle , Sans compter quelquefois la raison qui s'en mêle, Entre époux qui pourr.^ ient se htrouiller sans retour, Sert de médiateur au défaut de l'amour.

io8 L'ÉCOLE DES MÈRES.

D o L 1 G N I F I L S , à part.

Il cessera d être iurlexible.

SCÈNE II

ROSETTE, M. DOLIGNI, DOLIGNI fils.

M. DOLIGM.

C'est Rosette !

ROSETTE

Monsieur, ma maîtresse est visible.

M. DOLIGNI.

Bon. Et monsieur Argant n'arrive donc jamais? L'œil du maître est pourtant chez lui fort nécessaire.

ROSETTE

On l'attend tous les jours.

.M. DOLIGM.

Voilà bien des délais!

ROSETTE

C'est qu'un mari, pour l'ordinaire, N'est jamais si pressé de retourner chez lui. Quoi qu'il en soit, ou dit qu'il revient aujourd'hui.

M. DOLIGM.

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie:

C'est le meilleur ami que j'aie eu de ma vie. Mais allots voir sa femme, et lui faire ma cour. Dohgni, tout est dit. Adieu, jusqu'au retour.

SCÈNE m

DOLIGNI FILS, ROSETTE.

DOLIGM FILS, à part.

Il m'aime, je le sais; c'est sur quoi je me fonde.

ROSETTE

Qu'est-ce? Vous n'êtes pas le plus content du monde.

DOLIGM FILS.

C'est que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE

Ceux d'un père et d'un fils sont toujours orageux.

POLIO' I FILS,

J'aime; et mon père veut que j'en épouse une autre.

ROSETTE

lia tort : et son goût devrait suivre le vôtre.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est pas ce qui doit ni'ém!)airasser le plus. Il s'agit de mes feux. Comment sont-ils reçus? Marianne ayant mis en toi sa confiance...

Que concluez-vous de cela?

DOLIGM FILS.

Si j'ai plu, tu le sais.

ROSETTE

Mauvaise conséquence si nous ne nous faisons point ces confidences-là. Voyez donc !

DOLIGM FILS.

Eh! que diantre avez-vous à vous dire,

Si l'amour et Ks coeur» soumis à votre empire

De tous vos entretiens ne sont pas le sujet?

ROSETTE

Oh ' ce n'est pas comme vous autres.

Vous avez vos propos, et nous avons les nôtres.

DOLIGM FI LS.

Sur quoi roulent- ils donc, et quel en est l'objet?

ROSETTE

Une mode, une étoffe , une robe nouvelle, Des {jazes, des pompons , des fleurs, une dentelle, Sont d'abord des sujets qui ue tarissent point. Quand on est en gaieté, quelquefois on y joint

Des historiettes de fille , Des contes de couvent. Enfin, que sais-je , moi? On parle , on cause , ou jase , on caquette , on babille , Et l'on rit bien :>ouveut sans trop savoir pourquoi.

DOLIG.NI FILS.

Non , jamais ou n'a vu de fille si discrète.

ROSETTE

Je sers d'exception.

DOLIGM FILS.

Sois un peu moins secrète.

Le marquis , par hasard , n'est-il point mon rival?

ROSETTE

Qui? lui?

DOLIGM FILS.

Sa cousine est si belle!...

Il fait profession d'être uii {çalant banal. Il peut s'être avisé
d'employer auprès d'elle

ACTE I, SCENE III. aii

Ses talents séducteurs.

ROSETTE

Ils ne produiront rien.

DOLIGM FILS.

Ses succès ont cent fois couronné son adresse.

Il ne possède que trop Ijien L'art de rendre sensible à sa fausse
tendresse: Et tant de cœurs conquis, bien ou mal à propos,
Troublent le peu d'espoir qui pouvoit me séduire.

ROSETTE

Comment! vous érigez ce marquis en héros?

D O L I G -M FILS

Comment puis-je en effet balancer ou détruire

Tant d'avantages vrais ou faux?

Mon malheureux amour m'éclaire.

Il ne faut que chercher à plaire

Pour connoître tous ses défauts.

Pent-être à tort je la soupçonne;

Mais pour une jeune personne L'hommage du marquis est bien éblouissant.

Plaise à l'amour que je m'abuse!

ROSETTE

Il est vrai que l'on nous accuse

D'apporter toutes eu naissant Ce malheureux levain de la coquetterie, Et ce goût effi éné pour la galanterie. Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous. Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous JI est encordes coeurs dignes d'un honnête homme.

âi2 L'ÉCOLE DES MÈRES.

D'ailleurs, en vains soupçons votre espritse consomme,

Le marquis choisit mieux.

DOLIG.M FILS.

Eh ! peut-il mieux choisir?

ROSETTE

Marianne est sans doute extrêmement aimable ; La bonté de son cœur la rend inestimable; C'est un trésor : heureux qui pourra s'en saisir 1 Mais enfin , par vous seul en silence adorée,

Marianne est presque ignorée; On ne la connoît point à la ville, à la cour : Et les gens du bel air ne rendent point les armes , Si la célébrité n'est jointe avec les charmes: Chez eux la gloire a pris la place de l'amour. Tel est ce cher marquis d'impression nouvelle: Un des plus grands travers qui troublent sa cervelle, C'est qu'aucune beauté ne sauroit le tenter Qu'autant qu'elle est de mode, et qu'il voit autour d'elle La cour la plus brillante. Il aime à supplanter. Plus le concours est grand, plus il la trouve belle. Aus.si, pour parvenir jusqu'au suprême honneur De l'avoir sur son compte, il n'est rien qu'il n'emploie. En un mot, ce qui fait sa gloire et son bonheur. C'est l'opprobre éclatant dont il couvre sa proie, Et la rage qu'il porte au sein de ses rivaux: Voilà le seul exploit digne de ses tra\aux.

DOLIGN FILS.

Qu'A travers ! car il a de l'esprit, ce me semble.

ROSETTE

L'esprit et le bon sens vont rarement ensemble.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, DOLIGNI fils, ROSETTE.

Eh! bonjour, Doligni... parbleu, que je t'embrasse!

ROSETTE, à part.

Ces embrassades-là sont aussi du bel air.

LE MARQUIS

Qu'est-ce donc? mon abord te trouble! il t'embarrasse.

(regardant Rosette.) J'en vois la cause. Allons, rassure-toi, mon cher; Je fais profession d'être un rival commode:

Avant qu'il soit peu , dans Paris

Je veux eu amener la mode.

Et mettre les amants sur le pied des maris. Elle n'est pas si mal au moins!

DOLIGN I FILS.

Cesse de rire.

Je parlois à Rosette.

LE MARQUIS

Un honnête homme aura Toujours quelque chose à lui dire,

DOLIGNI FILS.

Il faut te l'avouer.

214 L'ÉCOLE DES MÈRES.

LE MARQUIS

Tout comme il te plaira.

(Rosette hausse l'épaule.) Tiens, Rosette rougit; elle te fait uu signe.

Kotre entretien rouloit sur un sujet plus digne.

DOLIG^'I FILS.

C'étoit sur Marianne.

LE MARQUIS

Ah ! tu fais le discret.

Quand on est tête à tête avec elle en secret, Il est bien malaisé de lui parler d'une autre; Il n'est personne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE

Point de panégyrique, ou je ferai le vôtre.

Ne cherchons point tous deux à nous humilier;

Trêve entre nous de gentillesse.

Si madame vous croit un être si parfait, Eh bien ! à la bonne heure; elle est fort la maîtresses Elle peut vous gêner comme elle a toujours fait. Mais comme je n'ai pas la même ivresse qu'elle, Je pourrais m'égayer aux dépens des railleurs : Ainsi, monsieur, cherchez vos passe-temps ailleurs.

LE MARQUIS

Quand Rosette se fâche elle est encor plus belle.

ROSETTE

Finissez mon éloge, et me laissez en paix.

LE MARQUIS

Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais, Je ne pousserai pas à bout ta modestie.

ACTE I, SCÈNE IV. 2i

La petite cousine étoit donc entre vous Le sujet prétendu d'un entretien si doux?

DOLIGNI FILS.

Et vous aussi.

LE MARQUIS

Qui? moi, j'étois de la partie?

ROSETTE

Eh ! vraiment oui. Monsieur en est fort amoureux.

LE MARQUIS

Ah , ah !

ROSETTE

Comme il vous croit un rival dangereux (Car, pour peu que l'on aime , on a peur de son ombre), Il me communiquoit sa crainte et son erreur.

Il ne pourroit voir sans terreur

Que vous fussiez aussi du nombre De ceux que Marianne a soumis à ses lois.

LE MARQUIS

Est-il vrai, Dolignl?

DOLIGNI FILS.

Mais , si j'avois le choix , J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS

c'est être en ma faveur un peu trop prévenu.

(à Rosette.) Et que lui disois-tu pour calmer ses alarmes?

Mais nous en étions là quand vous êtes venu ; Et j'allois à peu près lui dire, ce me semble, Qu'il ne peut se fonder aucune liaison

n6 L'ÉCOLE DES MERES.

Entre deux cœurs qui n'out ensemble Aucun de ces rapports qu'exige la raison : Il faut savoir nous vaincre avec nos propres armes. S'il se forme entre amants de ces nœuds pleins de charme» Que l'amour et le temps ne font que redoubler, L'étoile n'y fait rien. Voilà tout le mystère : C'est qu'au moins par le cœur et par le caractère

Il faut un peu se ressembler.

Venons à Marianne.

LE MARQUIS

Elle est d'une figure A faire dans le monde un jour bien du fracas

ROSETTE

Sans doute, et cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS

Pourquoi ce malheureux augure?

Et d'où diable le tires-tu ?

ROSETTE

Le bon sens fut toujours ami de la vertu.

Malgré le train qui règne en ce siècle commode,

Marianne suivra celui du bon vieux temps,

Et ne prendra jamais ces travers éclatants

Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.

J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.

Par !oiinez. au surplus, si dans cette occurrence

Je n'ai jtas eu pour vous le plus profond respect: ^

J'y rentre, et je vous fais mon humble révérence.

SCÈNE V

LE MARQUIS, DOLIGN FILS.

LE MARQUIS

^» Elle a le caquet amusant;

W* Mais elle a l'esprit fauv.

DOLIGNI FILS.

Pas tant. Mais à présent.

Parlons de Marianne.

LE MARQUIS

Elle est plus que jolie

DOIIGM FILS.

Elle a, comme tu sais , tout ce qui peut charnier Marquis, l'aï-
merois-tu?

LE MARQUIS

Ou'entends-tu par aimer?

COLIGNI FILS

Plait-il?

Expliquons-nous.

DOLIGNI FILS.

Quelle est cette folie?

Ce mot est plus clair que le jour.

-Parbleu ! c'est ce qu'on sent pour l'objet qu'on adore. Aimer...
c'est avoir de l'amour.

C'est..

LE MARQUIS

Est-ce que l'on aime encore ?

218 L'ÉCOLE DES MÈRES

D O L I G M FILS

Est-ce qu'on n'aime plus?

LE MARQUIS

De quel pays viens-tu?

DOLIGNI FILS.

Du pays où l'on aime.

LE MARQUIS

OÙ diantre as-tu vécu?

OOLIGM FILS.

Quelle extravagance est la vôtre!

Vous croiriez qu'il n'est point de véritable amour?

LE MARQUIS

De véritable amour? A l'autre !

Non ; je n'en vis jamais à la ville, à la cour: Et si j'ai beaucoup vu, mais beaucoup.

DOLIGNI FILS, à part.

Quelle tête!

Quant à moi , je soutiens, sans me faire de fête , Qu'on aime, et que sans doute on aimera toujours. Le monde est plein d'amants; il s'en fait tous les jours.

LE MARQUIS

Que le goût des plaisirs, la fortune, la gloire. L'intérêt, l'amour-propre, et semblables raisons, Engagent à former entre eux; des liaisons Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI FILS.

J'ose croire Qu'il en est dont le cœur est vraiment enflammé.

LE MARQUIS

pis que l'on feint d'aimer et de se croire aime'.

ACTE I, SCENE V. aig

D O L I G M FILS

Mais Marianne a-t-elle attiré votre hommage?

LE MARQUIS

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amuser.

DOLIGN FILS.

Ah ! feindre de l'aimer, c'est lui taire un outrage. Et si son cœur- alloit se laisser abuser ?

LE MARQUIS

Eh bien! le pis-aller, est-ce un si grand dommage?

DOLIGN FILS.

Comment! vous ne feriez semblant de l'adorer Que pour le seul plaisir de la déshonorer,

Et d'en rire après son naufrage!

Ah! marquis, quel projet! quelle malignité! Si vous réussissez dans cette indignité, A vos remords un jour craignez d'en rendre compte ' Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien. Renoncez à la gloire ou plutôt à la honte D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGN FILS.

Oui, f on s'y fait un jeu d'un crime accrédité. Eh ! que devient la probité?

LE MARQUIS

Elle n'est point requise en ces sortes d'affaires. L'usage et la nature, en faveur des plaisirs, En ont toujours banni jusqu'au moindre scrupule. Il s'agit d'arriver au but de ses désirs : La morale y joueroit un rôle ridicule.

DOLIGNI FILS.

Par ma foi ! ce système est plein d'absurdités. C'est UD assassinat que vous préméitez.

LE MARQUIS

Tu seras en amour une excellente dupe.

Mais, pour me réjouir, je t'alarmois exprès: Marianne aujourd'hui n'est point ce qui m'occupe ; Laissons-la marier, et nous verrons après.

DOLIGNI FILS.

La confidence est fort honnête!

LE MARQUIS

Quant à présent, j'aspire à certaine conquête

Dont je fais un peu plus d'état.

Mon choix va t'étonner; mais prête-moi l'oreille. Doligni, tu connois cette jeune merveille Qui remplit tout Paris de son nouvel éclat?

DOLIGNI FILS.

La célèbre Arthénice?

LE MARQUIS

Oui; ce n'est qu'elle- même.

DOLIGN I FILS.

Eh bien ?

LE MARQUIS

Eh bien !

DOLIGN FIL. ".

J'entends. Ma surprise est extrême, D autant plus qu'elle est fine , et que jusques ici De mille et mille amants pas un n'a réussi.

LE MARQUIS

Parbleu, je le crois bien... Dispense-moi du reste.

ACTE I, SCENE V. 22r

DOLIGxM FILS.

Fort bien.

Il faut être modeste.

DOLIGNI FILS.

Comment fais-tu pour plaire? Est-ce un don, est-ce un art ?
Mais enseigne-moi donc.

LE MARQUIS

On peut t'en faire part.

Si tu veux recevoir quelque avis salulaire, Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGM FILS.

Je sens tout le besoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS

Il ne faut que refondre un peu ton caractère.

DOLIGNI FILS.

Mais vraiment j'y consens.

LE MARQUIS

Ton défaut capital Est l'embarras subit, le trouble machinal Qui sans nulle raison te saisit et te glace Sitôt qu'on te regarde ou qu'on te parle en face. Crois-moi, tombe plutôt dans l'autre extrémité ; Rien ne fait plus de tort que la timidité; Avec elle, par-tout on est hors de sa place ; Elle suspend, arrête, et fixe les ressorts De la langue, des yeux, de l'esprit et du corps; Elle en ôte l'usage, elle en ôte la grâce ; Sur tout ce que l'on dit, sur tout ce que l'on fait, 'Elle répand an air gauche, épais et stupide.

Tel qu'où prend pour un sot, parcequ'il est timide^ Auroit de quoi passer pour un homme parfait. Mais ce n'est pas la tout ; et si tu te proposes

D'avoir des succès éclatants, Il te faut bien encor d'autres métamorphoses. Il te manque le ton , l'air et les mœurs du temps : Le monde où tu vas vivre exige, entre autres choses, Qu'on soit plus amusant que solide et sensé. Tu ne saurois parler qu'après avoir pensé ; Tu raisonnes toujours, et jamais tu ne causes: Dé-

raisonne, morbleu, plutôt que d'ennuyer; Un peu moins de bon sens, et plus de badinaj^e : Un homme qui disserte est un homme à noyer. La raison, que tu crois un si bel apanage. Fut toujours le fléau de la société ; Elle eu chasse les ris, les jeux, et la gaieté; Elle y met, à leur place, une langueur mortelle

On la vanle mal à propos; Quand ou a de l'esprit, on peut se passer d'elle : La raison, tout au plus, ne convient qu'à des sots.

DOLIG.M FILS.

Tu traites la raison d'une manière étrange.

LE MARQUIS

J'en suis bien revenu ; je ne prends plus le change.

DOLIGNi FILS.

H y paroît.

LE MARQUIS

Pour toi, tache de profiter.

Je ne me cite pas, n[^]ais on peut m'imiter.

LAFLEUR, LE MARQUIS

LAFLEUR

Ouf!

LE MARQUIS

Eh bien, mes commissions?

LAFLEUR

oh! palsambleu, monsieur, souffrez que je respire :- Si vous continuez ainsi, vous me tuerez.

LE MARQUIS

Il est vrai qu'avec moi la fatigue est extrême.

LAFLEUR

Vous autres, que Dieu fit pour être voitures, Vous allez à votre aise , et vous parlez de même : Il n'en est pas ainsi des malheureux piétons.

LE MARQUIS

Reste en place, respire, et point de ces dictons.

LAFLEUR.

Morbleu! je suis bien las de ces courses maudites.

Î34 L'ÉeOLE DES MÈRES.

LE MARQUIS

Quels papiers tiens-tu là?

IAFLEUR.

La liste des visites.

LE MARQUIS

J'ai vu celle d'hier.

LAFLEUR

Elle e?t de ce matin.

LE MARQUIS

Bon!

LAFLEUR

Demandez au suisse; oui, rien n'est plus certain.

LE MARQUIS

Eh mais! la matinée est un temps solitaire.

LAFLEUR

Il est certaines gens, pour certaine raison, Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS

Lis.

Le propriétaire De votre petite maison.

LE MARQUIS

Fort bien !

LAFLEUR

Le tapissier.

LE MARQUIS

Oui-da!

LAPLECR.

Le traiteur.

ACTE I, SCENE VI

LE MARQUIS

Peste!

LAFLEUR

Le loueur de cari'osse.

LE MARQUIS

Après?

LAFLEUR.

Ainsi (lu reste.

LE MARQUIS

Ces messieurs sont venus?

Non pas eux, mais leurs gens.

LE MARQUIS

Ces gens ont-ils des gens ?

LAFLEUR

Leurs gens .sont des sergents.

Et voici, monsieur, de leur prose, Et de leurs billets doux.

LE MARQUIS

Tant mieux.

(Il chante.) Je n'en ai jamais vu. Contentez-vous, mes yeux...

LAFLEUR

chantez, c'est bien prendre la chose.

L E M A R Q u I s , e/i lui fendant lea papiers. Tiens, fais-en ton profit.

LAF LEUR.

Beau diable de profit!

LE MARQUIS

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu su t'introduire?

L-^ FLEUR

Plus invisiblement que n'eût fait un esprit.

LE MARQUIS

Comment se porte-t-on?

Bien.

LE MARQUIS

Daigne un peu m'instniire Comment a-t-on reçu les bijoux?

LAFLEUR

Mal.

LE MARQUIS

Pourquoi?

LAFLEUR

C'est qu'il u'étoit pas jour chez elle, Et qu'ainsi je nai pu voir que sa demoiselle. Ce n'est pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS

J'entends, et je t'enjoins de ne jamais rien prendre. ,

LAFLEUR

Quoi! pas même, monsieur, ce qu'on me donnera?

LE MARQUIS

?*on ; ou bien tu verras ce qui t'arrivera. LAFLEUR, « part.

Ah 1 ce ne sera pas de rendre.

(haut.) • .

On va la marier.

LE MARQUIS

Tout de bon?

ACTE I, SCENE VI

Tout- à -fait; A ce baron qui la pourchasse :

Il prétend, dès demain, que la noce se fasse.

LE MARQUIS

Bon!

LAFLEUR

Un petit billet vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS , refont.

Il faut que tout cela finisse.

(à Lajleur qui rit.) De quoi ris-tu? Dis donc.

LAFLEUR

D'un tour assez falot Dont la suivante d'Arthéuice Vient, à votre sujet, de régaler un sot. J'étois dans l'antichambre à causer avec elle, En tout bien , tout honneur.

LE MARQUIS

Eh ! tâche d'abréger.

LAFLEUR

Nous parlions d'amitié, quand la fausse femelle

A pensé me dévisager.

>> Va-t'en, ra'a-t-elledit, au dialile avec ton maître. « Depuis assez long-temps il a dû reconnoître

« Qu'il prend un inutile soin.

« Ma maîtresse n'en veut ni de près ni de loin. » Alors, tout ébaubi , j'ai détourné la tête ; C'est que le vieux baron lui-même, à pas de loup ,

22S LÉCOLt DES MERES.

Venoit d'arriver tout-à-coup.

Qui, mordant ù la grappe, et d'un air tout honnête , Accompagné pourtant d'un geste cavalier, M'a flatté, si jamais le hasard me ramène, Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine

De descendre par l'escalier.

LE MARQUIS

Je voudrois qu'il osât te faire cette grâce!

LAFLEUR

Eh! non pas, s'il vous plait; souffrez que je m'en passe. J'ai volé chez Michel, et de là chez P:isseau. J'ai vu vos deux habits : ma foi , rien n'est si beau; Je ne crois pas qu'on puisse en avoir de plus lestes.

Après, j'ai, sans aucun délai, IrAc chez la Duchapt , et puis chez la Boutrai : Leurs filles sont après à garnir vos deux vestes; L'une est en petit jaune, et l'autre en petit bleu.

LE MARQUIS

Les aurai-je bien!ôt?

Vous les aurez dans peu, Mais l'argent à la main.

LE M A R Q U I s.

Ou mous Lafleur est ivre.

Ou ces gens sont devenus fous.

Parbleu, je ferois bien, pour leur apprendre d vivre. De ne m'en plus servir.

c'est ce qu'ils disent tous.

Par l'homme en question j'ai fini mes messages.

ACTE I, SCENE Vï. 22g

Seriez-vous assez fou pour en tâter encor?

LE MARQUIS

Aurai-je de l'argent?

LAFLEUR

Oui, mais au poids de l'or.

Il demande un billet du triple, et de bous gages.

LE MARQUIS

Mais il en a déjà pour plus que je ne dois.

LAFLEUR

Faute de les avoir retirés dans le mois , Ils lui sont dévolus.
Ignorez-vous l'usage?

LE M A R or 15.

ÎN'importe. J'ai besoin, en un mot comme en cent. De deux mille louis.

LAFLEr R.

Quel besoin si pressant V.n pouvez- vous avoir?

Li MARQUIS.

Est-ce donc qu'à mon âge Il n'est pas naturel de chercher à jouir?

LAFLEUR

•Sans être libertin on peut se réjouir.

LE MAO Q UIS

Comment donc libertin? Le suis-je?

LAFLEITR.

Ah, mon cher maître!

Vous l'êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l'être.

LE .MARQUIS

Mais epcore, en quoi donc? Di--le-moi; j"v consens»

age L'ÉCOLE DES MÈRE6.

tAFLEUR.

Eh parbleu, tout vous suit à-la-fois ; somme toute. Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS

Sans doute.

Et ne sont-ce pas là des plaisirs innocents?

LAFLEUR

Vous les menez un train de chasse ; Et vous indisposez le public contre vous.

LE .MARQUIS

Ah! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y fasse !*

Peut-ou empêcher les jaloux?

Crois-moi, va, je connois le monde; On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LAF LEUR.

En faux raisonnements votre morale abonde. Mais, encore une fois, sachez vous limiter: Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite, Empêchez que du moins ou n'en parle en tous lieux. Madame votre çtère en pourroit être instruite; Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux. Vous avez une sœur, qu'elle vous sacrifie :

Songez-y, je vous signifie Qu'elle pourroit fort bien la tirer du couvent, Pour lui faire avpc vous partager l'héritage,

Et peut-être encor davantage.

Vous savez que monsieur l'en presse assez souvent?

LE MARQUIS

Eh! ventrebleu, va-t'en faire un tour à l'office, Et rêver eu buvant au.\ moyens les plus prompte

ACTE I, SCENE VI. «3i

De refaire ma bourse et de me mettre en fonds. Le vin te fournira quelque heureux artifice.

LA FLEUR

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS

Va donc, sois diligent.

LAFLEUR

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS

A tel prix que ce soit, il me faut de l'argent.

LAFLEUR

s'il venoit en buvant, je roulerois carrosse*

MADAME ARGANT, ROSET

Mme ARGANT.

Le marquis viendra-t-il?

ROSETTE

Un peu de patience.

Je l'ai fait avertir; il ne tardera pas. A quelques importuns qui retardent ses pas Il achève à présent de donner audience.

Mine ARGAXT.

Ah, Rosette!

ROSETTE

Comment! qui vous fait soupirer?

Mn»« ARGAXT.

Mon fils.

ROSETTE

En quoi, m;ulame, y peut-il conspirer^ R'êtes-vous pas toujours la plus heureuse mère.'

M»ne ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne soit Qu'une chimère.

De la part du marquis que s'est-il donc passé? Vous seroit-il moins cher?

Mme ARGAXT.

Je rouj[^]is de le dire; Mon amour va pour lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE

L'excès eu est permis, quand il est bien placé.

Mme ARGANT.

Eh ! qui me répondra que mon fils le mérite?

ROSETTE, à part.

Ma foi , ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui D'un accès de raison qui passera bien vite.

{haut.) Qu'avez-vous découvert qui vous déplaît en lui? Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

Mme ARGANT.

C'est de quoi je me plains.

ROSETTE

Ma surprise est extrême, Eh! peut-il être mieux sans y perdre? Il est bien.

(à part.) S'il cessoit d'être un fat, il ne seroit plus rien.

{haut.) Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE

s'il a quelques défauts , ils lui sont nécessaires.

Mme ARGANT.

Comment?

ROSETTE

Je le soutiens, et nous serons d'accord.

s34 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Quoi ! trouvez-vous mauvais qu'il soit l'homme de France

Qui sait le mieux choisir une étoffe de goût;

Qui s'habille et se met avec une élégance

Qu'on cherche à copier, sans en venir à bout?

Lui reprocheriez-vous, dans l'humeur où vous êtes,

Qu'il aime un peu le luxe et la frivolité,

Qu'il cherche à ressembler aux gens de qualité,

Qu'il aime le plaisir, et contracte des dettes?

Eh ! n'en voulez-vous pas faire un homme de cour?

M^{me} ARGANT.

C'est le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE

?s'e vous plaignez donc point.

Mais es-tu bien certaine...

ROSETTE

Il ira loin. Pour moi, je n'en suis point en peine.

JVjme ARGANT.

J'en accepte l'augure... A propos de cela, Conçois-tu mon mari?

ROSETTE

La demande est nouvelle!

Est-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là?

Mme ARGANT.

Son obstination me paroît bien cruelle.

rosettt:.

Oui, sa prévention contre un fds si bien ne...

.M lie ARGANT.

Est le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ACTE II, SCENE I

ROSETTE

Ce n'est que depuis peu que son humeur varie, Qu'il a des volontés, et qu'il vous contrarie.

Il lui sied bien , en vérité !

Il faudroit arrêter cette témérité...

Mais vous auriez la paix, si , pour le satisfaire

(Aux dépens du marquis, s'entend), Vous vouliez retirer, ainsi qu'il le prétend, Votre fille du cloître.

Mnie ARGANT.

Il est vrai.

ROSETTE

Pourquoi faire?

Pour priver le marquis de la moitié du bien?

Mme ARGAA'T.

Et m'empêcher par là de faire un mariage

Où je vois pour mon fils le plus grand avantage.

R os ET TE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien. Votre dessein n'est pas de l'en laisser le maître?

Mme ARGANT.

Non vraiment; si cela peut être, Je prétends que mou fils ait un brillant état. Je veux, par les grands biens qui sont en ma puissance - .Suppléer au défaut d'une illustre naissance, Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE

Rien n'est plus naturel qu'un si grand sacrifice Ce projet vous est cher; vous l'avez résolu:

Il faut bien, à son tour, que monsieur obéisse. Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu ; Il en contracteroit l'habitude importune. C'est bien assez d'avoir reçu dans la maison Cette nièce orpheline et presque sans fortune, Qu'il vous fit accueillir, par la seule raison

(à jxirt.) Qu'elle porte son nom. Notez, par apostille, Qu'elle reçoit sa nièce , et refuse sa fille.

M^e ARGANT.

Que dis-tu?

ROSETTE

Que c'est vous montrer La tante la meilleure et la plus généreuse Qu'on puisse jamais rencontrer.

M[«]ne ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE

Déjà! L'aventure est heureuse !

M[»]"e ARGANT.

Qu'il est mis agréablement!

ACTE II, SCENE II

(// lui baise la main.) Me pardonneriez- vous?

ROSETTE, à part.

Ah! comme il sait la prendre!

Mme ARGANT.

Rosette a su vous excuser.

LE MARQUIS

Alosette?

ROSETTE

Moi, madame?

jime A R G A .N T.

Oui; soyez content d'elle :

Cette fille vous aime.

LE MARQUIS

Elle me connoît bien.

Mme A R GANT, à Rosette.

Va , compte qu'il saura récompenser ton zèle. ROSETTE, «
part.

Oui-da!

Mme AliGANT.

Mais laissez-nous un moment d'entretien.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS

Mme ARGANT.

J'aurois à vous parler.

Le MARQUIS.

Vous serez mieux assise.

238 L'ÉCOLE DES MÈRES.

jume A R G A N T.

Il n'en est pas besoin, restez.

J'exigerois de vous une entière franchise.

LE MARQUIS

Mon cœur vous est ouvert.

Mme A R G A N T.

Vous me la promettez.

LE MARQUIS

Dans la sincérité mon âme est affermie; J'en fais profession ,
et sur-tout avec vous.

Mme ARGANT.

Votre mère ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS

c'est unir à-la-fois les titres les plus doux.

Mme ARGANT.

A votre âge, mon fils, et fait comme vous êtes, Recevant dans le monde un accueil enchanteur, On a dû vous dresser mille embûches secrètes, Pour obtenir de vous un hommage flatteur. Quand vous auriez cédé par goût ou par foiblesse ,

J'excuserois votre jeunesse , Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement: Vous passez pour avoir un tendre attachement. C'est une beauté rare , et qu'on m'a fort vantée, Mais à qui votre sort ne peut pas être joint... Vous rougissez, mon fils, et ne répondez point. Si votre ame, à présent un peu trop enchantée. Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur, J'attendrai que le temps vous rende votre cœur, Et vous mette en état d'entrer sans répugnance

ACTE II, SCENE III

Dans des projets, pour vous , formés dès votre enfance. Et que jusqu'à ce jour je n'ai point négligés.

LE MARQUIS

Ah! vous méritez tout ce que vous exigez.

Oui, l'on vous a dit vrai : mais soyez plus tranquille;

C'est un amusement frivole et passager,

Que mon cœur, sans vouloir autrement s'engager,

S'est fait depuis peu par la ville.

Seulement pour remplir un loisir inutile. Pareil attachement...
(si pourtant c'en est un) Ne tient qu'autant qu'on veut; la rupture
est facile;

Rien n'est plus simple et plus commun.

De semblables romans n'ont pas pour héroïnes

Des personnes assez divines Pour fixer sans retour ceux qui
leur font l'honneur

D'offrir quelque encens à leurs charmes. C'est l'espoir assuré
d'un facile bonheur Qui fait que l'on s'abaisse à leur rendre les
armes : Elles n'allument point de véritables feux; Et l'on est leur
amant sans en être amoureux.

M^{me} ARGANT.

Que le mépris que vous en faites Augmente mon estime et
mon amour pour vous! Ah, mon fils! pardonnez mes frayeurs in-
discrètes. Votre établissement est l'objet le plus doux Que ma
tendresse se propose ; Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS

Et c'est sur vous aussi que mon cœur s'en repose;

Mine ARGANT.

J'ai de l'ambition, mais pour vous seulem^t.

LE MARQUIS

Que ne vous dois-je pas?

Mme ARGANT.

Écoutez , je vous prie.

Vous aurez tout mon bien , je vous l'ai destiné: Mais ce n'est pas assez; et vous n'êtes pas né Pour vivre et pour passer simplement votre vie

Dans l'indolente oisiveté

D'une opulente obscurité.

LE MARQUIS

Ce n'est pas là mon plan.

Mme ARGANT.

Je ne fais aucun doute Que vous n'avez dessein de paroître au grand jour : Que votre but ne soit de percer à la cour : Un bien considérable en aplanit la route ; Mais, pour vous abrégier un chemin toujours long. Il seroit un moyen plus facile et plus prompt.

LE MARQUIS

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance Seroit?

Mme ARGANT.

Un mariage; une fille, en un mot.

Qui vous apporteroit en dot Le crédit et l'appui d'une grande alliance.

LE MARQUIS

On ne peut mieux penser. Vous ne m'étonnez point. Mais l'hymen, à mon âge, est un état bien grave

ACTE II, SCENE III

Quoi ! voulez-vous sitôt que je devienne esclave?

jime ARGANT.

Un mari ne l'est pas. Auriez-vous sur ce point Un peu d'aversion?

LE MARQUIS

Moi , madame ? eh ! qu'importe ?

Quand mon aversion seroit cent fois plus forte, Croyez que de ma part, en cela comme en tCRit, Le sacrifice est prêt : ce n'est pas une affaire.

Le désir de vous satisfaire Me tiendra toujours lieu de penchant et de goût. Mais mon père?

Mme ARGANT.

Ah! je sais comment il faut s'y prendre. Je prévois ses refus; mais ils ne tiendront pas. Nous disputons beau- oup. Après bien des débats Votre père s'apaise, et finit par se rendre. Par exemple, il a voit fortement décidé Que vous seriez de robe.

LE .MARQUIS

Ab ciel!

Mme A R G A N T.

Il a cédé

N'en a-t-il pas été de même Pour le déterminer à vous faire un état?

Au sujet de ce marquisat

Sa répugnance étoit extrême;

Il ne vouloit pas s'y prêter :

Mais vous le desiriez, c'est sur quoi je n't; fonde; Aussi l'ai-je forcé de l'aller acheter.

%'t2 L'ÉCOLE DES MÈRES.

LE MARQUIS

Ne faut-il pas avoir wn titre dans le monde? Mais celui de marquis me flatte infiniment;

Je vous l'avoue ingénument.

Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre Mon père à cet achat, j'eusse été très à plaindre.

Mme A R G A N T.

Cette acquisition l'a long-temps retenu.

LE MARQUIS

Il est vrai ; c'est ce qui m'étonne.

M»i»e ARGA.NT.

Il arrive aujourd'hui; l'avis m'en est venu.

LE MARQUIS

Je crois qu'à son retour la scène sera bonne. Il ne sera pas mal surpris De l'état que nous avons pris Pendant le cours de son absence.

Il ne pourra pas voir, sans jeter les hauts cris^

Ces embellissements et ces meubles de prix.

Il n'a jamais donné dans la magnificence.

Ce nombre de valets, et ce suisse sur-tout. Ne seront pas trop de son goût.

UN AUTRE LAQUAIS

Moi? ma foi, non.

LE MARQUIS

Ah, monsieur! pardonnez... Madame, c'est mon père. Excusez deô valets...

M. ARGAKT.

Quel est donc ce mystère?

]Mme A K G A xN T.

C'est VOUS, monsieur Argant?

M. ARGANT

Moi-même , Dieu merci , Qu'une espèce de singe, avec sa barbe torse, Ne voaloit point du tout laisser entrer ici : Il a presque fallu que j'usasse de force.

LE .MARQUIS

Un suisse comme un sot fait toujours son métier,

M. ARGANT

Vous avez pris un suisse?

LE MARQUIS

Oui, monsieur.

^ Pour quoi faire?

LE MARQUIS

Un suisse est à la porte un meuble nécessaire.

M. ARGANT

Il ne nous faut qu'un vieux portier.

Et ce tas de valets dont l'antichambre est pleine Est-il d'ici?

LE MARQUIS

Sans doute. Il faut être servi.

M. ARGANT

Mais en faut-il une douzaine?

LE MARQUIS

chacun a son emploi.

ACTE II, SCENE IV

M. ARGANT

Fort bien, j'en suis ravi.

Parbleu, pendant deux mois qu'a duré mou voyage, L'extravagance a fait ici bien du ravage!

LE MARQUIS

Mais en quoi donc, monsieur?

M. ARGANT

Déjà deux ou trois fois Ce titre de monsieur a choqué mon oreille. Vous ne vous serviez pas d'épithète pareille : Le nom de père est-il devenu trop bourgeois Pour pouvoir à présent sortir de votre bouche? Il faut que cela soit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche.

Je croyois vous traiter avec plus de respect, Et j'ignore pourquoi monsieur s'en formalise.

M. ARGANT

Ma foi , s'il faut que je le dise , Ce cérémonial me paroît fort suspect ; Et c'est la vanité qui l'a mis en usage. Je sais que chez les grands il est autorisé;

Que chez les gens d'un moindre étage Ce ridicule abus s'est impatronisé; Il s'est même glissé jusque dans la roture : Mais il n'est pas moins vrai qu'il blesse la nature Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours. Sachez, en m'appelant par mon nom véritable, Que le titre de père est le plus respectable Qu'hh fils puisse donner à r^Htewr de ses jour».

Mme ARGANT.

Il est vrai ; mais enfin je sais qu'au fond de l'ame 11 ne m'aime pas moins pour m'appeler madame.

M. ARGANT

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas; C'est une affaire à part ; je n'en veux point connoître,

SCÈNE VI

M. ARGANT, madame ARGANT, LE MARQUIS.

M. ARGANT

C'est ainsi qu'on vous nomme?

LE MARQUIS

Oui, monsieur.

M. ARGANT

De quel droit? Mais vous m'étounez fort*

LE MARQUIS

Je crois en avoir deux.

M. ARGANT

Qui sont-ils donc?

LE MARQUIS

D'abord , N'avez- vous pas l'honneur d'être né gentilhomme?

248 L'ECOLE DES MÈRES.

M. ARGANT

Un peu : mais est-ce assez pour s'appeler marquis? Argant, vous êtes fou.

Mme ARGANT.

N'avez- vous pas acquis...?

M. ARGANT

Eh quoi?

M^e ARGANT.

Ce marquisat que nous avions en vue?

Est-ce que ce n'est pas une affaire conclue?

M. ARGANT

Un marquisat?

Mme ARGANT.

Est-il acheté?

M. ARGANT

Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! madame...

Mme ARGANT.

Ah! monsieur.

M. ARGANT

Il est trop cher.

CE MARQUIS

Qu'entends-je?

M. ARGANT

Mais vous ne perdrez rien au change.

Mme ARGANT.

Mais mon Bis est le nom

M. ARGANT

Passez-le, qu'il le quitte.

ACTE II, SCENE VI

LE MARQUIS

Ah ciel ! est-il possible !

>jme AKGA.NT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

M. ARGANT

Entre nous, pourquoi l'a-t-il pris?

Faut-il, pour satisfaire à ses éfourderies, Être aussi fou que lui? J'ai , mais à fort bon prix.

Acquis trois bonnes métairies, Pays gras, terre à blé.

LE MARQUIS, à part.

Mais quelles gueuseries!

Mon père est bien désespérant!

M. ARGANT

Ces acquisitions, je vous en suis jjarant,

Valent mieux que dix seigneuries.

LE MARQUIS

J'enrage de bon cœur.

Mme ARGANT.

Sachez vous contenir, Ou plutôt laissez-nous; je vais l'entretenir.

SCÈNE VII

M. ARGANT, madame ARGANT.

Mme ARGANT.

Vous êtes bien cruel !

M. ARGANT

Moi? la plainte est nouvelle.

-So L'ÉCOLE DES MERES.

Mtne ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez; mais vous ne m'aimez point.

M. ARGANT

Fort bien. Mécontentez une femme en un point, Tout le passé s'oublie, et n'est plus rien pour elle.

Mme ARGANT.

Oui, je suis une ingrate; allons, accablez-moi; Ne ménagez plus rien. Ah ! que je suis outrée !

M. ARGANT

Ma femme, sans courroux , parlons de bonne foi.

Nous convient-il d'avoir une terre titrée?

Que diable! un marquisat n'a pas le sens commun.

MTMe ARGANT.

Eh! pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un? Il n'est pas assez noble , et la terre est trop chère ! Sont-ce là des raisons d'un homme de bon sens? Non, monsieur; vous voulez, je le vois, je le sens, Mortifier le fils, désespérer la mère.

Vous vous lassez de moi.

M. ARGANT

Parlez- vous tout de bon ?

Mme ARGANT.

Oue je suis malheureuse!

M. ARGANT

Ah! c'est une autre affaire.:

Ayons ce marquisat. Il faut vous satisfaire.

Mme ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom, Est-il temps d'écouter un frivole scrupule?

ACTE II, SCENE VU

M. ARGAXT.

Argant sera marquis.

Mme AUGAXT.

Eh! sans doute. Autrement Ce seroit le couvrir du plus grand ridicule.

M. ARGANT

Je vais écrire.

Mme A R GANT.

Promptement...

M. ARGANT

Oui.

Mme ARGANT.

Je vous attendois avec impatience ; D'autant plus qu'il s'agit d'une grande alliance Pour mon fils.

M. ARGANT

Je m'en doutois bien

Mme ARGANT.

On propose une fille aimable et de naissance, Et qui même appartient à plus d'une puissance.

M. ARGANT

c'est-à-dire qu'elle n'a rien.

Mme ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage Lui procure,
entre autre avantage, Une entrée à la cour, avec un régiment. Il
ne trouveroit plus d'occasion si belle

M. ARGANT

Qu'exige-t-on de vous?

M[^]ne ARGANT.

Eh mais ! apparemment Que j'assure mon bien.

M. ARGANT

C'est une bagatelle.

Et ma fille?

Mme ARGANT.

Allez-vous encore , à ce sujet, Réveiller le procès que nous
avons ensemble. Au lieu d'embrasser mon projet?

M. ARGANT

Mais ma femme...

Mme ARGANT.

Mais quoi! tout est dit, ce me semble; Dans cet asile heureux
et par elle chéri. Où le ciel doit avoir accoutumé sa vie, J'aurai
soin de lui faire un sort digne d'envie. Où peut-elle être mieux?

.M. ARGANT.

Avec un bon mari.

Mme A R G A X T.

Rien n'est plus incertain! Mais qui vient nous surprendre ?
C'est monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui. .Songez que l'on attend ma réponse aujourd'hui.

SCÈNE VIII

M. DOLIGNI, M. ARGANT.

M. DOLIGM.

Vous voilà de retour ! On vient de me l'apprendre : Aussitôt l'amitié vers vous m'a fait voler. Vous avez du chagrin , je pense ?

Ma femme. ..^

M. DOLIGX I.

Eh bien, quoi donc?

M. ARGANT

Vient de me désoler, M. noLiGxr.

Sitôt?

M. AROAXT.

J'arrive à peine, après deu.x mois d'absence..

M. DOLIGM.

C'est pour se remettre au courant.

Puis-je vous consoler?

M. ARGANT

Non.

M. DOLIGM.

Pourquoi, je vous prie?

Vous me revoyez donc d'un œil bien différent?

M. ARGANT

Mon amitié pour vous ne s'est point affoiblie.

Puis-je me consoler, quand moi-même je crains

De vous plonger bientôt dans les plus grands chagrins^

M. DOLIGM.

Je n'en prends jamais pour mon compte. Je n'ai que ceux de mes amis.

M. ARGANT

Ma femme, et j'en rougis de honte, Me veut faire manquer à ce que j'ai promis. Eprise pour son fils d'une amitié trop tendre, Elle pense à lui seul, et ne veut point de gendre.

M. DOLTONI.

Je le savais déjà. Je vous dirai de plus

Que je vous rends votre promesse.

M. ARGANT

Vous croyez que ma femme en sera la maîtresse?

M. DOLIGM.

N'ayez point là-dessus de débats superflus.

Par une autre raison qui n'est pas moins contraire.

Ce mariage-là u'auroit pas pu se faire.

Mon fils, à ce sujet, implore ma pitié:

Il aime éperdument une jeune personne,

Digne de sa tendresse et de mon amitié.

M. ARGANT

Il a donc votre aveu?

M. DOLIGNI.

Mais oui, je le lui donne.

M. A K G A N T

Hélas !

M. DOLIGNI.

Son choix fera mon honneur et le sien .

M. ARGANT

J'espérois pour ma fille une chaîne si belle.

ACTE II, SCÈNE VIII

Kt qu'un jour votre fils seroit aussi le mien. D'ailleurs, cette beauté qu'il airae, quelle est-elle?

M. DOLIG-M.

Marianne.

M. ARGAXT.

Ma nièce?

M. DOLIGM.

Oui; depuis quatre mois il n'a pas pu la voir sans y fixer son choix.

Marianne est l'objet dont son ame est charmée ?

M. DOLIGM.

La présence décide ; on se prend par les yeux : S'il eût vu votre fille, il l'eût sans doute aimée.

M. ARGANT

Son choix revient au même : il n'en sera pas mieux. Voyez en même temps ma douleur et ma joie. Ouvrez-moi votre sein : que mon cœur s'y déploie; Comme un dépôt sacré , recevez un secret Que ma tendre amitié vous taisoit à regret. Cette jeune orpheline, où tant de beauté brille, Que votre fils adore, et que vous chérissiez...

M. DOLIGM.

Eh bien?... Vous vous attendrissez'.

M. ARGAXT.

Cette nièce...

M. DOLIGM.

Achevez.

M. ARGANT

Marianne est ma fille.

M. DOLIGXI.

Que m'appreiez-vous là ?

Mon amour paternel A trouvé le moyen , à l'insu de sa mère,
De retirer ici cette fille si chère Qu'elle vouloit laisser dans un
cloître éternel. Marianne se croit la fille de mon frère, Et n'ima-
gine pas qu'elle soit chez son père.

M. DOLIGM.

Bon!

Elle est dans la bonne foi.

M. DOLIGM.

Comment a-t-elle pu vous croire ?

M. ARGANT

Je n'ai pas eu de peine à forger une histoire.

Feu mou frère eut toujours le même nom que moi :

C'est ce qui m'a servi ; d'autant plus que ma fille ,
Qui fut mise au couvent dès l'âge de deux ans ,
K'a pas trop entendu parler de sa famille.
Et n'a vu de sa vie aucun de ses parents.
N'avanf pas pu gagner sur ma femme obstinée
D'aller jusqu'à Poitiers voir cette infortunée.
Et n'étant que trop sûr qu'elle veut, malgré moi ,
Immoler à son fils cette triste victime.
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'est la nécessité qui m'en a fait la loi ;
Et c'est , pour m'excu«;er, sur quoi je me retranche.

ACTE II, SCENE VIII

M. DOLIGNI.

Le scrupule est plaisant! Vous me faites pitié. Eh! trompez sans regret votre chère moitié. Attraper une femme est prendre sa revanche.

M. ARGAXT.

En un mot j'ai pris ce détour.

M. DOLIGM.

Il est assez bon, ce me semble.

M. ARGANT

Et je u'ai si long-temps retardé mon retour

Que pour les mieuY laisser s'accoutumer ensemble.

Marianne a de quoi charmer :

Et je m'en vais savoir si, pendant mon absence,

Ses charmes et son innocence De son aveugle mère ont pu la
faire aimer... La voici qui paroît. Laissez-nous, je vous prie. Sur-
tout ne dites pointée que je vous confie. Pas même à votre fils.

MARIANNE, M. ARGANT

M. ARGANT

Comment vont nos projets?

Apprends-moi quel succès a couronné ton zèle. Sur le cœur de
ta tante as-tu fait des progrès? Dis-moi, ma chère nièce, es-tu
bien avec elle?

Tu sais ce qu'en partant d'ici Je t'ai recommandé comme un
point nécessaire.

MA RLÂNiy E.

J'ai fait ce que j'ai pu.

Tout a donc réussi; Car tu plairas toujours à qui tu voudras
plaire.

MAUI AMN'E.

Présumez un peu moins de mon foible talent.

Il est vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,

Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma tante,

Je ne me faisais point un effort violent :

Que dis-je? un sentiment que je ne puis comprendre

A mon obéissance a servi de soutien;

Et mon cœur, étonné de se trouver si tendre,

N'a, je crois, rien omis pour mériter le sien;

Mais...

M. ARGANT

L'heureuse nouvelle! Achève ton ouvrage.

Je ne te dis qu'un mot; qu'il serve à t'animer. Mariage, fortune, espérance, héritage, Tout dépend de ma femme, et de t'en faire aimer. Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE

Quelle erreur est la vôtre !

M. ARGANT

Par des arrangements que la fortune a faits,

Ma femme est ta ressource, et tu n'en as point d'autre.

MARIANNE

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits.

Comment donc ?

ACTE II, SCENE IX

MARIANNE

Étouffez une douce espérance Qui n'a servi qu'à vous tromper.

De tout ce que j'ai fait, rien n'a pu dissiper

Ni vaincre son indifférence.

C'est un projet flatteur qui ne peut s'accomplir: Je connois trop son cœur; il m'est inaccessible. Ce n'est que pour son fils qu'il peut être sensible : Il roccupe et n'y laisse aucun vide à remplir. Loin d'entrer avec lui dans le n.oiudre partage, Je ne sais si mes soins ne m'ont pas fait haïr. Ne me forcez donc pas d'insister davantage.

M. ARGANT

thl que veux-tu de moi?

M A R I A N - N E

Que vous me laissiez fuir, Et rentrer au couvent d où vous m'avez tirée.

M. ARGANT

Je ne puis.

MARI ANNE

Accordez cette grâce à mes pleurs.

En vous la demandant mon ame est déchirée. Vous m'aimez : je prévois avec quelles douleurs Vous supporterez ma retraite.

Ne t'imagines pas non plus que je m'y prête. J'ai de fortes raisons pour ne pas consentir A te laisser aller suivre une foHe envie.

MARI ANN E

Ah ! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir

2Go L'ÉCOLE DES MÈRES.

Vieune dans mon désert empoisonner ma vie ; Je trouverai de quoi fixer tous mes désirs

■ Dans sa tranquillité profonde :

C'est lorsqu'on a du moins un peu connu le monde Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaisirs. Que je m'en vais l'aimer ! qu'elle me sera chère ! Je n'y sentirai plus le poids de ma misère. Hélas ! je Tignorois dans mon obscurité: J'y vivois, sans

me voir sans cesse humiliée Par le défaut de bien, de rang, de qualité ; ^Permettez qu'à jamais j'y puisse être oubliée.

M. AROANT.

Non : c'est un dessein pris , où je suis affermn. Je te veux marier; et je t'ai destinée

Au fils de mon plus cher ami.

Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.

S'il est à ton gré, comme au mien, Si Doligni te plaît... Tu rougis! Ah ! fort bien. La pudeur fut toujours la première des grâces. J'en tire un bon augure. Il sera ton époux... Quel est cet inconnu qui marche sur nos traces?

ACTE II, SCENE X

LE MAÎTRE d'hÔTEL.

Tout doux.

Ce vieux monsieur-là, sauf sou respect et le vôtre, Eh bien... est-ce monsieur?

MARIANNE

Oui.

LE MAÎTRE DHOTEL.

Lui ? j'en suis ravi.

M. ARGANT

Quel est cet importun ?

LE MAÎTRE d'hÔTEL.

Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE

C'est le maître d'hôtel.

LE MAÎTRE d'hôtel, mettant sa serviette sur l'épaule.

Monsieur, on a servi.

SCENE I

M. ARGANT, M. DOLIGNI.

M. DOLIGNI.

Vous rêvez?

M. ARGANT

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus Que, dépourvu de biens, car jamais je n'en eus,

Je m'en fus à la Martinique,

Où j'épousai madame Argant, Il faut que mon esprit soit devenu gothique,

Ou Paris bien extravagant.

M. DOLIGNI.

^mi, c'est l'un et l'autre. Après trente ans d'absence , A peine revenu depuis six mois en France, Dont vous avez passé le tiers hors de Paris, Tout vous paroît nouveau. Ne soyez pas surpris.

Si vous ne savez plus les êtres.

Mais rendons-nous justice, et n'ayons plus d'humeurs: Nous sommes vieux, les temps amènent d'autres mœurs. Avions-nous conservé celles de nos ancêtres? Nos enfants, à leur tour, occupent le tapis.

L'ÉCOLE DES MÈRES. 2f.3

Tout roule et roulera toujours de mal en pis : l'ar une extravagance une autre est abolie: D'âge en â;je on ne fait que changer de folie.

M. AliGAXT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner Je vous fasse un aveu naïf et véritable. Excepté le rùti . je n'ai pu deviner Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

M. DOLIGNI.

Je n'en ai pas non plus reconnu la moitié. Tout change de nature, à force de mélange.

M. ARGAXT.

Il faut être sorcier pour savoir ce qu'on mange. C'est encore au dessert où j'ai ri de pitié, De nous voir assommés d'un fatras de verrailles, Carni de marmousets et d'arbustes confus yui font un

bois-taillis où l'on ne se voit plus Qu'au travers de mille
broussailles.

Et tout cet attirail, pièce à pièce apporté Par un maître valet,
par d'autres escorté, Est une heure à ranger sur le lieu de la scène
, Et tient, en attendant, tout le monde à la gêne. Quels convives,
d'ailleurs! Je veux être pendu, Oui , si j'ai rien compris, si j'ai rien
entendu A l'étrange jargon qu'ils parloient tous ensemble Tous
les fous de Paris étoient de ce repas.

M. DOLIOXI.

Doucement. Vous n'y pensez pas.

Ce sont de beaux esprits que le marquis rassemble , Et qui
dans votre hôtel ont ouvert leur bureau.

2r.4 L'ECOLE DES MERES-

M. ARGANT

Miséricorde! Quel Uéau! Quel déluge maudit d'insectes in-
commodes! Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils. Je ne
m'attendois pas à trouver mon logis Plein de chevaux, de chiens,
d'auteurs, et de pagodes. Mais enfin laissons là ces propos su-
perflus; Revenons au sujet qui me touche le plus. C'est Ma-
rianne. Eh bien I m'avez-vous fait la grâce De parlei à ma femme?

M. DOLIGXI.

Oui , mais je ne tiens rien :

Elle veut au marquis assurer tout son bien; Et je ne compte
pas que ce dessein lui passe, A moins (jue votre fille...

M. A p. GANT.

Il n'est donc plus d'espoir.

J'espérois que ses soins, sa tendresse, et ses charmes, Sur le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir: Elle n'a recueilli que des sujets de larmes.

M. DOLIGXI.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laisser' charmer?

M. ARGANT

Elle auroit dû s'en faire aimer. ^

Hélas! je rapportois cette douce espérance. ■

Quel retour! je ne puis y penser sans effroi.

Loin de répondre à l'apparence, Le projet et le piège ont tourné contre moi.

M. DOLIGM.

Votre position est fâcheuse.

ACTE III, SCENE I. aGâ

Ah! sans doute.

M. DOLIGM.

Votre embarras est des plus grands ; Et, pour vous en tirer, il faut qu'il vous en coûte. Aimez-vous votre femme?

M. ARGANT

Autant que mes enfants:

Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle. Ehl depuis notre hymen l'union la plus belle A resserré des nœuds que l'amour a formés. D'ailleurs je lui dois tout. Je n'a\ois rien au monde:

Malgré ma misère profonde, Et nombre de rivaux plus dignes d'être aimés, Je lui plus. Il fa'lut vaincre la résistance De parents qui pouvoient s'opposer à son choix. Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les lois: Cependant mon bonheur, ou plutôt sa constance. Après bien des refus, et de mortels ennuis. Me rendit possesseur d'une épouse adorable. Qui jouissoit déjà d'un bien considérable. Que des successions ont augmenté depuis. Je m'en souviens sans cesse avec reconnoissance.

M. DOLIGXI.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous, Renvoyer votre fille au couvent.

M. AR G AXT.

Entre nous.

Ce sacrifice-là n'est pas en ma puissance. Mu fille... Non. monsieur, je ne puis m'en priver :

ai

Pour la sacrifier, la victime est trop chère.

M. DOLIGM.

Fh bien ! quoi qu'il puisse arriver, Votre fille est chez vous, déclarez-vous son père.

Si vous prétendez la garder, Il faut bien tôt ou tard découvrir ce mystère.

Si ^ou5 u'osez le hasarder,

Je vous offre mon ministère.

Une femme en courronx m'embarrasse fort peu : Enti-e la mienne et moi la paix étoit si rare, Que je ne suis pas neuf en pa-reille bagarre.

Moi, j'oppose à leur premier feu

Un flegme des plus salutaires.

Il en est, sans comparaison, Tout comme des enfants mutins et volontaires : Qiiiind la force leur manque, ils entendent raison. Au surplus vous touchez au moment de la crise. Songez que votre femme, au gré de son espoir, Va remplir le projet dont elle est trop éprise; Que, sans doute on fera les accords dès ce soir; Qu'il est temps de parler en père de famille. En maitre, s'il le faut, et si vous le pouvez.

M. ARGANT

Que j'appréhende...!

M. DOLIGNI.

Quoi ? qu'est-ce que vous avez?

M. ARGANT

Et si ma femme alloit faire enlever sa fille, Et se rendre en secret maîtresse de son sort! Voilà ce que je crains si je romps le silence.

M. ARGANT

c'est un fait.

Je voudrais conserver la paix dans ma famille. H tuez un moyen. S'il est de votre goût,

Il pourroit concilier tout ,

Et faire marier ma fille.

Sa légitime peut monter

A douze mille écus de rente; Eh bien ! seriez-vous homme à vous en contenter?

M. DOLIGN.

Ceci change la thèse; elle est bien différente.

Je le sais, je n'osois presque vous en parler.

M. DOLIGN.

Allons , je le veux. Bien , pour vous tirer de peine.

M. ARGANT

Ahl mon cher...

M. DOLIGN.

Ce n'est pas l'intérêt qui me mène; Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

M. ARGANT

Mais Marianne vient.

SCÈNE IL

MARIANNE, M. ARGANT, M. DOLIGNL

MARIANNE

Madame Argant m'envoie...

M. ARGANT.

Tant mieux , j'en ai bien de la joie.

MARIANNE

Ah, mon oncle! le diriez-vous?

Peur la première fois, elle m'a caressée,

M'a donné les noms les plus doux.

M. DOLIGNI.

Elle est donc bien intéressée Au succès du message.

Elle en espère tout.

Vous me portez, dit-elle, une amitié si tendre, Qu'il n'est rien , près de vous, dont je ne vienne à bout; Et si je réussis, elle m'a

fait entendre

Qu'elle auroit soin de mon destin.

C'est au sujet de mon cousin...

M. ARGANT

Justement...

MARIANNE

Et pour sa fortune, Que je viens, au hasard de vous être importune.

M. ARGANT

Ah ! si c'est pour Argant, le sort en est jeté. Que veut-elle? quelle est cette grâce si grande?

ACTE III, SCÈNE II

MARIANNE.

C'est l'hymen de son fils, tel qu'il est projeté.

M. ARGANT

Marianne, est-ce à toi d'appuyer sa demande?

MARIANNE

A qui donc? Pour tous deux j'implore vos bontés : C'est l'établissement le plus considérable... Vous la désespérez, si vous n'y

consentez; C'est faire à votre fils un tort irréparable.

M. ARGANT

Prétendre que son fils soit le seul possesseur Et l'unique héritier de toute sa fortune! Et ma fille?

MARIANNE

Est-il vrai que vous en ayez une?

Oui. Si le frère a tout, que deviendra la sœur?

Loin de prendre parti pour elle, Je te vois la première à la persécuter.

MARIANNE

Moi, je ne lui veux point de mal ; et si mon zélé...

M. ARGANT

Mais, tiens, pour me résoudre et pour m'exécuter, Je m'en rapporte à toi. Tu sais ce qu'on propose; Supposé que tu sois cet enfant malheureux A qui sa mère apprête un sort si rigoureux. Prends sa place un moment, fais-en ta propre cause, Et ne consulte ici que ton propre intérêt.

MARI ANNE

Je me serois déjà prononcé mon arrêt.

M. ARGAXT.

Quoi! malgré les soupirs et les larmes d'un père...

MARIANNE

Pourrois-je assurer mieux le repos de ses jours, Qu'eu cédant au malheur de déplaire à ma mère? A quoi me serviroit de m'obstiner toujours A braver mon destin? Quelle en seroit l'issue? D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'amour, De déchirer toujours le sein qui m'a conçue, De me faire encor plus haïr de jour en jour. Pourquoi me consulter dans cette conjoncture?

Toute autre , et votre fille aussi, Vous en diroit autant; et je ne sers ici

Que d'interprète à la nature.

M. ARC A NT

(à M. Doligni.) Tu me perces le cœur. Jugez donc si j'ai lieu De déclarer son sort.

M. DOLIGNI.

C'est votre femme. Adieu.

M. ARGANT

JNe vous éloignez pas.

ACTE m, SCÈNE III

M. ARGANT

Ah! VOUS pouvez compter sur elle en toute chose. On ne peut mieux plaider une méchante cause.

M^e ARGANT.

Eh, l'a-t-elle gagnée?... Eh (juoi ! vous vous taisez?

M. ARGANT

Qu'exigez-vous de moi !

Quel est donc ce langage?

M. ARGANT

Ne vous souvient-il plus qu'un fils trop fortuné K'est pas l'unique et le seul gage

Dont notre heureux hymen ait été couronné? Permettez que je vous rappelle

Qu'il en fut encore un conçu dans votre sein. Voyez quel est votre dessein ,

Si vous en conservez un souvenir fidèle.

Mme ARGANT.

Je pourrais avoir quelque tort:

Mais cette fille enfin dont vous plaignez le sort. Quand nous l'envoyâmes en France Pour être élevée en couvent , Etoit dans sa plus tendre enfance.

M. ARGANT

Hélas ! je me le suis reproché bien souvent.

M"ne ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revue.

Dans mon coeur, il est vrai, l'absence a triomphé. L'éloignement, l'oubli, le temps, ont étouffé

La tendresse que j'aurois eue.

Si vous aviez laissé cet enfant sous mes yeux:

Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire;

Eh! je ne demandois pas mieux.

Vous ne vouliez pas : il a fallu vous plaire;

Et mon fils en a profité.

MARIANNE

Mais ma tante a raison ; elle se justifie. C'est votre faute à vous.

M. ARGANT, à Marianne.

Laisse-moi, je te prie.

Vous verrez que c'est moi qui manque d'équité! Tout peut se réparer. Daignez voir votre fille; Que je vous la présente; accordez-moi ce bien.

me ARGANT.

Que faire d'un enfant qui n'est au fait de rien , Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille, Qui, sans doute, en a pris l'air, l'esprit et le goût? Monsieur, il n'est plus temps; et j'ose vous répondre Que, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre,

Et qu'on n'en viendrait pas à bout.

Qui vient tard dans le monde y joue un triste rôle.

Pour apprendre à s'y comporter.

Un parloir de province est une triste école.

MARIANNE

Sans doute.

M. ARGANT

A Marianne on peut s'en rapporter.

Elle sort du couvent. Voyez un peu ma nièce; Oui , voyez
comme elle est : vous conuoissez aussi Sou esprit et sa gentillesse
;

ACTE III, SCENE III

Elle a tout-à-fait réussi.

On ne compare point une pei sonne unique.

M. ARGANT

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

Mme ARGANT.

Il vous plaît au surplus de me faire un procès Bien grauit au
sujet de cette préférence Que j'accorde à mon fils.

M. ARGANT

Mais oui , c'est un excès.

Mme ARGANT.

Est-ce une nouveauté? Suis-je la seule eu France? Nous avons deux enfants : mais l'usage m'absout. Si j'en laisse un des deux au fond d'une clôture.

M. ARGANT

L'égalité, madame, est la loi de nature.

Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

Mme ARGANT.

Pouvons-nous mieux placer mon espoir et le vôtre? Il est bien naturel, quand on a le bonheur D'avoir reçu du ciel un fils comme le nôtre, De chercher à s'en faire honneur.

La nature sans doute en a fait un prodige!

Mme ARGANT.

Elle a versé sur lui ses plus précieux dons; Il peut aller à tout, si nous le secondons.

Peut-on donner dans ce prestige?

M^{lle} A K G A. N T.

Il est homme d'esprit.

M. ARGANT

Qui diable ne l'est pas?

Mme ARGANT.

Homme d'esprit?

M. ARGANT

Mais oui; rien n'est plus ordinaire.

C'est un titre banal. On ne peut faire un pas Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,

Que les plus fats de tous les hommes.

Ce qu'on prend pour esprit, dans le siècle où nous sommes

N'est, ou je me tromperois fort,

Qu'une frivole effervescence.

Qu'un accès, une fièvre, un délire , un transport. Que l'on nomme autrement, faute de connoissance. Proverbes, quolibets, folles allusions.

Pointes, frivolités plaisamment habillées, Quelque superficie , et des expressions

Artistement entortillées;

Joignez-y le ton suffisant, Voilà les qualités de l'esprit d'à présent. Pour moi, mon avis est, dut-il paroître étrange, Que ces petits messieurs, qui sont si florissants, Feroient un marché d'or, s'ils donnoient en échange Tout ce qu'ils ont d'e-;prit pour un peu de bon sens.

LE MARQUIS

Mais, madame, à propos, suivant toute apparence, Mon mariage projeté Pourroit ce soir être arrêté.

Mme ARGANT.

J'en ai du moins quelque espérance.

LE MARQUIS

J'en ai reçu vingt compliments :

Et nous ne songeons pas aux présents qu'il faut faire. Ne trouveriez-vous pas qu'il seroit nécessaire

D'aller chez l'Empereur choisir des diamants? Il convient d'envoyer demain les pierreries : C'est l'ordre; et l'on ne peut, quand on est régulier,

Manquer à ces galanteries.

Mme ARGANT.

Il est vrai : j'allois l'oublier.

Vous avez bien raison; c'est penser à merveille.

M. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS

Je viens de commander que l'on mette vos chevaux.

Doucement; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille, Argant, vous avez une 5(Pur,

z-6 L'ÉCOLE DES MÈRES,

{ait marquis.) Est-ce là son affaire? Allez, je vais vous suivre.

M. ARGAXT.

Avec elle, avec vous , je me flattois de vivre; Je coiiiipais v passer des jours pleins de douceur, Et mourir satisfait de son soit et du vôtre. Elle a jiait, comme vous, à ma tendre amitié; Je ne sais point aimer l'un auv dépens de l'autre; Vous j)ar(ajoz tous deux mon cœur par la moitié : L'égalité devrait régner dans tout le reste. Souffrirez-vous qu'elle ait un destin si funeste? Parlez. Mes sentiments vous sont assez connus. Parlez donc; qu'entre nous votie bouche prononce. Au fond de votre cœur cherchez votre réponse. Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS

C'est à vous l'un et l'autre à régler sa fortune. Je ne sais point blâmer la générosité.

M. ARGANT

La générosité! Mais ce n'en est point une : Ce que j'exige ici n'est que de l'équité.

LE MARQUIS

De ces distinctions je vous laisse le maître.

Quant à moi, j'ai, monsieur, un trop profond respect

Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

M. ARGANT

Tant de ménagement vous rend un peu suspect.

LE MARQUIS

Ce n'est pas qu'une sœur, que je n'ai jamais vue,

ACTE III SCENE ÎV

Ne m'intéi-es:^^e aussi ; vous n'avez pas besoin De me piquer d'honneur; le sang parle de loin : Mais...

M. ARGAXT.

Eh bien ! quelle est donc cette crainte imprévue? Daigneriez-vous m'en éclaircir?

LE MARQUIS

Quand vous me demandez à moi mon entremise... Et... si j'ai le malheur de ne pas réussir.

D'échouer dans cette entreprise,

Eh bien I vous m'en accuserez.

Qu'en arrivera-t-il? que vous me haïrez.

Cette affaire est trop (Jélicate.

Et madame, d ailleurs, paroît tacitement

M'ordonner assez nettement De ne m'en pas mêler.

M. ARGAXT.

Votre prudence éclate !

Mon silence pourtant n'empêche pas mes vœux. Je serai de lavis que vous prendrez tous deux.

SCÈNE V

M. ARGANT, madame ARGANT, MARIANNE.

Mme A R G A X T.

Ainsi vous n'avez point de reproche à lui faire.

M. ARGAXT, à part.

Il faut d'un autre sens retourner cette affaire.

(haut.) Nous avons ou plutôt vous avez en bon bien

Cinquante mille écus de rente Francs et quittes de tout; du moins je ne dois rien ; Je crois que , pour Argant , la chose est différente. K'importe. De sa sœur diminuez la part; Faites à votre fils le plus fñros avantage : Je me restreins pour elle au tiers , et même au quart. Avec sa légitime on voudra bien la prendre; Et même l'on aura des grñces à vous rendre.

Mme ARGANT.

Que me dites-vous là?

M. A U G A N T

N'en doutez nullement.

Qui voudroit s'en charger?

M. ARGANT

Acceptez seulement.

M»ne ARGANT, à part.

C'est encore un prétexte, une ruse nouvelle, Pour m'engager toujours, sur ce trompeur espoir^ A retirer ma fille.

M. ARGANT

Eh bien?

Mme ARGANT.

Il faudra voir.

Auriez-vous par hasard quelque parti pour elle?

M. ARGANT

Oui-.

SCÈNE \I

M. ARGANT, madame ARGANT.

Mme ARGANT.

Mais est-ce un sujet qui convienne"

A merveille.

Mme ARGANT, à part.

Tant pis.

M. ARGANT

Je suis sa caution.

M^e ARGANT, à part.

Ah! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

M. ARGANT, à part.

Il faut frapper le coup.

Mme ARGANT, à part.

Quelle est donc sa pensée?

M. ARGANT

Cette fille, en un mot, que la prévention

La plus injuste et la plus dure A peinte à votre idée avec tous
les défauts Ou'on peut puiser au fond d'une triste clôture...

Mme ARGANT.

Eh bien?...

280 L'ÉCOLE DES MERES.

scÈ^e VII.

M. DOLIGNI, MARIANNE, M. ARGANT,

MADAME ARGANT

M. ARGANT

Quels qu'ils soient, vrais ou faux, Telle qu'elle est enfin , on offre de la prendre ; Et le fils de monsieur, si vous le permettez...

MARIANNE, à part.

Ah ciel!

M. AB GANT

Avec plaisir deviendra votre gendre.

>ime ARGANT.

(bas , à M. Argant.) Quoi! le fils de monsieur?... Vous me compromettez.

M. ARGANT

Oui, lui-même , à ce prix.

MARIANNE, à part.

Dieu! que viens-je d'entendre?

Ah ! quelle trahison !

Mme ARGANT.

Monsieur nous fait honneur.

AI. DOLIGNI.

Ce sera pour mon fils le comble du bonheur. >ime ARGANT, à part.

(haut.) Je sais qu'il aime ailleurs, feignons. Il faut se rendre.

ACTE III, SCENE VII. ^Sr

^me A R GANT.

(à Mariayine.) Qu'on le fasse venir.

Madame il est sortK

M"ie ARGANT.

Tout-à-l'heure il étoit là-dedans; qu'on y voie.

MARIANNE

Il doit avoir pris son parti.

Mıue ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez; faites qu'on me l'envoie-

MARI A N NE, à part.

Bon, le voici qui vient.

M. ARGANT, būs ^ à M. Doligni.

Il n'est pas averti.

SCÈNE YIII

DOLIGNI FILS, M. ARGANT, madame ARGANT ^ M. DOLIGM,
MARIANNE.

M^{'''}« ARGANT

Messieurs , il vous plaira de garder le silence :

Faites-vous cette violence.

Qu'ici l'autorité se taise absolument : Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance; Autrement , marché nul : je vous le dis d'avance, Je reprends ma parole et mon consentement.

DOLIGNI FILS.

Le marquis vous attend avec impatience.

M^{'''}ie ARGANT.

Monsieur, j'aurois besoïu d'un éclaircissement. On daigne rechercher pour vous notre alHance.

DOLIGXI FILS.

Vous vovez mon saisissement.

MQie ARGANT.

La désireriez- vous?

DOLIGM FILS.

Ah! si je la désire!

Si je soupire après ce préL-ieu instant ! C'est avec plus d'ardeur que je ne puis le (lire).

MARIANNE, à part.

Qui n'eût cru qu'il m'aimoit!

.Mme ARGANT.

Eh bien ! soyez content :

L'amitié qui nous lie avec votre famille

M'engage à remplir votre espoir.

MAiAy y E^ à part.

Hélas ! c'en est donc fait.

MDie ARGANT.

Il m'est bien doux de voir Qu'à tout autre parti vous préféreriez ma fille.

D O L I G X I FILS

Votre fille?

M'a* ARGA2VT.

Eh qui donc?

DOLIGM PILS.

La foudre m'a frappé.

Ah ciel! quelle erreur m'a trompé!

ACTE III, SCÈNE VIII

.Mme ARGAXT.

Dans quel trouble vous vois-je?

DOLIGM FILS.

Il est inexprimable.

On ne peut être plus confus.

Vous m'accordez sans doute un bien inestimable. Mon père, épargnez-vous ces signes superflus : Je ne puis, mon désordre a trop su me confondre.

Mme ARGANT.

(à M. Dolicjni.) (à Doligni fils.)

De grâce, laissez donc... Ne pourrai-je savoir...?

DOLIGM FILS.

L'excès de vos bontés ne pouvoit se prévoir : Je suis désespéré de n'y pouvoir répondre.

M. DOLIGXI, bas , à son fils.

Tu ne sais pas le bien rfue tu vas refuser.

DOLIGM FILS.

(à son père.) {à madame Arganl.)

Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop sensible A mis à votre choix un obstacle invincible. Ce n'est qu'en me per-

dant que je puis m'excuser. J'ai cru qu'il s'agissoit de l'objet que j'adore. Ah! je fais à ses yeux un éclat indiscret : Mais la nécessité m'arrache mon secret.

En est-ce un pour l'objet de vos feux?

DOLIGM FILS.

Il l'ignore,

Mme ARGAM

Eh , monsieur 1 quel est-il ?

s84 L'ECOLE DES MERES.

DOLIGNI FILS, montrant Marianne.

Il est devant vos yeux.

Ah, monsieur! vous devez préférer ma cousine. M>ne A R GANT, à messieurs Argant et Doligni père.

Tâchez une autre fois de vous arranger mieiLX.

M. ARGANT

La méprise n'est pas telle qu'on l'imagine. Sachez, à votre tour...

>ime ARGANT, cn s'en allant.

Ah ! ne m'arrêtez plus.

Allez, vous auriez dû m'épargnerce refus.

SCÈNE IX

M. ARGANT, M. DOLIGM, DOLIGNI fils, MARIANNE.

DOLIGNI FILS, à M. Argant.

Ah, monsieur! pardonnez...

Il faut que je l'embrasse.

DOLIGNI FILS.

Comment donr !

M. ARGANT

Ses refus ont montré son amour.

Il vient d'en donner sans détour La preuve la plus sûre et la plus efficace : S'il avoit accepté, j'en serois moins content

LE MARQUIS, LAFLEUR

Il s'en mêle encore à son âge!

Eh! que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens. Si la vieillesse n'est pas sage?

LAFLEUR

Jugeons un peu moins vite, ou soyons indulgents. Supposé que l'amour ait part à ce mystère, H me semble qu'un fils devrait, avec raison, Ignorer ou cacher les foiblesses d'un père.

LE MARQUIS

Est-ce ma faute à moi si toute la maison En parle? Mais cela ne m'embarrasse guère.]N"e-t-il venu personne appoiter un billet? Il doit en venir un; j'en suis fort inquiet.

LAFLEUR

Je n'ai rien vu.

LE MARQUIS

Tant pis.

LAFLEUR

Mais à propos, j'espère...

LE MARQUIS

Eh bien ! voyons, qu'espères-tu?

Qu'enfin nous allons prendre un autre train Je vie,

LE MARQUIS

Et par quelle raison ?

Parceqii'on vous marie.

LE MARQUIS

Qu'y fait le mariage?

LAFLEUR

Il a cette vertu D'amender les gens de votre âge.

La raison les attend au fond de leur ménage: L'hymen est ordinairement Le tombeau du libertinage,

A moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS

Assurément.

Oui, l'exemple me rendra sage.

LAFLEUR

Vous vivrez comme auparavant?

LE MARQUIS

.Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant, Renoncer au plaisir qui convient à mon âge. Consacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans , Commencer mon hiver au fort de mon printemps^ M'eufoncer, m'abymer au fond de mon ménage, Pour y végéter comme un sot.

-idS L'ECOLE DES MERES.

LAFLEUR

Ah ! pauvre malheureuse !

Hem:*

LAFLEUR

Moi , je ne dis mot.

(On entend rjuefjue bruit.) LE MARQUIS.

[seul.) Va donc voir ce qu'on veut. L'attente est un supplice.
Ah ! si ce pouvoit être un billet d'Arthénice!

LAFLEUR

Tenez, c'est un billet joliment tortillé. LE MARQUIS, Usant Cl
part.

« Me? résolutions sont prises.

'< Venez où vous savez à huit heures précises. LAFLEUR, à
part.

Comme il a l'air émoustillé!

LE "Sixnqvis^ continuant.

« Malgré tous mes parents... la maudite cohorte! « Pour vous
suivre ce soir je les tromperai tous. '. Je sens que mon devoir en
murmuie... Qu'importe?" « Mais on n'est plus à soi lorsque l'on
est à vous. » Ah ! pour moi quel bonheur, ou plutôt quelle {jloire!
Ne perdons point de temps.

(// lire un ccrin de sa poche.)

LAFLEUR

Quelle est donc cette histoire?

LE MARQUIS

Avec ces diamants va faire de l'arçentj

MADAME ARGANT, LE MARQUIS

Mme ARGANT.

OÙ va-t-il porter cet écrin ?

LE MARQUIS

chez un metteur en œuvre.

Mme ARGANT.

Eh ! pourquoi donc?

LE MARQUIS

J'ai craint Pour quelques diamants, qui du moins à ma vue Paroissent en danger. Pour ne rien hasarder,

J'envoie en faire la revue.

Il s'en perd bien souvent, faute d'y regarder.

Mme ARGANT.

C'est bien fait. Ce présent n'est-il pas fort honnête?

LE MARQUIS

Honnête! ah! pour le moins; et j'en suis très content.

Mme ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête. Votre père obstiné m'embarrasse pourtant : Il paroît opposer la même résistance.

!ii vain j'ai de sa nièce employé l'assistance.

Ce refus me paroît d'autant plus surprenant Qu'elle a sur moi
époux un empire étonnant, Et que pour ainsi dire elle en est ado-
rée. Vous souriez?

LE MARQUIS

Qui? moi?

Mme ARGANT.

Peut-on savoir pourquoi?

LE MARQUIS

Ce n'est rien.

Mme ARGANT.

Ma mère aussi tendre que moi De votre confiance a droit
d'être honorée. De grâce, dites-moi...

LE MARQUIS

Daignez me dispenser...

Mme ARGANT.

Non ; vous m'inquiétez. Plus vous voulez, vous taire,

Plus vous me donnez à penser; Je veux absolument entrer
dans ce mystère.

LE MARQUIS

Il ne falloit pas moins que cet ordre absolu

Pour vous sacrifier toute ma répugnance.

Si je me détermine à rompre le silence,
Daignez vous souvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, madame, il faudroit me promettre...
Mme ARGANT.
Hé quoi ?

LE MARQUIS

De ne me point commettre.

ACTE IV, SCENE II

Mme ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS

J'ose vous en prier.

D'ailleurs, quoi qu'il en soit de cette confidence , Croyez que je n'en tire aucune conséquence. Le tait en question est assez singulier. Marianne, entre nous, vous est-elle connue? Oui, lorsque avec mon père elle est ici venue, Saviez-vous, < omme un fait bien sûr et bien constant.

Qu'il existoit encore en France

Une autre demoiselle Argant?

M«"e ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS

En aviez-vous une entière assurance?

Mon mari le disoit.

LE MARQUIS

J'entends.

Mme ARGANT.

Oui , je crois dans mon jeune temps Avoir ouï parler du père et de la fille : D'ailleurs, nous habitions des lieux trop différent* Pour être bien au fait du sort de vos parents. Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS

Il y paroît.

Mme ARGANT.

En quoi?

LE MARQUIS

Sur-tout point de courroux?

Mme ARGANT.

Je n'entends rien à ce mystère.

LE MARQUIS

Ni moi non plus. Mais, entre nous, Marianne n'est point la nièce de mon père.

Mme ARGAXT.

Elle ne seroit point sa nièce?

Eh! vraiment non :

Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

Mme ARGAXT.

Ah ! quelle découverte !

LE MARQUIS, à part.

Il l'entend à merveille!

Mme ARGAXT.

Mais avant que d'aller plus loin, Qui peut vous avoir fait une histoire pareille? D'où la sait-on? Comment? Quel en est le témoin?

LE MARQUIS

Vn ancien valet de feu votre beau-frère, En buvant chez le suisse, a fort innocemment Révélé tout ce beau mystère.

Il convient qu'effectivement Son maître eut une fille unique,
Qu'on nomnioit Marianne.

MTMe ARGANT.

Après'

ACTE IV, SCENE II

LE MARQUIS

Mais il prétend Qu'elle est morte avant lui, que rien n'est plus constant :

Que c'est une histoire publique, Et qu'enfin cette nièce auroit plus de vingt ans.

Mme ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

Tous deux sont morts depuis long-temps.

Il est sûr de son fait. Ce ne peut pas être elle. Mais je vous jure encor que je pense trop bien

Pour oser en conclure rien.

Mme ARGANT, à part.

Quoi! chezmoiisous mesyeux! Feignons de n'en rien croire^ Et ne dégradons point le père aux yeux du fils. {haut.)

Non; plus je pense à cette histoire, Plus je vois que ce sont autant de faux avis. Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience Doivent sur cet article assurer mon repos. Pouvez-vous honorer de la moindre croyance Des rapports de valets, toujours ivres ou sots? Qu'ils n'aillent pas plus loin. Imposez-leur silence; Et du premier d'entre eux qui ne se taira pas, En le chassant d'ici, punissez l'insolence,

LE MARQUIS

Madame...

Mme ARGANT.

N'ayons point là-dessus de débats :

Il le faut; je le veux; la chose est expliquée,

LE MARQUIS

Vous serez obéie.

MQie ARGANT, à part.

Ah! que je suis piquée i {haut.) Mon mari comblera mes vœux. L'honneur de s'allier à des gens d'importance,

Quand il se verra devant eux , Indubitablement vaincra sa résistance.

{à parl.) [haut.)

.Te saurai l'y forcer. Je viens de recevoir

Un billet d'assez bon augure.

(Jhez le comte d'Ausbourg on nous attend ce soir;

Il est oncle de la future :

r'fst chez lui qu'on s'assemble; et l'on y soupera.

LE MARQUIS

Fort bien.

Mme ARGANT.

Vous savez sa demeure?

LE MARQUIS

Mes gens la chercheront.

Mme ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS

Mais... au sortir de l'opéra.

Mme ARGANT.

Si VOUS veniez plus tôt!

LE MARQUIS

Ah! ce n'est pas l'usage;

LAFLEUR, LE MARQUIS

LE MARQUIS

OÙ sont mes deux mille louis?

LAFLEUR

Dans votre cabinet.

LE MARQUIS

Bon ; je m'en réjouis.

296 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Allons , preste , à cheval.

Quelle affaire nous presse?

LE MARQUIS

Va-t'en faire arranger la petite maison; Commande un souper propre et suivant la saison; Fais-v porter d'ici du vin de chaque espèce : Que tout soit à la glace, et qu'on fasse grand feu; Qu'on éclaire par-tout.

LAFLEUR

La fête sera belle !

Et la future y sera-t-elle? |

LE MARQUIS

Point de sottise demande.

LAFLEUR

Allons.

LE MARQUIS

Attends un peu.

Que voulois-je dire?... Ah!

LAFLEUR

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS

Que ma chaise de poste y soit, et des relais. Fais-y porter aussi...

Voilà bien des apprêts!

LE MARQUIS

Combien? deux habits d'homme, et du linge de même.

LAFLEUR

Des habits et du liage?

ACTE IV, SCENE IV. jq-j

LE MARQUIS

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LAFLEU R.

Est-ce que vous voulez y faire une retraite?

LE MARQUIS

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiète. La curiosité te travaille l'esprit?

LA FLEUR

Mais, monsieur, tout ceci... franchement, à vrai dire, Un jour comme aujourd'hui , me donne du tintoin.

LE MARQUIS

C'est bien à toi d'en prendre! ah 1 parbleu, je t'admire! Fait-il tout-à-fait nuit?

L AFLEUR.

Bon 1 le jour est bien loin

LE MARQUIS

Qu'on mette les chevaux à la voiture grise. Eh bien! va donc.

LA FLEUR

{à part.) Allons. Il a de l'argent frais.

Je ne serai jamais payé ijue par surprise.

LE MARQUIS

Tu ne pars pas?

LAFLEUR

Je m'en y vais, (à part.) Oui, risquons le paquet.

LE MARQUIS

Oui diable te retarde?

L AFLEUn.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS

Tu pt-ux. le mériter.

LAFLEUR

C'est qu'avec votre argent...

LE MARQUIS

Quoi?

LAFLEUR

Je viens d'acquitter Pour vous , en votre nom , une dette criarde.

Et qui t'en a prié ?

LAFLEUR

La pitié, le besoin.

LE MARQUIS

Je te trouve plaisant de prendre tant de soin!

LAFLEUR

Vous avez de l'argent?

LE MARQUIS

Qu'importe?

Emprunter pour payer, parbleu, rien n'est plus fou.

LAFLEUR

C'étoit un pauvre bère; il n'avoit pas le sou: Et puis six cents écus, la somme n'est pas forte. Me le pardonnez-vous?

LE MARQUIS

Il faut bien.

LAFLEUR

Mais d honneiu?

MARIANNE, LE MARQUIS

MARIANNE, à part.

D'où viennent tout-à-coup de si cruels dédains? D'abord, en me voyant, comme elle s'est aigrie'. Il faut absolument quitter cette maison.

LE -MARQUIS

Vous rêvez ?

MARIANNE

Il est vrai.

LE MARQUIS

Ce n'est pas sans raison, Maii il faut vous laisser dans votre rêverie.

300 L'ÉCOLE DES MERES.

Vous avez besoin d'y peuser.

MARIANNE

Pourriez- VOUS m éclaircir. . .?

LE MARQUIS

Daignez m'en dispenser Ma chère petite cousine, Tout ne réussit pas toujours selon nos vœux ; Il arrive parfois des contre-teraps fâcheux. Pour v remédier, il faut être bien fine: Mais comme vous avez un esprit infini , Vous vous en tirerez. C'est ce que je désire.

ACTE IV, SCÈNE VII. 3or

Que zèle, que respect, que tendresse pour elle.

J'ignore à quel sujet cet accès de rigueur La prend d'une façon si brusque et si cruelle ; D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur, Elle disoit, j'oublie en quelle conjoncture :

u II faudra s'en laisser charmer;

« Cette petite créature

« Finira par se faire aimer. »

Il faut bien que le diable ait ici fait des siennes : Je ne counois que lui pour jouer de ces tours.

Mais vos recherches et les miennes Ne nous avancent pas; il faut d'autres secours. Vous ne savez pas tout. Je ine suis évadée Pour vous dire à quel point madame est en courroux :

Eu un mot, elle est dans l'idée De vous faire enlever, de s'assurer de vous.

MARIANNE

Qu'on me remène où l'on m'a prise.

ROSETTE

Monsieur adresse ici ses pas; Voyez si vous pourrez parer cette entreprise, Et sur-tout ne me nommez pas.

302 L'ÉCOLE DES IVJÈRES.

M. ARGANT, MARIANNE

M. AUGANT.

Marianne, eh pourquoi te irouvè-je éplorée?

Hélas! mon oncl[^], au nom de la tendre amitié Dont par vou* seul ici je me vois hoxio! ée , De grâce, ditt-s-moi, par bonté, par pitié, Qu'est-ce dofic qui se passe à mou désavantage? li doit m'être, en ce jour, arrivé des malheurs : Tout inconnus qu'ils sont, iU m'arrachent des pleurs. Ne me les laissez pas ignorer davantage ; Innocente ou coupable, instruisez-moi de tout.

M. AH G AN T

De quoi ?

MARIANNE

Cette infortune est réelle et publique.

M. ARGiNT.

c'est une énigme obscure, ou plutôt chimérique,

Dont je ne puis venir à bout.

Je ne te connois point de nouvelle infortune.

MARIANNE

Ah! vous dissimulez.

M. ARGANT

Non , je n'en sache aucune.

MARIANNE

Pourquoi donc, à présent, attiré- je les yeux De tout ce qui nous environne?

ACTE IV, SCENE VIII. 30

D'où viennent ces regards furtifs et ces yeux Qu'où attache en Secret sur toute ma personne?

M. ARGANT

Eh mais ! tout cela vient du plaisir de te voir : C'est qu'ici tout le monde t'aime.

Quoi donc ! ai -je change? ne suis-je plus la même?

Ils ont d'autres motifs que je ne puis savoir.

Et par quelle aventure, à nulle autre pareille ,

N'est-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainsi;
Et qu'en me regardant toui le monde d'ici
Sourit avec malice, et se parle à l'oreille?
Et ma tante elle-même, avec la dureté
La plus grande et la plus cruelle, Vient de me chasser de chez
elle :
Elle a poussé la cruauté
Jusques à me défendre à jamais sa présence.

M. ARGANT

D'où pourroit lui venir un courroux si soudain?

MARI A N N E

Et moi tout éperdue, examinant en vain Ma triste et timide innocence, Je suis venue ci ; j'ai trouvé votre fils , Qui m'a dit quelques mots où je n'ai rien compris. A peine il m'a laissée incertaine et flottante. Au milieu de mon trouble et du plus grand effroi, Qu'alors on est venu m'avertir que ma tante, Toujours de plus en plus en courroux contre moi, Veut se débarrasser de ma vue importune, Et me faire enlever.

304 L'ECOLE DES MERE^.

M. ARGAXT.

Ah ! tout est découvert; L'n indiscret ami nous perd :

Elle sait tout.

MARIANNE

Quoi donc ?

M. ARGAXT.

Grand Dieu! quelle infortune !

Mon secret est trahi.

MARIANNE

Quel est donc ce regret?

M. ARGAXT.

Je voi^ que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE

Daignez m'en éclaircir... Vous parlez de secret!

M. ARGAXT.

Il faut que je le cherche... x\.\hl le voici lui-même.

SCÈNE IX.

M. DOLIGNI, M. ARGAXT, MARIANNE.

M. ARGAXT.

Cruel! qu'avez-vous fait?

M. DOLIGNI.

Qui? moi? Qu'est-ce que c'est?

M. ARGAXT.

F,h! naorbleu, l'on sait tout.

M. DOLIGXI.

Doucement, s'il vous plaît.

ACTE IV, SCENE IX. 30

M. ARGANT

Je suis désespéré.

M. DOLIONI.

Quel courroux est le vôtre?

M. ARGANT

Votre indiscretion...

DOLIGNI.

Quoi?

M. ARGANT

Nous perd l'un et l'autre.

Vous aviez mon secret.

M. DOLIGNI.

Il est encore entier.

M. ARGANT

Ma femme est furieuse.

M. DOLIGNI.

Elle fait son métier.

M. ARGANT

Que la plaisanterie est ici mal placée ! Je vous dis que ma femme est si fort courroucée Contre elle et contre moi, qu'elle est dans le dessein. Comme je l'ai prévu, d'user de violence, De me l'arracher de mon sein.

De la mettre en lieu sur.

M. DOLIGXI.

Ah ! quelle turbulence !

Parbleu , c'est qu'elle sait, à n'en pouvoir douter. Que ce n'est point là votre nièce :

Votre femme croit vous ôter Une jeune et tendre maîtresse.

306 L'ÉCOLE DES MÈRES.

MARIANNE

(à M. Doligni.) Qu'entends-je? Que m'apprenez-vous?

(à M. Argant.)

Ce n'est pas sur la foi du lien le plus doux Que je suis chez vous et chez elle?

Eh! pourquoi donc ici m'avez-vous tait venir?...

Ciell je frémis de tout ce que je me rappelle. Ah! cessez de me retenir.

De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.

Ah, Dieu! peut-on former un si cruel projet?

Du plus affreux; roman je me vois le sujet.

M. DOLIGM.

Elle ne sait donc pas sa véritable histoire?

M. ARGANT

Eh non! Vous me jetez dans un autre embarras.

MARIANNE

Je veux savoir de qui j'ai reçu la naissance.

Remettez-moi sous leur puissance ; Quels que soient mes parents...

M. ARGANT

Dans peu tu le sauras.

MARIANNE

Parlez, je ne veux plus languir dans cette attente. Je vais m'aller jeter aux genoux de ma tante... Quel nom m'échappe encore!

M. DOLIGNI.

Elle vient de partir.

M. ARGAXT.

Attends.

ACTE IV, SCENE IX

MARIANNE

De cette horreur faites-moi donc sortir; La fin n'en peut être trop prompte.

M. ARGANT

Crains d'apprendre ton sort.

Je ne crains que la honte De nourrir plus long-temps l'opprobre où je me vois.

M. ARGANT

Modère donc un peu les accents de ta voix.

MARIANNE

Non: c'est au désespoir à rétaljlir ma gloire; Je ne puis faire trop d'éclat.

M. ARGANT

Je suis moins criminel que tu n'oses le croire.

Sois instruite de ton état :

Cette vive amitié qui t'outrage et te blesse Trouvera dans ton ame un retour éternel ;

Apprends que toute ma tendresse

N'est que de l'amour paternel.

Ah!... ma fille!...

MARIANNE

Qui? vous... mon père?

Eh pourquoi si long-temps me cacher mon bonheur?

M. ARGANT

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARI AN NE

J'entrevois à présent le fond de ce mystère. Puisque j'ai le bonheur de vous appartenir, Le sort peut à son gré régler mon avenir:

308 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Il m'a fait plus de bien qu'il n'en sauroit détruire.

M. ARGANT

Non : j'ai pris mon parti , puisqu'on me pousse à bout. Mais pour toi , laisse-moi le soin de te conduire.

Argant n'envahira point tout :

Je m'en vais déclarer qu'il n'est point fils unique; Que nous avons encore une fille à pourvoir. Je ne souffrirai point qu'un abus tyrannique, Qu'un usage cruel, au gré de son pouvoir, Me

réduise à pleurer ma fille infortunée : J'empêcherai plutôt cet injuste hyménée.

Je coioptoïs obtenir ce qu'il faut arracher : Pour la première fois je vais parler en maitre.

MARIANNE

Quel malheur est le mien !

M. ARGANT

On te viendra chercher.

Quand il en sera temps, je te ferai paroître.

Eh! pourquoi voulez- vous que je sois à jamais

Le fléau de ceux que j'adore?

Joignez à vos bontés la grâce que j'implore; Et souffrez qu'en partant je vous rende la paix.

M. ARGANT

On m'attend; obéis. Et vous, ami fidèle,

Ne m'abandonnez pas; daignez prendre soin d'elle.

Restez; je vous remets en main Ce que j'ai de plus cher.

M. DOLIGNI.

Partez : mais en chemin..

SCÈNE I

LAFLEUR

La bonne femme est folle, ou le diable s'en mêle! Comment donc! eh, pour qui madame me prend-elle?

Pour un benêt de précepteur?

J'eusse été bien venu, quand j'en serois capable. Mais a-t-on jamais fait paver au serviteur Les sottises du maître? Il est assez probable Que je ne perdois pas dessus, grâce à mes soins; Et j'allois m'arranger pour v perdre encor moins: Serviteur, on me chasse; où diantre faire voile?

ROSETTE, LAFLEUR

ROSETTE

Lafleur, que fais-tu là?

JLAFLEUR.

Je maudis mon étoile.

ROSETTE

Ton étoile! comment! est-ce qu'en bonne foi

L'ÉCOLE DES MÈRES. 3ii

Tu crois en avoir une à toi?

Qu'as-tu? Qu'arrive-t-il dans tes affaires?

LA FLEUR

J'ai Que madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE

Ton congé, mon enfant?

LAFLEUR

Oui , pour présent de noce.

ROSETTE

Qu'as-tu fait?

Moi?

LAFLEUR

ROSETTE

Tu mens.

LAFLEUR

Mon crime est d'être un sot.

ROSETTE

Eh bien ! tu meus encore.

LAFLEUR

On m'impute un négoce Que mon maître a bâclé sans m'en dire un seul mot; Et, la prévention demeurant la plus forte,

L'innocence est mise à la porte :

On m'oblige avec elle à prendre mon parti;

Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE

Regrette moins ton maître; il t'auroit perversi. D'ailleurs, peut-on savoir d'où vient tout ce grabuge?

312 L'ÉCOLE DES MÈRES.

MADAME ARGANT, ROSETTE

ROSETTE

M'est-il permis d'entrer dans vos douleurs secrètes? D'où viennent donc ces pleurs (qui coulent malgré vous? Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

Mme ARGANT.

On ne reçut jamais de plus sensibles coups.

On vient d'empoisonner le bonheur de ma vie...

Mon cœur est suffoqué... je ne puis respirer.

{Iiose(te lui donne un fauteuil.) Avec indignité ma tendresse est trahie : Ai-je assez de sujets de me désespérer? L'objet dont je n'étois que trop préoccupée , Que j'airais du plu5 tendre ou du plus fol amour;

ACTE V, SCENE IV

Mon fils .. ce n'est qu'un fourbe, il m'a toujours trompée. Sa perfidie eufiu éclate au plus grand jour : Ce qui vient d'arriver ne m'en laisse aucun doute. Je faisais tout pour lui, Rosette, tu le sais; Et je craignois toujours de n'en pas faire assez. J'aurois donné mon sang jusqu'à la moindre goutte Pour assurer le sort, la fortune et l'état Du cruel qui m'a fait l'offense la plus noire. Une famille illustre ouvroit à cet ingrat Le chemin le plus sûr qui conduit à la gloire; Dans leur sein, dans leurs bras il alloit être admis; Il alloit devenir leur plus chère espérance, L'objet de tous leurs soins. Ah , quelle différence! Ils vont être à jamais ses plus grands ennemis.

ROSETTE

Auroit-il refusé cette grande alliance?

Mme ARGAXT.

Apprends comment il s'est perdu.

Nous étions assemblés ; il étoit attendu : Moi-même j'aspirois, avec impatience.

Au plaisir de le voir, de jouir des effets

Que devoit produire sa vue; Je comptois les moments .. Attente superflue! Au mépris des serments que le traître m'a faits D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même. De l'erreur de ses sens loin d'être détrompé, Il y sacrifioit, et n'étoit occupé Que du soin d'enlever cette fille qu'il aime. Ne sachant que penser

d'un retard indiscret, Pour l'excuser encor je faisais mon possible;

314 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Enfin, l'on est venu m'en instruire en secret. Non, un coup de poignard m'eût été moins sensible. Alors, pleurant de rage, il a fallu sortir. Juge de mon état, de la douleur amère, De la confusion que j'ai dû ressentir.

Je suis désespérée... O déplorable mère! C'en est fait, je n'ai plus de fils,

ROSETTE

On pourra le sauver.

Ah! la raison m'éclaire; Je pénètre plus loin que jamais je ne fis : Supposé que l'on puisse apaiser cette affaire, Et dérober sa tête aux rigueurs de la loi ,

En est-il moins perdu pour moi Sitôt qu'il ne peut plus mériter ma tendresse? Sous les dehors trompeurs d'un caractère heureux Je vois qu'il a toujours abusé ma faiblesse.

Ce trait de lumière est affreux.

Ah , grand Dieu ! que j'étois cruellement séduite ! J'en mourrai de douleur.

ROSETTE

Mais» il pourroit un jour...

Mme ARGANT.

Non : quand la confiance est une fois détruite. C'en est fait pour jamais, il n'est plus de retour. Rosette, laisse-nous.

SCÈNE V

M. ARGANT, madame ARGANT.

M'oe ARGANT, SC levant.

Elî bien 1 quelle nouvelle?

Eu a-t-on? L'aventure est-elle aussi cruelle Qu'on le dit?

M. A p. GANT.

Je vous en réponds.

Avec son bel esprit qui vous avoit séduite, Votre fils, comme un sot , a donné tout de suite Dans un piège grossier tendu par des fripons; Et le premier exploit de ses premières armes Est un enlè\enient bien conditionné.

Dans un asile détourné Il croyoit emmener sans trouble et sans alarmes Son illustre conquête; il n'avoit rien prévu, Lorsque, trahi par elle, et pris au dépourvu.

On est venu troubler sa joie.

L'indiscret, qui pouvoit échapper sans éclat,

Au lieu d'abandonner sa proie , A tous ses assaillants a livré le combat; Mais, étant le plus foible, il a fallu se rendre: Il est entre leurs mains , pris, et même blessé.

Mme ARGAXT.

Blessé? le malheureux!... Quel parti faut-il prendre?

M. ARGANT

Mais Doligrii, que j'ai laissé,

316 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Croit avoir quelque espoir d'éviter les poursuites; Et, comme il est intelligent, Peut-être avec beaucoup d'argent

Cette aventure-là n'aura pas d'autres suites.

Mme ARGANT.

Les suites n'en seront funestes que pour moi. Idole de mon cœur! malheureuse chimère!

Fils indigne! Ah! le ciel te devoit une mère Incapable d'avoir le moindre amour pour toi. Est-ce au fond de mon sein qu'il a puisé ces vices? Pour lui seul j'ai laissé ma fille dans l'oubli : La moitié de mon sang y reste enseveli; Je faisais à l'ingrat les plus grands sacrifices; Et voilà tout le fruit que j'en vais retirer! Ma honte est mon salaire! Hélas! qui l'eût pu croire? Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer: Mais je remporterai cette affreuse victoire. Va, ma haine commence où mon erreur finit. (à M. Argant.) Triompez... le ciel me punit.

AL. ARGANT.

Eh ! ne séparez point mon intérêt du vôtre. Sans nous rien reprocher, gémissons l'un et l'autre Sur les égarements de ce fils trop ingrat. Si je l'ai toujours vu d'un œil un peu sévère, Je n'en

avois pas moins des entrailles de père; Je l'aimois comme vous, mais avec moins d'éclat; Je lenois ma tendresse un peu plus renfermée; Et je ne demanilois à votre ame charmée Que de cacher l'excès de son enchantement.

ACTE V, SCÈNE V. Siy

Hélas! si quelquefois je vous en ai blâmée, Excusez le motif: trop sûre d'être aimée, La jeunesse abuse aisément Du foible qu'on a pour ses charmes.

Plus les enfants sont chers, plus il est danjjereux De leur trop laisser voir tout ce qu'on sent pour eux. Je gémis du sujet qui fait couler vos larmes : Votre courroux est juste; Argant l'a mérité. Mais si vous le voyez, comme je l'envisage , Au milieu des transports et des fougues d'un âge Ovi la raison n'est pas à sa maturité, Vous devez conserver un rayon d'espérance. Je l'ai laissé confus, honteux, mortifié... Je crois que son état est digne de pitié. Un malheur instruit mieux qu'aucune remontrance. Il peut se corriger. Il est encore à temps. Ce qu'il vient d'essuyer finira son ivresse; Eh ! croyez qu'il n'est point de plus sûre sagesse Que celle qu'on acquiert à ses propres dépens.

Mme A R GANT.

Discourez un peu moins, et montrez-vous plus- sage.

Moi?

Mme ARGANT.

Sans doute.

M. ARGANT

Eh mais ! s'il vous plaîtj Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

Mme ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

3i« L'ÉCOLE DES MÈRES.

M. ARGANT

Je ne sais ce que c'est:

Je n'en ai, je vous jure, aucune councissance.

Mme ARGANT.

A quoi sert d'affecter cette fausse innocence? Eh! comment voulez-vous que je ne sache pas Ce qu'ici personne n'ignore?

M. ARGANT

Voyons, que savez-vous, encore?

M«ne ARGANT.

Que votre fils n'a fait que marcher sur vos pas, Monsieur : vous lui traciez une route assez belle! Sans doute il vous sied bien de prendre son parti, Puisqu'en effet c'est vous qui l'avez perverti.

J'entends : voilà l'effet d'un rapport infidèle.

M«ne ARGANT.

Et quel moyen, hélas ! de n'être point séduit Par l'exemple effréné des foiblesses d'un père? Quel caractère heureux n'en seroit

pas détruit? Ah ! c'est de plus en plus ce qui me désespère : Oui recevra mes pleurs? qui fermera mes yeux?

M. ARGANT

Vous vous abandonnez à de fausses alarmes. Calmez-vous sur mon compte, et jugez un peu mieux.. Mais on vient; su[^]eodez vos larmes.

SCÈNE VI

M. DOLIGNI, M. ARGANT, madame ARGANT.

M. ARGANT

Quoi! déjà de retour?

M. DOLIGNI.

Oui, vraiment, me voilà.

M. ARGANT.

Vous n'aurez pu conclure avec ces coquins-là; Leurs propositions sans doute vous effraient?

M. DOLIGNI.

J'ai trouvé , par bonheur, de ces gens qui se paient

De raisons et d'argent comptant:

A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant. J'ai réglé, moyennant une somme assez forte Dont ces honnêtes gens sont

contents.

Eh ! qu'importe?

M. DOLIGNI.

si vous le trouvez bon , sans perdre un seul moment, Il faut aller signer, et consommer l'affaire. Ce n'est pas loin d'ici; c'est chez \otre notaire, Oii l'acte est tout dressé.

M. ARGANT

Courons-v promptement; (à madame Arqant.) Supposé, cependant, que cela vous convienne.

Mme ARGANT.

Allez, messieurs.

M. ARGANT

Partons.

MADAME ARGANT

Et nous, réglons aussi L'affaire qui me reste à terminer ici.

Rosette? Holà, quelqu'un ! Que Marianne vienne. Voyons donc ce que c'est; perçons l'obscurité Dont le mvstèie ici couvre la vérité.

Quoi I tout ce qui m'est cher s'unit et se rassemble Pour me faire essuyer tous les malheurs ensemble ! Mon époux et mon fils... J'adorois deux ingrats!... Ma rivale paroît... ne la ména-

geons pas. Je te rendrai du moins outrage pour outrage. Sachons qui de nous deux doit imposer la loi.

ACTE V, SCENE VIII. 321

N'en pouvez-vous jouir, si ce n'est sous mes yeux? Voul 'Z-vous me réduire à vous demander grâce? Ou faut-il vous céder? prononcez entre nous. MARIANNE, à part.

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage?

Mme ARGANT.

Répondez donc.

MARI AN NE

Hélas ! je tombe à vos genoux.

>ime ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.

Levez- vous. Les soupirs, les pleurs, sont superflus: Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE

Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus?

K'est-il pas en votre puissance?

Ordonnez, et comptez sur une obéissance Qui servira du moins à me justifier.

Délivrez-vous de ma présence:

Je ne demande, hélas! qu'à me sacrifier.

Mme ARGANT.

Qu'à vous sacrifier? Est-ce ici votre place ?

MARIA N N E

Je n'ai que du malheur; vous pouvez m'en punir.

Mme ARGANT.

Mais le malheur ici vous a-t-il fait venir?

MARI A N N E

Accusez mon erreur et non pas mon audace : Madame, on m'a trompée en m'amenant ici ; C'est une vérité qui peut être attestée.

Si j'avois été libre, y serois-je restée? D'aujourd'hui seulement mon sort est éclairci; Et dès que je l'ai su, j'ai tout mis en usage Pour qu'on me laissât fuir : je n'ai pu l'obtenir. Ai-je rien de plus cher que de vous réunir?

Mme ARGANT, à part.

O ciell d'une rivale est-ce là Is langage? J'ai peine à résister à son air ingénu.

(o Marianne.) Cette énigme est assez difficile à comprendre. Votre sort, dites-vous, vous étoit inconnu? Quel est donc ce roman?

MARIANNE

On a dû vous l'apprendre. Vous savez qui je suis?

Mine AROAXT.

C'est un secret pour moi.

MARIANNE

On ne vous a point dit qui j'étois?

Mine ARGANT.

Je l'ignore.

D'où vous vient ce nouvel effroi?

MARIANNE

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

MDie ARGANT.

Cherchez donc à la dissiper.

MARIANNE, à part .^ en regardant par-tout. Hélas ! je ne vois point mon père.

M"! " ARGANT

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

ACTE V, SCÈNE VIII. SiS

MARI A .\ NE, à part.

Cet abandon me désespéré.

Mme ARGANT.

Que cherchez vos regards? Épargnez-vous ces soins. Parlez en liberté, nous sommes sans témoins.

AIARIANNE.

Quand vous me connoîtrez...

M^{ie} ARGANT.

Quelle est votre fortune?

MARIA NNE

Qui? moi? je n'en possède et n'en prétends aucune.

Mme ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant?

MARIANNE

Je menois hors du monde une vie inconnue,

Mme ARGANT.

Continuez.

Dans un couvent, Depuis que je suis née, on m'a toujours tenue. Fixez-y mon destin. Je suis prête à partir. J'offre d'y retourner, pour n'en jamais sortir.

Mme ARGANT, à part.

Je n'en avois jamais été si bien frappée.

{liant.) [à pai-t.)

Comptez sur mes secours... Ou peut l'avoir trompée. (haut.)
Je vous les offre volontiers.

Quel fut votre couvent? Parlez avec franchise.

MARIANNE

Vous pouvez le conuoître.

MTM« A K GANT

OÙ VOUS avoit-on mise?

MARIANNE

Mais c étoit auprès de Poitiers.

Mme ARGANT.

[à part.) De Poitiers, dites-vous? Useroient-ils d'adresse?

{haut.) C'est uu fait qui peut être aisément éclairci.

MARIANNE

Je le sais.

Mtne ARGANT., tï part.

En effet seroit-elle ma nièce?

(luiut.) C'est le même couvent où ma fille est aussi. {à part.)
Que je suis coupable envers elle !

{haut.) Vous l'avez donc vue?

Oui.

M>ne ARGANT.

Si vous la connoissez, Je suis mère , excusez des .désirs empressés , Vous pouvez m'en tracer une image fuléle. Faites-moi son portrait... Quoi ! vous ne l'osez pas' Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas Que vous en avez en partage.

ACTE V, SCENE VIII. BaS

Ne me pressez pas davantage De vous entretenir de ses foibles attraits.

Mme A F. G A \ T.

Eu seroit-elle dépourvue?

Vous rougissez toujours, et vous baissez la vue.

MARIA^■^ E

Connoissez-la par d'autres traits, Plus précieux, plus chers et pour vous et pour elle; c'est sa soumission et son profond respect.

Cet éloge n'est point suspect.

Quels que soient vos desseins, elle y sera fidèle : Votre fille, à jamais, saura s'y conformer; Vos projets lui sont tous aussi chers qu'à vous-même.

Il me reste à vous informer...

Mme A K G A N T.

De quoi donc? Achevez.

MARIANNE

De sa tendresse extrême.

SCÈNE IX

M. A R G A N T , M. D O L I G N f , au fond du théâtre; MADAME ARGANT, MARIANNE.

Mme ARGANT.

Eh ! pour qui ?

MARIANNE

Le demandez-vous?

Pour une mère qu'elle adore.

Mme ARGANT.

Moi? puis-je mériter des sentiments si doux? Elle ne m'a point vue encore.

MARI A ?ti\E.

Hélas! pardonnez-moi.

M«»e ABGANT.

Que dites-vous? Comment?

Eclaircissez en ce moment le mystère que vous me faites...

Seriez-vous...? Plût au ciel!... Dites-moi qui vous êtes. Ma nièce?... Si j'en crois des transports pleins d'appa. Vous devez m'être bien plus chère.

M. ARGANT, s'appro(haut.

Votre cœur ne vous trompe pas.

Embrassez votre fille.

Mme ARGANT, embrassant sa fille , qui se jette à ses genoux.

O trop heureuse mère !

MARIANNE

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers>!

M^{me} ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, et partagez ma joie.

Dans la félicité que le ciel me renvoie,

Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

M. ARGANT

Vous me pardonnez donc cette ruse innocente?

Mme A R G A N T.

Si je vous la pardonne! elle fait mon bonheur.

M. DOLIGN.

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur!

ACTE V, SCÈNE IX

M. ARGAXT.

Ma femme , il faut aussi que mon fils s'en ressente :

Sous le poids de sa faute il paroît abattu;

Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.

Il n'oseroit paroître. Ah! daignez lui permettre

De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

>iine ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE

Oserois-je, en faveur de mon frère , Unir ma foible voix à celle de mon père? Pour qui réservez-vous un généreux pardon? Me refuserez- vous une première grâce?

Mme ARGAXT.

L'ingratitude la plus basse Mérite un entier abandon.

(à M. Doligv.i.) Appelez votre fils; qu'il vienne en diligence.

[M. Doligni va pour faire avancer son Jils.)

M. ARGANT

Je croirois que c'est trop écouter la vengeance, Et que le châti-
ment d'un si cher criminel Doit être passager et non pas éternel.

SCÈNE X

M. DOLIGNI, DOLIGNI fils, M. ARGANT, MADAME ARGAM,
MARIANNE.

M«ne A R G A N T , à M. Doligni.

Monsieur, voici raa tille et ma seule héritière. Je Jeshërite Ar-
gant, j'eu ptonouce l'arrêt; Ma fille occupera sa place tout entière.
Je sais que votre fils l'adore, et qu'il lui plalt. Ne vous en cachez
point. Leur amour m'intéresse. Qu'ils recueillent tous deux, le
fruit de leur tendresse.

MARIANNE

Eh , madame ! croyez le serment que j'en fais, S'il en coûte si
cher à mon malheureux frère ^ J'aime mieux, avec lui, pleurer
votre colère. Que d'en accepter les bienfaits.

M"»e ARGANT.

Eh! que veux- tu?

MARIANNE

Sa grâce. Elle sera la mienne.

Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne?

M»ne ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

Il m'aimera. Craignez l'effet de sa douleur, Et de son désespoir extrême.

Mme ARGANT.

Qui me garantira ce retour sur lui-même?

ACTE V, SCENE X

MARIANNE

Sa faute et ses remords.

Mme ARGANT.

Tu m'imposes la loi.

Puisse ce malheureux te prendre pour exemple!

Mais avant qu'un pardon plus ample Lui fasse partager ma tendresse avec toi, Je veux d'un œil sévère observer sa conduite. L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduite.

{àDoligniJils.) Vous, recevez ma fille et vivez avec nous : Je ne puis me résoudre à me séparer d'elle; C'est la condition que j'exige de vous.

DOLIGNI FILS.

C'est rendre encor plus chère une union si belle.

M. ARGANT

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux. En aimant ses enfants, c'est soi-même qu'on aime; Mais, pour jouir d'un sort parfaitement heureux,

Il faut s'en faire aimer de même :

Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême Qu'en partageant son ame également entre eux.

LA

GOUVERNANTE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois le 18 février

PERSONNAGES

SCENE I

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE suit Angélique^ quid rêve.

Angélique, est-ce tout? Faites-vous violence. Je voudrois bien savoir à quoi sert le silence : Il ne guérit de rien; au contraire, il aigrit Les maux et les tourments du cœur et de l'esprit. Se taire est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie; Le babil est le charme et l'ame de la vie... Vous ne répondez rien? Quel est donc votre but, Et votre idée?

ANGÉLIQUE

llélas !

JULIETTE

Un soupir? Beau début!

Après? Continuez.

/Î34 LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE

Ou n'a que trop de quoi païier quand on soupire. Où ^ont donc ces transports, cette vivacité? Nos entretiens faisoient votre félicité; Vous ne pouviez finir: lorsque je me rappelle...

ANGÉLIQUE

•Je ne te parlois pas alors d'un infidèle.

JUL I ETTE

Doit-on , lorsque l'on perd le cœur d'un inconstant. Perdre aussi la parole?* Allons, il faut d'autant Soulager son dépit; rien n'est plus salulaire.

ANGÉLIQUE

Où parle la raison, le dépit doit se taire.

JULIETTE

Et la raison vous parle, à vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui.

JULIETTE

Ah! le bel entretien! Ma foi! gare l'ennui. Mais il est tout venu.

ANGÉLIQUE

Non , ce guide propice A porté la lumière au fond du précipice
Où j'aurois essuvé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Don ! bon ! l'amour bientôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.

ACTE I, SCÈNE I

Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience! Eh! comment pouvons-nous ne nous pas égarer? Comment fuir les dangers qu'on nous laisse ignorer? A qui notre jeunesse est-elle confiée? Hélas ! pour l'ordinaire elle est sacrifiée. Quel est le sort du sexe! Ah, Juliette! il s'ensuit Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être instruit.

JULIETTE

Ah! diantre, vous voilà tout-à-fait surprenante. 'iJe beau chef-d'œuvre vient de notre gouvernante : Depuis si.K ou sept mois qu'elle a trouvé moyeu De s'impatroniser, je n'y connois plus rien. La baronne elle-même en a fait son amie, Et ne fait que vanter sa rare prud'hommie. Nous étions vous et moi bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE

.le voudrais l'avoir eue en sortant du couvent : Oui, Juliette, ce sont quatre aiio que je regrette.

JU LIETTE

Oui, votre tante a fait une fort]>elle emplette!... Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs. Mais j)arlons de Sainviile : espérez que vos cœurs Seront bientôt remis en bonne intelligence. Je sais que de sa part un peu de négligence...

ANGÉLIQUE

Tu nommes négligence un total abandon?

L'excuse n'a plus lieu, non plus que le pardon

JULIETTE

Si Sainviile a quitté sa retraite profonde

Pour aller se fourrer dans le tracas du monde.

336 LA GOUVERNANTE

C'est mal|û;ré lui. Pour moi , j'ai tout lieu  le douter Qu'il puisse encor long-temps s'y pla re et le go vter. 11 n'a fait

qu'obéir, et par force, à son père; Son esprit, son humeur, son goût, son caractère. Feront qu'il v sera tout-à-fait étranger : Il est trop philosophe.

ANCÉL.IOUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE

Non, il est trop bien né; c'est sur quoi je me fonde. / Quel triomphe pour vous, quand dégoiité du monde...

ANGÉLIQUE

Qu'il y reste et s'y fasse un destin éclatant : Quant à moi. je médite un projet important.

JULIETTE

Vous voulez tout-à-fait renoncer à SainviUe?

ANGÉLIQUE

Je voudrais être encore à mon premier asile.

JULIETT E.

Eh! pourquoi faire? Au lieu de bénir chaque jour La main qui vous a fait sortir de ce séjour, Où les infortunés de qui vous êtes née, Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée, Vous sougez à rentrer d.ins le sein de l'enuui?

ANGÉLIQUE

Le monde n'a plus rien qui me plaise

J ULI ETTE.

Aujourd'hui ; Mais demain il pourra vous plaire davantage. Le dépit prend toujours le parti le moins sage :

ACTE I, SCÈNE I

Demeurez, les absents sont bientôt oubliés.

La baronne vous fait mille et mille amitiés,

Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mère ;

C est une tante enfin comme il ne s'en voit j[^]uère :

Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur

Qu'un autre ne parvienne à vous ôter son cœur.

Et qu'avec un époux elle ne s'en console.

La veuve la plus sage est toujours assez folle

Pour se remarier; cela se voit souvent.

Il ne sera plus temps de sortir du couvent;

Il y faudra gémir, enrager comme une autre,

Et pleurer à-la-fois sa folie et la vôtre.

Je vous en avertis, craignez cet incident.

Mais la voici qui vient avec le président.

Sortons.

{Elle entraîne Angéliijue.)

LE P R É . S I D E N T , LA BARONNE

LE PRÉSIDENT

Vous n'avez fait aucune découverte?

Ah ciel! n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte? Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur De n'avoir jamais pu réparer un malheur Dont en quelque façon je suis presque coupable?

Mais vous ne l'êtes point. Est-ce qu'on est comptable Des jugements qu'on croit rendre avec équité? Quoi I ue peut-on jamais cacher la vérité?

338 LA GOUVERNANTE

Tant de geos sont payés pour conspirer contre elle, Pour lui tendre toujours une embûche cruelle! Quel juge est à l'abri d'un semblable malheur?

LE PRÉSIDENT

Et voilà justement ce qui fit mon erreur,

Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeste. .

Mais se peut-il qu'enfin nul espoir ne vous reste ,

Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,

Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent plus?

LA BARONNE

Eh ! croyez-moi, monsieur, quand on est misérable, C'est un fardeau de plus qu'un nom considérable : Ils en ont pu changer. Peut-être que la mort Au sein de l'indigence aura fini leur sort.

LE PRÉSIDENT

Mais le défunt avoit une femme, une fille : il doit être resté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE

J'ai bien quelques soupçons; mais ils sont si légers, Us sont si dépourvus...

Qu'importe? ils me sont chers; Ne les négligez pas, redoublez votre zèle; Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle D'obliger un parent que vous-même avez mis Depuis long-temps au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'est à quoi mon zèle s'intéresse.

LE PRÉSIDENT

Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse;

ACTE I, SCÈNE II. é3g

J'aurai bientôt fini le cours qui m'est prescrit. Que je serois content et de cœur et d'esprit, Si je pouvois, avant le ternie qui

s'approche, N'être plus accablé d'un si cruel reproche! Ce seroit mon plus cher et mon plus grand bonheur. En tout cas, j'ai mon hls; il est homnje d'honneur., Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire, De faire une action qui, le couvrant de gloire, Éternise après moi le sang dont il est né, VA me donne en mourant un repos fortuné : Oui, j'en jouis d'avance, et mon ame est tranquille. Il pourroit cependant arriver que Sainville, Répandu, dissipé, comme il l'est à présent. Elit altéré ses mœurs.

LA BARONNE

L'exemple est séduisant ; Mais...

LE PRÉSI DENT.

D'un autre côté, c'est sur quoi je me fonde. Sainville a grand besoin de l'école du monde : Philosophe un peu jeune, et même trop ardent , Il s'abandonne trop à son zèle imprudent ; Ami de la franchise, il croit que la souplesse Est indigne d'un homme, et taxe de bassesse Ces égards mutuels dont la nécessité A forgé les liens de la société.

Que sert une sagesse âpre et contrariante? Heureuse la vertu douce, aimable, et liante, Dont les ris et les jeux accompagnent les pas ! La raison même a tort quand elle ne plaît pas.

340 LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE

La sienne se ressent des défauts de son â^^e; Le temps adoucira ce qu'elle a de sauvage. Espérez.

LE PRÉSIDENT

» Q"6 j<^ crains qu'il n'ait été trop loin!

Tel est des jeunes gens le malheureux besoin, Qu'il faut pour les polir risquer de les corrompre. Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre, D'aller, de se répandre, et de se faire voir : Mais son obéissance a passé mon espoir; Vous ne le voyez plus; moi-même il me néglige.

LA BARONNE

Croyez que l'amour seul aura fait ce prodige.

LE PRÉSIDENT

Ah ! pourvu qu'il ne soit devenu qu'amoureux , L'amour ne gâte point un caractère heureux. Je lui laisse le choix entre d'aimables filles Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles Où je l'ai présenté: mais je l'attends ici, Et par lui-même enfin je vais être éclairci. Vous, madame, de grâce, achevez votre ouvrage, Et sur-tout point d'éclat; le moindre est un outrage : Vous avez des soupçons, ne les méprisez }}as.

J'approfondirai tout, et j'y vais de ce pas.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE

LE PRÉSIDENT, en voyant arriver SOU Jils , à part. Il me semble qu'il a plus de grâce et d'aisance.

[haut.) Je n'abuserai pas de votre complaisance : Le temps vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE

Puis-je en faire un plus doux et plus heureux emploi?

LE PRÉSI DENT.

Vous devenez flatteur.

SAINVILLE

Je dis ce que je pense.

LE PRÉSIDENT

Ce sont des compliments, et je vous en dispense.

Eh bien ! vous voilà doué au milieu du torrent !

Votre genre de vie est un peu différent :

Que dites- vous du monde? Allons, daignez m'instruire.

SAINVILLE

Mais, mon père, j'en dis tout ce qu'on peut en dire. Il n'est qu'une façon de le bien définir.

Je ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

SAINVILLE

Avec sincérité s'il faut que je réponde. J'ai vu que l'impudence est la reine du monde, • Et qu'il faut, quand on veut y faire son chemin ,

342 LA GOUVERNANTE

Aller à la fortune avec un front d'airain ;

Que l'art d'en imposer est le seul art utile;
Qu'une louange aride, une estime stérile,
Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRÉSIDENT

En exagérant tout, on ne définit rien.
Brisons là. Mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAL.V VILLE.

La bonne compagnie! Eh ! croyez-vous aussi
A cette rareté que l'on appelle ainsi?
J'ai tout vu, j'ai par-tout cherché cette merveille,
Dont le nom résonnoit sans cesse à mon oreille;
Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui u'a rien de réel , que l'usage a transmis
Par l'oïgane des sots dans la langue ordinaire,
Qui sert à désigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil et de la vanité :
Tout cercle, quel qu'il soit, toute société
Croit en être, de droit, la véritable sphère.
Du bien, de la naissance, et telle autre chimère,

De la fatuité, des airs, et du jargon ;

Voilà tout ce qu'il faut pour usurper ce nom.

Quant à moi , j'en appelle ; elle est mal définie :

Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT

H en est cependant à qui ce titre est dû. Mais avec ses défauts le monde vous a plu. Et J'en vois la raison : parlons avec franchise. L'amour... Eh! comment donc, ce mot vous scandalise

ACTE I, SCÈNE III

A votre âge? Parbleu, c'est une nouveauté.

Qui m'en auroit donné?

LE PRÉSIDENT

L'esprit ou la beauté.

s AIN VI LL F.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle est réelle, Inspirer un amour aussi passager qu'elle. Quant à l'esprit du sexe...

Il est sans contredit Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'esprit,

SAIN VILLE

Qu'une femme aisément passe pour un prodige! Mais c'est nous qui faisons nous-mêmes le prestige.

LE PRÉSIDENT

Comment?

SAIN VILLE

Pour peu qu'elle ait déjeunasse et d'appas, L'amour et les désirs attirent sur ses pas Une foule empressée à porter jusqu'aux nues Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues, Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur: Elle peut tout risquer; plus d'un adulateur Lui prête avidement et le cœur et l'oreille, Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille, Aux dépens du bon sens , anime ses propos , Et sur-tout avec art distribue à propos Une oeillette traîtresse, un souris infidèle , Et voilà tous nos sots enchantés autour d'elle.

344 LA GOUVERNANTE

LE PRÉSIDENT

Vous n'avez pas été du nombre?

Vraiment non.

LE PRÉSIDENT

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison. Pourquoi se distinguer?

Je n'en suis pas le maître.

LE PRÉSIDENT

Lorsqu'on est comme un autre, on est comme on doit être. Qui donne de l'encens ne donne rien du sien.

Eh mais 1 pardonnez-moi ; mon estime est mon bien.

LE PRÉSIDENT

{à part.) [haut.)

Le bel amendement! Souffrez que je réponde.

SAIN VILLE

A des faits?

LE PRÉSIDENT

Permettez : quand j'entrai dans le monde . Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous; Chacun m'y déplaisoit, et je déplais à tous; Ne faisant point de grâce, on ne m'en fit aucune.

SAIN VILLE.

On s'en passe.

LE PRÉSIDENT

L'on prit ma franchise importune Pour un fiel répandu par la malignité ; D'autres ne la taxoient que de rusticité,

ACTE I, SCENE III

Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines : Où l'on cueilloit des fleurs, je cueillois des épines; Ainsi par un scrupule un peu trop

rigoureux, J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux. Alors, par une erreur qui n'est que trop commune, J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune; J'en faisois son forfait, loin de m'en accuser. L'expérience enfin sut me désabuser :

Je rompis mou humeur, rompez aussi la vôtre. Nos besoins nous ont faits esclaves l'un de l'autre : Il faut porter ce joug; qui se révolte a tort. Et devient l'artisan de son malheureux sort. Sachez donc vous soumettre à cette dépendance : L'usage des vertus a besoin de prudence; Dans un juste milieu la raison l'a borné : D'ailleurs il faut toujours que leur front soit orné Des grâces et des fleurs qui sont à leur usage. Quand la vertu déplaît, c'est la faute du sage : Sachez la faire aimer, vous serez adoré.

Son éclat naturel doit être décoré !

Quoi! d'un fard étranger, secours de l'imposture, L'art oseroit souiller la beauté la plus pure! Mon père, croyez-mci , son attrait lui suffit.

LE niÉSIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit. Ma fortune, mon fils, est moins considérable Qu'on ne le croit; je suis dans un poste honorable, Où 1 on n'amasse point; ainsi je vous préviens Que, bien loin de trouver après moi de grands biens,

346 LA GOUVERNAMI:.

Vous serez étonné d'un si foible partage.

Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage;

Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti

Oui soit digne, en un mot, de vous être assorti
Par son nom , par son rang et par son opulence :
Mais, pour le mériter, faites-vous violence;
Allez, voyez le monde, et mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte et vous prescrit.

SCÈNE IV

s AIN VILLE.

Qui? moi! pour mendier les biens les plus frivoles, J irois de porte en porte encenser des idoles, Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris! La plus haute fortune est trop chère à ce prix. Ah, mon père! en effet, quelle erreur est la vôtre! Mon bonheur depend-il d être au-dessus d'un autre. De briller dans le monde un peu plus, un peu moins? Eh bien! mon existence aura moins de témoins. Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,

De n'avoir que l'éclat que la probité donne?

Quoi qu'il en soit enfin, je serai dans ce cas;

Et t'est un être heureux qu'on ne conuoitra j)as :

Oui, cet objet charmant aura la préférence.

Adorable Angélique! ah! quelle différence!

Le ciel a pris plaisir à la former pour moi.

C'en est fait, pour jamais je rentre sous sa loi...

Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flamme ,

SAIN VILLE, JULIETTE

JULIETTE

Monsieur, un mot, de grâce : Angélique m'envoie.

SÂINVILLE.

Angélique?

JULIETTE

Elle-même.

SAINVILLE

i\h ciel ! quelle est ma joie ! Dieux ! elle me prévient.

JULIETTE

Sans vous le reprocher, C'est la dixième fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE

Ah ! je suis trop heureux.

JULIETTE

Apprenez à quels titres.

Et prenez ce paquet, c'est un recueil d'épîtres.

SAINVILLE

O gages fortunés du plus fidèle amour ! O bonheur qui m'assure un éternel retour ! Quand je semblois avoir abjuré son empire. Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire;

Ce sont tous ses billets.

JULIETTE, voulant sortir.

Vous verrez à loisir, s A I i \ V I L L E , en l'arrêtant.

Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

JULIETTE, à part.

Ni moi non plus.

s A I X V I L L E , en tirant sa bourse.

Tu m'as trop bien servi près d'elle Pour ne pas aujourd'hui récompenser ton zélé. { // lui donne de l'argent.) [Il lui donne sa bourse.) Tiens, Juliette... Ah ! prends tout.

JULIETTE

Que de biens à-la-fois

Eh ! puis-je trop paver tous ceux que je reçois ?

JULIETTE

{Elle veut sortir.) Je suis votre servante.

SAI.WILLE

Attends.

JULIETTE

Monsieur, je n'ose.

SA IX VIL LE

Sois témoin des transports que mon bonheur me cause. Tu lui diras... Grands dieux! (quel retour inhumain! Je vois, je lis ma perte écrite de ma main. Mes lettres , mon portrait : il faudra que j'en meure ! JULIETTE, à part.

Je ne cois pas qu'il soit besoin que je demeure.

ACTE T, SCENE V

SAIN VILLE

L'espoir n'a donc servi qu'à mieux m'assassiner!

(à Juliette.) Eh quoi ! tu fuis?

JULIETTE

Je crains de vous importuner.

s AIN VILLE.

Parle donc ; ton silence augmente mon supplice: Tu ne te tais pas, si tu n'étois complice.

JU LI ETTE

Mais en serez-vous mieux, quand je vous auiai dit Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit. Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre, Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre?

SAIN VILLE

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal! Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal ! A tout âge, en tout lieu, l'amour n'est qu'en idée. Entin c'en est donc fait, ma perte est décidée ; Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflamme.

JULIETTE

Jugez-vous: quand on a le bonheur d'être aimé. Il faudroit résider auprès d'une maîtresse, Cultiver par soi-même et nourrir sa tendresse. L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin; Des yeux qui l'ont fait naître il a toujours besoin ; La moindre négligence y porte un coup funeste. Est-ce que notre cœur a des forces de reste?

SAIN VILLE

Et parccque j'ai tort, m'abaudonneras-tu?

350 LA GOUVERNANTE.

JULIETTE

La bouue volonté fait toute rua vertu:

Mais je suis sans crédit, je rougis de le dire. Certaine ffouvernante a sur elle un empire Que, pendant votre absence, elle a jusqu'à ce jour Acquis malgré moi-même aux dépens de l'amour.

SAIX VILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire?

JULIETTE

Et l'on refusera constamment de vous lire; Car ce maudit argus pense à tout, n'omet rien :

Écrivez cependant.

s AIN VILLE.

Je m'en garderai bien.

Ah! c'en est trop enfin... Je ne veux rien entendre; Puisqu'on me rend mon coeur, il faut bien Je reprendre; Puisqu'on brise ma chaîne, il faut bien en sortir. Non , je ne prétends pas perdre mon repentir; Laisse-moi, c'est en vain que la perfide y compte: J'aime encor mieux mourir de rage que de honte; J'aurois vécu pour elle, et je vivrai pour moi. Que je suis soulagé d'avoir repris ma foi ! Que je vais désormais vivre heureux et tranquille! Tu le veux, j'écirai, mais ce sera d'un style... Elle apprendra qu'on peut cesser de 1 adorer.

Perdez-vous la raison ? Au lieu de réparer...

SAIN VI LLE

Un seul regret me tue, il faut que j'en convienne, C'est que son incoustauce ait prévenu la mienne;

SCENE I

LA GOUVERNANTE

O tendresse du sang ! Doux charme d'une vie
Qui devrait dès long-temps m'avoir été ravie!
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort?
Grand Dieu! lorsque j'y pense, étoit-ce là mon sort?
Mais je n'en rougis point, la cause en est trop chère:
Continuons les soins de la plus tendre mère ;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Assurer mon destin, consommons mon ouvrage.
Ah, ciel! permets enfin qu'à travers un nuage,
J'achève de verser sur l'objet de mes pleurs
Les seuls biens qui me soient restés de mes malheurs;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'usage des vertus lui serve d'héritage.
Voyons ce que sur elle ont produit mes avis.
Et si , pour son bonheur, elle les a suivis.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE

Ma bonne, embrassez-moi. Que je suis satisfaite!

LA GOUVERNANTE

Quoi donc, ma chère enfant?

ANGÉLIQUE

Ma victoire est complète.

{à part.) {haut.)

Que je crains ces transports! Qu'est-il donc arrivé?

ANGÉLIQUE

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien sauvé. J'ignorois qu'on aimât si fort ces bagatelles, Je n'ai pu m'en priver sans des peines mortelles; Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir. Ah ! je suis bien vengée , il est au désespoir.

LA GOUVERNANTE

Il en fait semblant.

ANGÉLIQUE

Non , il n'est pas homme à feindre , Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE

Elle a pensé vous perdre, et sa fausse amitié Voudroit contre vous-même armer votre pitié. De ces personnes-là craignez le caractère r On ne se perd jamais que par leur ministère ;

S34 LA GOUVERNANTE

Et si vous m'en croyez, détachez-la de vous;

En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGÉLIQUE

Mais, entre nous, Me voilà donc réduite à ne voir plus personne? Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne, De ne plus voir Sainville?

Oui , ne balancez pas.

ANGÉLIQUE

Mais s'il m'écrit?

LA GOUVERNANTE

Peut-être.

ANGÉLIQUE

Ah 1 sans doute.

LA GOUVERNANTE

En ce cas, Sans la décacheter, renvoyez-lui sa lettre... Voilà précisément ce qu'il faut me promettre. Eh quoi ! vous hésitez? Vous vous taisez? Parlez.

ANGÉLIQUE

Ah ! vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE

Mais c'est pour votre bien.

ANGÉLIQUE

Hélas !

LA GOUVERNANTE

Daignez m'en croire , C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

ACTE II, SCENE II

ANGÉLIQUE

L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour?

Non vraiment; au contraire, il l'approuve à son tour.

ANGÉLIQUE

Et pourquoi donc le mien lui semble-t-il un crime?

LA GOUVERNANTE

C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime. Puisque vous m'y forcez : eh! peut-on ignorer Que, pour pouvoir aimer sans se

déshonorer, Il faut qu'un doux espoir, mieux fondé que le vôtre.
Assortisse deux cœurs qui soient faits l'un pour l'autre?

ANGÉLIQ^L E.

Eh! pour qui donc Sainville et moi sommes-nous faits?

LA GOUVERNANTE

Que de foiblesse encor! que j'en crains les effets!

(à part.) Sans nous trop avancer, otons-lui l'espérance Qu'elle ose concevoir contre toute apparence.

(haut.) Ma fille (vous m'avez permis un si doux nom), Il faut, à vous guérir, forcer votre raison. Non, ce n'est point à vous que le ciel le destine; Peut-il s'associer avec une orpheline Inconnue, et d'ailleurs réduite à ses attraits, Qui n'a ni bien ni rang, qui n'en aura jamais? Sur la baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGÉLIQUE

Et par quelle raison? N'est-elle pas ma tante?

LA GOUVERNANTE.

Hélas !

ANGÉLIQUE

Que diles-vous?

LA GOUVERNANTE

Otez-vous cet espoir.

ANGÉLIQUE

Mais, encor, pourquoi donc?

LA GOUVERNANTE

Voulez-vous le savoir?

Elle ne vous est rien , le rapport est fidèle.

AN GÉLIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je suis avec elle, Elle fait tout pour moi.

Vous l'avez mérité, Mais ce n'en est pas moins Teffet de sa bonté : Vous étiez dans un cloître une charge importune. Où l'ou étoit enfin las de votre infortune.

ANGÉLIQUE

Mais d'où provenoit donc cet abandon totaJ?

LA GOUVERNANTE

Vos parents , ruinés par un procès fatal, Furent forcés de faire un si grand sacrifice ; Plaignez-les, ce fut là leur plus cruel supplice.

Vous vous attendrissez! Vous les avez connus? S'il est vrai , dites-moi ce qu'ils sont devenus ; Ne me cachez plus rien.

ACTE II, SCÈNE II

LA GOU VERNANTE.

Votre malheureux père Saisit l'occasion d'une guerre étrangère : Son courage lui fit espérer tout du sort; Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

ANGÉLIQUE

Ah, grands dieux! Et ma mère, alors, que devint-elle

LA GOUVERNANTE

Votre mère? jugez de sadonleur mortelle; Peignez-vous son état et son adversité.

Enfin, après avoir long-temps sollicité, D'une pension foible, à peine suffisante Pour soutenir sa vie infirme et languissante. On crut payer assez les jours de son époux. Elle comptoit alors se réunir à vous.

Et vous faire venir pour essuyer ses larmes; Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes, Sa santé succomba sous des maux si constants; Dans les bras de la mort elle resta long-temps: A peine elle en sortoit, que ce bienfait modique, Qui faisoit sa fortune et sa ressource unique, Fut discontinué sans espoir de retour.

ANGÉLIQUE

Sans doute que depuis un si malheureux jour

Elle n'a pu survivre à ce coup si funeste?

Vos larmes, vos soupirs, m'apprennent tout le l'este.

Ne comptez plus sur elle, et revenons à vous. Vous étiez au couvent, où je sens, entre nous. Jusqu'où pouvoit aller votre disgrâce affreuse,

358 LA GOUVERNANTE

Quand le ciel, qui vouloit que vous fussiez heureuse,

De la baronne un jour v conduisit les pas.

Ou lui parla de vous: votre âge, vos appas,

Des larmes qui pour lors vous prêtèrent leurs charmes,

Tout força la baronne à vous rendre les armes;

Llle vous])iO(li(i[ua ses fyënéreux secours.

Enfin , son amitié s'augmentant tous les jours,

Elle vous prit chtz elle, et sa vive tendresse

Daigna vous honorer du titre de sa nièce.

ANGÉLIQUE

Ah ! quelle différence!

LA GOUVERNANTE

Ainsi ne l'étant pas, Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas. Pouvez-vous vous livrer à l'espoir inutile De devenir un jour l'éjiouse de Sainville** Non; cessez de compter sur cet heureux lien. La baronne pourra vous faire quelque bien; Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous préfère Au plus riche parti que lui

cherche son père: Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bientôt son rang et son état.

A NGÉLIQUE.

Et le plus tendre amour n'est donc rien dans la vie? Au gré de
la fortune il faut qu'on se marie. Pourvu qu'on soit bien riche, on
est donc bien content) Je ne l'aurois pas cru.

LA GOUVERNANT E

Le plus sûr est pourtant De ne plus espérer que 1 hymen vous
unisse:

ACTE II, SCÈNE H. 3f

^ ■ 'atteudez pas, vous dis-je, un si grand sacrifice; Je n'imagine
pas qu'il y puisse songer.

ANGÉLIQUE

Vous découvrez l'abyme où j'allois me plongv'îr. Que de com-
bats vont être arrosés de mes larmes 1 Ce n'est que loin de lui que
je trouve des armes' Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes réflexions l'a toujours emporté ; tt si je reste ici...

1 A GOUVERNANTE

Venez.

AN GÉLIQUE.

Où donc, ma bonne?

LA GOUVERNANTE

OÙ l'honneur vous attend , aux pieds de la baronne; Venez lui confier votre état dangereux.

Elle aime la vertu, son cœur est généreux : Priez-la de finir une peine si rude, En vous taisant rentier dans cette solitude Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort: Elle est riche, elle y peut assurer votre sort. Doutez-vous du succès? La baronne vous aime.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi?

ANGÉLIQUE

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur et moi. !N'est-il que ce moyen ? Si je vous intéresse , Ma bonne, sauvez-moi l'aveu de ma faiblesse.

360 LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE

Hâtez-vous J'emploier des motifs si pressants: Les remèdes tardifs sont toujours impuissants.

ANGÉLIQUE

Disposez d'un aveu que je vous abandonne, (Chargez-vous-en vous-même auprès de la baronne.

LA GOUVERNANTE

Vous me le permettez?

ANGÉLIQUE

Oui , je vous le permets.

LA GOUVERNANTE

Vous me, désavouerez.

ANGÉLIQUE

Non ; je vous le promets.

LA GOUVERNANTE

J'y vais doue.

Attendez... Partez, volez, ma bonne; Je pourrais révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE

J obéis.

ANGÉLIQUE

Écoutez, c'est à condition, Si l'on daigne accepter ma proposition, Une vous viendrez aussi, que vous vivrons ensemble; .Te me soumetts à tout, pourvu qu'on nous rassemble: N'y consentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE

. Oui , c'est bien mon dessein.

(EUe sort. >

JULIETTE, ANGÉLIQUE

Pourroit-ou vous parler?

ANGÉLIQUE

Tu lui diras que non.

J ULI ETTE.

C'est moi qui vous demande audience en mou nom.

a.ngélioue.

Oui? toi?

JULIETTE

Moi-même.

ANGÉLIQUE

Eh bien ! je ne veux plus t'eutendre.

JULIETT E

Et par quelle raison ?

362 LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQ UE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE

On vous l'a défendu?

ANGÉLIQUE

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE

Depuis assez long-temps, parlons de bonne foi, Votre bonne, jalouse, envieuse, inquiète. Cherche à me supplanter, sa victoire est complète; Votre humeur trop facile a comblé son désir : Niaisisez, ne pensez que sous son bon plaisir; Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous prête; Soyez comme un enfant qu'on mène à la baguette.

ANGÉLIQUE

De grâce , finissons ; je ne vois que trop bien Quel est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE

Vous pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE

Va, je sais qui t'envoie.

JULIETTE

Ne vous«n faites pas une si grande joie.

ANGÉLIQUE

Quoi! tu me soutiendras...?

J ULIETTE.

Moi ! je ne soutiens rien.

ANGÉLIQUE

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen D'apaiser, s'il se peut, une amante outragée?

ACTE II, SCENE IV

JU LIETTE

Ce seroit volontiers, s'il m'en avoit chargée; Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parle pour lui). Mais enfin , croyez-vous les hommes d'aujourd'hui D'humeur à nous passer tous nos petits caprices, A faire tous les jours les plus grands sacrifices, A braver, à souffrir les mépris, les rebuts, A demeurer constants lorsque l'on n'en veut plus. A revenir à nous sitôt qu'on les rappelle? Non , l'art d'ainaer a pris une forme nouvelle; C'est à nous à présent à remplir en aimant Tout ce qu'une maîtresse exigeoit d'un amant; Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grâce. Nos esclaves ont mis leurs vaiiKjueurs à leur place, Ils se sont emparés de nos droits les plus doux; Tout le poids de l'amour est retombé sur nous.

ANGÉLIQUE

Que m'importe ?

JULIETTE

Avouez que si par aventure Sainvilie r^venoit après cettte rupture Plus tendre que jamais vous rapporter sou cœur, Le vôtre auroit pour lui la dernière rigueur?

ANGÉLIQUE

Sans doute.

JULIETTE

Il fait donc bien de ne pas se commettre? Je dis plus, s'il osoit hasarder une lettre Pleine de désespoir (je suppose le cas), Vous la refuseriez ?

364 LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE

(à part.) Il se le tient pour dit. Il est temps que je tousse.

(Elle tousse.) A la dernière épreuve il faut que je la pousse.

ANGÉLIQUE

Qu'as-tu donc?

JULIETTE, à part»

Est-il sourd? Re commençons encor.

(Elle tousse.)

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, JULIETTE

ANGÉLIQUE

Ah ! la belle finesse!

JULIETTE

Eu quoi donc , s'il vous plaît?

De grâce , expliquez- vous.

ANGÉLIQUE

Va, je sais ce que c'est.

Il faut pour ra'attraper être un peu plus habile : Ce billet qu'on t'apporte est...

JULIETTE

De qui?

ANGÉLIQUE

De Sainville.

JULIETTE

De lui . '

ANGÉLIQUE

Je {jayerois.

j ULi ETTE, en défaisant [enveloppe , qu'elle jette. Il faut voir.

ANGÉLIQUE

Que fais -tu'

Je l'ouvre.

A NGÉLIQUE

Je dirai nue je ne l'ai pas lu.

366 LA GOUVERNANTE

• JULIETTE, à part.

Pour la pousser à bout, changeons un peu le texte.

[Elle lit liant.) Et lisons hautement. « Pourquoi prendre un prétexte?

ANGÉLIQUE

Arrête, ou je m'en vais.

JULIETTE

Eh bieu ! lisons tout bas.

ANGÉLIQUE

Lis, puisque tu Je veux, rtiais je n'entendrai pas. JULIETTE
lit, et Angélique semble s'amuser à autre
chose.

■ ' Lorsque nous avons cru nous aimer Tun et 1 autre, t Nous
nous sommes trompés.

A N G É L I Q U E , à pa/ ^

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

JULIETTE conliv ue à lire, K il n'est pas malheureux de rompre en même temps : « Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre, f» J'accepte la rupture; ainsi n'en parlons plus. »

ANGÉLIQUE, à part.

(en ramassant l'enveloppe.) Est-ce à moi qu'on écrit?... Regardons le dessus.

JULIETTE

A qui diantre en veut-on? Quelle est cette aveature? Pourriez-vous , par hasard, connoître l'écriture?

ANGÉLIQUE, aiiimce.

Elle est de mou perfide.

JULIETTE, ingénument.

âIi ! vous l'avez bien dit. .

ACTE II, SCÈNE VI

ANGÉLIQUE

Oui, Juliette, elle en est; c'est à moi qu'il écrit; Et c'est Jui qui m'outrage après m'avoir trahie , Et qui joint le mépris avec la perfidie. Poursuis.

JULIETTE

Restons-en là.

ANGÉLIQUE

Quelle étoit mon erreur!

Achevé, j'ai besoin de lavoir en horreur.

JULIETTE

Vous l'aimiez donc encore?

ANGÉLIQUE

Aimer sans espérance Est un état cruel. Mais quelle différence! Haïr est le tourment le plus affreux de tous. Donne-moi ce billet.

JULIETTE

Tenez, contentez-vous.

(à part.) Vvertissons Sainville, il est temps qu'il arrive.

{Elle sort. }

ANGÉLIQUE, SAINVILLE

SAINVILLE

Cédons; l'impatience où je suis est trop vive.

ANGÉLIQUE

Fuyons; sans doute il vient jouir de son forfait.

Vous me fuyez?

ANGÉLIQUE, en lui jetant le billet.

Tenez, voilà votre billet.

SAIN VILLE

A-t-il pu vous déplaire?

ANGÉLIQUE

Autre insulte mortelle.

SAIN VILLE

C'est de mes sentiment^ l'expression fidèle.

ANGÉLIQUE, à part.

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE

Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient.

ANGÉLIQUE

c'en est trop.

SAINVILLE

Quel courroux!

ANGÉLIQUE

Auriez-vous bien l'audace , Auriez-vous la fureur de m'insulter en face?

SAINVILLE

Quel est donc mon forfait?

ANGÉLIQUE

Feignez de l'ignorer. J

SAINVILLE. '

D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer?

ANGÉLIQUE

Perfide! on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

ACTE II, SCÈNE VII

Ah ! je ne vois que trop quels motifs vous engagent A m'accabler
encor d'un si cruel refus. Hélas ! tout ce qui vient de ce qu'on
n'aime plus Dégénère en offense, et se tourne en injure.

Cessez de m'arrêter.

SAINVILLE

Je ne puis, non, parjure; La révolte devient permise au déses-
poir : Vous nie rendrez raison d'un procédé si noir.

JULIETTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE

JULIETTE, en r/an(.

Eh ! je vous cherche.

SAINVILLE

Parle : est-ce là cette lettre Qu'à l'instant, de ma part, tu viens de lui remettre? Tu dois la reconnoître : est-ce elle?

JULIETTE

En doutez- vous?

SAINVILLE

Eh bien! mademoiselle en est dans un courroux Qui ne se conçoit pas ; sa fureur est extrême.

JULIETTE

Vous pouvez la calmer en la lisant vous-même,

ANGÉLIQUE

Mais à quoi servira...

370 LA GOUVERNANTE

JULIETTE

Je puis avoir mal lu.

Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflu.

JULIETTE

(à Sainville.) Écoutez... Vous, lisez.

SAINVILLE lit.

« Le secours de l'absence « M'a bien mieux fait sentir le prix de votre cœur.

« Quand je reviens à mon premier vainqueur, « C'est avec plus d'amour et plus de connoissance. »

ANGÉLIQUE

Vous lisez faux.

SAINVILLE, en lui présentant le billët.

Voyez.

JULIETTE

N'interrompez donc pas.

Suivez des yeux.

{Angélique regarde^ et lit en même temps.)

SAINVILLE

« Par-tout où j'ai porté mes pas, •■< Je n'ai trouvé que vous dont mon ame asservie rt Pût faire mon bonheur le reste de ma vie. »

ANGÉLIQUE, dwi ton courrouci.

Il a raison... Juliette?

JULIETTE

Eh bien ! vous vous aînaez.

Mais, quoi?

ACTE II, SCENE VIII

JULIETTE

Plus que jamais vos cœurs sont enflammés. Quelle explication faut-il que je vous donne?

(en leur prenant la main.) Eh! trop heureuse encor l'araante qui pardonne!

ANGÉLIQUE

Voilà ce que j'ai craint... Sainville, il n'est plus temps; Je retourne au couvent.

SAINVILLE

Dieux! qu'est-ce que j'entends!

Vous voulez donc ma mort?

ANGÉLIQUE, à part.

Et sans doute la mienne.

[haut.) J'ai donné ma parole ; il faut que je la tienne.

SAINVILLE

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant? Eh! que voulez-vous donc faire dans ce couvent?

ANGÉLIQUE

On est allé pour moi le demander en grâce.

SAINVILLE

En grâce, dites-vous?

Voilà ce qui se passe.

J'en attends la réponse : et je vous dirai plus ; Je tremble.

SAINVILLE

fit de quoi donc?

ANGÉLIQUE

De n'avoir qu'un refus.

372 LA GOUVERNANTE

s A I N V I L L E , cfun ton ironique. Cette grâce, en effet, doit vous être fort chère!

ANGÉLIQUE, ingénument.

Entendez mes raisons sans vous mettre en colère.

SAINVILLE

En pouvez-vous avoir pour me désespérer, Lorsqu'à tout l'univers je viens vous préférer? Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie, A vous faire régner sur mon ame ravie, A m'assurer

la vôtre, à vous lier à moi Par le don éternel de ma main , de ma foi?

ANGÉLIQUE

Auriez-vous ce dessein?

SAIX VILLE.

Pui>-je en avoir un autre?

ANGÉLIQUE

On l'a craint.

SAINVILLE

Justes dieux ! quel soupçon est le vôtre ! Il ne vient point de vous ; et je vois en ce jour L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour. Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame. Oui, pendant mon absence on vous a peint ma flamme Comme un amusement frivole et criminel.

Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel. Avez-vous pu souffrir qu'on me fît cette injure? A-t-on vu dans mon cœur le germe du parjure Et de la perfidie? Et vous qui me blessez, Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez*

ACTE II, SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, à Juliette.

Ma bonne a mal jugé de l'amour de Sainville.

JULIETTE

Et vous avez été trop prompte et trop facile A vous déterminer.

SAINVILLE

Vos beaux yeux sont baissés :

Eh! du moins regardez ceux que vous offensez.

ANGÉLIQUE

Ah, Sainville!

SAINVILLE

Quoi donc? qui fait couler vos larmes?

ANGÉLIQUE

Vous ne savez pas tout.

SAINVILLE

Quelles sont ces alarmes? Quels secrets devez- vous cacher à mon amour?

ANGÉLIQUE, en s'opp rochant de lui.

J'ignore qui sont ceux à qui je dois le jour.

[Juliette se relire au fond du théâtre pour faire le guet.) Vous croyez que je suis nièce de la baronne?

SAIN VI LLE

Eh bien?

ANGÉLIQUE

Il n'en est rien , je ne tiens à personne.

SAINVILLE

Ah, grands dieux! Quel sera mon bonheur de pouvoir Vous tenir lieu de tout! Comprenez-vous mon espoir.

374 LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE

Quoi ! malgré cet aveu?

SAINVILLE.

Je n'en aurai point d'autre:

Assurez à-la-fois mon bonheur et le vôtre.

ANGÉLIQUE

Je pourrais être à vous?

SAINVILLE

Oui , le plus tendre amant S'engage, et pour jamais vous en fait le serment. Tendez-moi cette main... Mais quel trouble vous presse?

Mais, Sainville, comment retirer ma promesse?

SAINVILLE , en se jetant à ses pieds. Nous verrons : cependant cachons bien notre amour: Dissimulons tous deux

jusques à l'heureu-i jour...

(// lui haisc la inaiu.)

SCÈNE X

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE

LA BARONNE, ironiquement.

Sont-ce là les adieux de ces pauvres enfants?

LA GOUVERNANTE

Je suis au désespoir

Vos soins sont triomphant».

LA GOUVERNANTE

Ah, madame 1

LA BARONNE

En voilà l'heureuse réussite :

Ils ont lieu opéré, je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE, CONFUSE.

Ah! daignez me traiter avec moins de rigueur. Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie D'aller dans un couvent passer toute sa vie? LA GOUVERNANTE, d'un ton ferme.

Ne la consultez point en cette extrémité, Madame; il faut user de votre autorité. Eh"! comment voulez-vous qu'une fille à son âge Puisse de sa raison faire un heureux usage. Quand la séduction , avec tous ses appas, L'environne, l'ohséde, et la suit pas à pas? Arrachez au péril l'innocente victime Que son propre penchant eiittraine dans l'abyme.

376 LA GOUVERNAISTE.

LA BARONNE

{à part.) {haut.) Feignons. Il peut avoir dessein de l'épouser.

LA GOUVEHNANTE.

Angélique à ce point ne sauroit s'abuser:

Sa facilité seule emporte la balance.

Saif-elle seulement qu'elle est sans espérance?

Dans l'ivresse où son cœur est plongé sans retour,

Ses yeux ne portent pas plus loin que sou amour;

Et son bonheur présent, qui n'est qu'anc chimère,

Fait que son avenir ne l'embarrasse guère :

Elle ne sait qu'aimer, et ne sait rien prévoir.

Mais enfin, supposé qu'un si fatal espoir

Sur la foi des serments autorise sa flamme.

Et, malgré la raison , règne au fond de son ame,

Que de sujets pour vous de crainte et de terreur?

Jusqu'ouù peut la conduire une semblable erreur?

Je frémis : ôtez-vous cette frayeur mortelle.

Eh! l'amour et l'hymen ne sont pas fcàts pour elle.

LA BARONNE

Je le sais comme vous, Sainville est dépendant; Jamais il u'obtiendrait l'aveu du président. Mais sur une terreur qui peut être indiscreète, L'enterrer toute vive au fond d'une retraite. C'est une cruauté.

LA GOVERNANTE.

Qui lui sauve l'honneur.

LA BARONNE

Leur amour passera. Vous-même, en sa faveur Empruntez un moment des entrailles dé mère.

ACTE II, SCENE X

Quoi! vous priveriez-vous d'une fille si chère? Vous soupirez I Parlez.

LA GOUVERNANTE

J'y résoudrois mon cœur.

LA BARONNE

{à part.) {haMt.) Fort bien. Je ne saurois avoir cette rigueur. Jlais je veux lui parler; et si ma remontrancf Est sans succès, j'irai jusques à la défense.

LA GOUVERNANTE

Elle ne servira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE

Soins superflus.

Contre deux cœurs unis que sert la vigilance?

(Elle se jette à ses pieds.) J'embrasse vo.s genoux.

LA BARONNE, à part.

Faisons-nous violence.

LA GOUVERNANTE

Éloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.

Ah! voulez-vous la voir se perdre sous vos yeux?

LA BARONNE

C'en est trop; laissez-moi, je vous demande grâce Tant de vivacité m'importune et me lasse.

{en se relevant. } (en s'en allant.)

Eh! puis-je en mettre moins? Allons cacher mes pleurs. Ab! < ieK daigne empêcher le plus grand des malheurs!

378 LA GOUVERNANTE

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, JULIETTE

JULIETTE

Allons, il faut un peu faire tête à l'orajje.

A?, GÉLIQUE.

Trop de confusiou a glacé mon courage.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

AlJfGÉLIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, et soupirer.

JULIETTE

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE

Non, quoi que je me dise, Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

JULIETTE

Pour un petit malheur faut-il se dérouter? La baronne , entre nous, n'est pas à redouter; Elle est femme du monde, et n'en fera que rire ; Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

ANGÉLIQUE

C'est elle qui me cause aussi le [d]lus d'effroi.

380 LA GOUVERNANTE.

JULIETTE

Quelle enfance! Eh! qui peut, malgré vous, malgié moi, Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle?

ANGÉLIQUE

Sa raison, sa vertu.

JULIETTE

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGÉLIQUE

Je ne sais; mais je sens qu'elle ne me dit rien

Qui véritablement ne soit pas j)our mon bien :

C'est un fait; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,

Quelle conviction tient contre ce qu'on aime? '

Quand Sainville paroît, tout est évanoui.

JULIETTE

Cela se doit; il va venir.

ANGÉLIQUE, en regardant rîe côté et d'autre. Eh ! vraiment oui.

J ULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la baronne, Dans le fond du jardin, est avec votre bonne En un grand pourparler.

ANGÉLIQUE

c'est à notre sujet.

JU LIETTE

Bon ! bon ! qu'importe? Adieu , je vais faire le guet.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE

SAIN VILLE

Nous nous étions promis qu'une ombre salutare De nos feux mutuels couvrirait le mystère: Cependant vous voyez que tout est découvert. Vous puis-je à ce sujet parier à cœur ouvert?

Hélas! vous le pouvez; je répondrai de même. Que vois-je dans vos yeux?

Mon désespoir extrême.

ANGÉLIQUE

D'où vient?

SAIN VILLE

Je suis perdu.

ANGÉLIQUE

Vous? Quel trouble est le mien!

SAIN VILLE

On pourroit me sauver, mais vous n'en ferez rien. Vous savez que lamour nous a faits l'un pour l'autre.

ANGÉLIQUE

Eh bien?

Vous trahirez et son choix et le vôtre, Les persécutions vous feront succomber; Oii travaille au malheur où nous allons tomber.

382 LÀ GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE

De quoi me grondez-vous? Puis-je aimer davantage?

SAIN VILLE

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

Laissez-moi vous aimer comme je puis aimer.

Non , ce n'est pas assez.

ANGÉLIQUE

Qui peut vous alarmer?

SAIN VI L LE

L'instant où je vous parle est le seul qui nous reste: On va \ou3
accorder cette grâce funeste Que votre complaisance a fait sollici-
ter; On saura vous résoudre enfin à l'accepter. Que dis-jel on ob-
tiendra de votre obéissance D'agréer les horreurs d'une éternelle
absence.

ANGÉLIQUE

A subir cet arrêt je dois me préparer;

Mais sans nous désunir on peut nous séparer.

s AIN VI LLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes assurances! Jamais
l'éloignement, la temps, les remontrances, Ne produiront sur
vous leur infaillible effet, Et vous braverez tout, comme vous avez
fait !

ANGÉLIQUE

Que me reprochez-vous?

Une épreuve cruelle.

ACTE III, SCÈNE II

Eh ! n'avois-je pas lieu de vous croire infidèle?

SA IX VILLE

Cruelle! on vous aidait à vous l imaginer:

Mais au fond du désert où l'on va vous mener,

On ne tardera guère à vous le faire accroire,

A noircir un absent par quelque fausse histoire

Que l'on aura grand soin de circonstancier;

Et je n'y serai point pour me justifier.

Vos feux ne pourront pas se nourrir de leurs cendres.

AXGÉLIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas?

s A IN VILLE.

Les lettres les plus tendres Ne peuvent soutenir long-temps un foible cœur: Notre ennemie alors usera de noirceur; Les unes en secret seront interceptées; Les autres à son gré seront interprétées. La perfide saura, d'un air doux et trompeur, Vous fasciner les yeux de l'esprit et du cœur.

ANGÉLIQUE

Mais je les lirai seule.

SAIN VILLE

Elle les aura vues; Vous n'en recevrez point quelle ne les ait lues ;

Elle s'en seivira, vous dis-je, à mes dépens. Et les supprimera quand il en sera temps.

ANGÉLIQUE.

Je vois en frémissant quel péril nous menace.

384 LA. GOUVERNANTE

Puⁱ-je le détourner? Que faut-il que je fasse?

SAI-VILLE, en tirant un papier. Me croire, m'imiter, et m'en signer autant : ■ Voilà ce que l'amour exige -en cet instant;

(en lui donnant l'écrit.) De notre sûreté c'est là l'unique gage.

ANGÉLIQUE, en prenant le papier.

Quel est donc ce papier?

Le serment qui m'engage A rendre à vos appas un hommage éternel, Le garant et le sceau de ce don solennel , Que vous fout à jamais l'amour et l'hyraénée. De ma main, de mon cœur, et de ma destinée... Quoi donc! vous hésitez à recevoir ma foi, Et votre main balance à se donner à moi?

ANGÉLIQUE

Eh! lepuis-je?

SAI.N VILLE, animé.

Comment?

ANGÉLIQUE, tremblante. ,
Quel courroux vous enflamme'
L'impossibilité n'est qu'au fond de votre ame.
Eh! quel obstacle empêche un nœud si plein d'appas?
Hélas ! vous le cherchez, et ne le trouvez pas;
Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-même ,
Vous dépendez de vous; votre infortune extrême.
Dont je rends grâce au sort, vous met eu liberté
De choisir qui vous plaît.

ACTE III, SCENE II. 38S

A. ANGÉLIQUE.

Oui, c'est la vérité; Je n'ai point de parents, du moins que je connoisse. Mais quoi! puis-je à mon âge être assez maîtresse Pour que mon seul aveu dispose de ma main ?

SAIN VILLE.

Non , j'attendois de vous ce refus inhumain.

ANGÉLIQUE

Une raison n'est pas un refus.

SAIN VILLE, à part.

L'inconstante !

ANGÉLIQUE

Mais si je consultois...

SAIN VILLE

Oui? votre gouvernante?

Et vous consulterez ensuite votre cœur.

ANGÉLIQUE, éplorée.

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur. Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire; Je ne sais déjà plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE

Si VOUS daigniez sur vous faire un juste retour...

ANGÉLIQUE

Eh ! je crains ma raison autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un et l'autre. Mais comment, je vous prie, M'assurer autrement de vous et de ma vie? Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs, Que le titre d'épouse ; consente», ou je meurs...

386 LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE.

Ah ciel !

_ SAIXVILLE.

Je règne , ou non , dans le fond Je votre ame î Le temps nous
presse ; optez d'accorder à ma flamme Le titre que ie ciel semble
me désigner, Ou de m'ôter la vie.

ANGÉLIQUE

Eh bien ! je vais signer :

Mais vous en répondrez.

SAINVILLE

On a bien de la peine A vous faire agréer d'éterniser ma
chaîne, A vous faire accepter le plus heureux lien. Est-ce ainsi
qu'on se rend ?

Vouà ne pardonnez rien.

s AIN VILLE.

Non , sans doute , à l'amour.

AN G EL 1 QU E, en lui tendant la main tendrement. Ah !
quelle t^ rannie !

LE PRÉSIDENT, S AIN VILLE

LE PRÉSIDENT

Bon, nous serons ici plus en particulier. On voudroit votre avis sur un cas singulier.

Mon père, vous savez que jamais je ne flatte.

•■ LE PRÉSIDENT

C'est par cette raison; l'affaire est délicate : Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs. Un juge assez habile, honnête homme d'ailleurs...

3SS LA GOUVERNANTE

Vous riez?

SAIN VILLE

C'est de voir ce tife imaginaire Etre si constamment l'épithète ordinaire Que s'accordent entre eux les 'hommes indulgents,

LE PRÉSIDENT

Ainsi vous ne croyez guère aux honnêtes gens.

Sain VILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vus me font douter des autres.

LE président.

Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres! Il est des gens de bien... Je pense, sur ma foi, Que vous ne jugei pas plus sainement de moi.

SAIN VILLE.

Mon père, en vérité, ce reproche me pique.

LE PRÉSIDENT

Vous me croyez du moins un peu trop politique. Eh! prenez ou laissez les hommes tels qu'ils sont: Toui aussi bien que vous je les coudoie à fond ; Mais je suis envers eux avec moins de rudesse Indulgent par lumière, et non pas par faiblesse. Mais re-. euh? enfin. Ce juge en question fut chargé d'un procès dont la décision Devoit, à son rapport, régler la destinée De gens de qualité qu'un heureux hyménée Veroit d'unir.

SAINTVILLE. '^.v

Laissons la noblesse du sang; Aux yeux de l'équité tous ont le même rang. Pesons les droits réels : la plus haute naissance

ACTE m, SCENE V

Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRÉSIDENT

Oui ; mais tout l'embarras est de bien rencontrer : Souvent le meilleur droit ne sait pas se montrer; Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que n'emploie Ce monstre ingénieux à poursuivre sa proie, Dont le métier cruel, et cependant permis. Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis. A ce fléau funeste, à ce mal sans remède. Ajoutez, pour surcroît, que la main qui nous aide Peut se laisser surprendre ou gagner. En effet, Ne sauroit-on nous faire un infidèle extrait?

SAINTVILLE

Tout juge qui s'en sert a tort, c'est mon système. Jamais il n'est trop bon pour voir tout par lui-même; Et s'il ne donne pas tous ses soins, tout son temps , Cette épargne est un vol qu'il fait à ses clients; Pourquoi se charge-t-il des fortunes publiques?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rigide.

SAINVILLE

Et des plus véridique».

Je vois d'ici ce juge, indigne de pardon, Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

LE PRÉSIDENT

Vous l'avez dit: un traître, un serpent domestique, Priva la vérité de sa preuve authentique. Le titre disparut; le bon droit succomba; L'erreur dicta l'arrêt, et le malheur tomba sur de* infortunés trop pleins de confiance,

Bgo LA GOUVERNANTE.

Et qui n'avoieDt, d'ailleurs, aucune expérience.

SAINVILLE

Mais leur juge étoit fait pour en savoir plus qu'eux; Peut-il seoon-oler <le leur désastre affreux, Et d'eu avoir été la cause?

tE PRÉSIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE

Qu'importe? H a laissé trahir son ministère;
Il axoit un dépôt, à qui Ta-t-il remis?
Si l'excuse avoil lieu , tout deviendrait permis.

LE PRÉSIDENT

Le temps et le hasard firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'a voit commis ce traître :
On su! la vérité; le itre n'éloit plus;
Et le juge, accable de regrets superflus,
Fut re'iût à verser des pleurs trop légitimes;
Eu^uite l'on apprit que l'une des victimes,
Chei chant à reparer les rigueurs de leur sort,
Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que sa veuve, sans biens, pour élever leur fille,
Unique rejeton d'une illustre famille,
L'avoit abandonnée aussi bien que son nom.
Eh bien! s'il est ainsi, qiie me demande-t-on?

LE PRÉSIDENT

Ce que doit faire un juge en ce malheur extrême.

Tout homme qui consulte est peu sur de lui-même : Et que dire à celui qui ne se juge pas?

ACTE III, SCÈNE V

Mais VOUS, quauriez-vous fait dans un semblable cas? Ce juge le demande.

SAINVILLE

Il veut que je prononce.

Qu'il tremble! Mais à quoi servira ma réponse? Quoi qu'il en soit, enfin, j'aurois déjà rendu A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu; C'est à quoi je condamne un juge qui s'abuse : Qu'il répare ses torts, s'il veut qu'on les excuse; L'ignorance et l'erreur sont des crimes pour lui.

LE PRÉSIDENT

On prononce aisément dans la cause d'autrui : Celui dont je vous parle est peu riche.

, Qu'importe?

LE PRÉSIDENT

La restitution pourroit être si forte...

La somme n'y fait rien ; l'exacte probité Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRÉSIDENT

Ainsi vous vous seriez exécuté vous-même?

Assurément.

LE PRÉSIDENT, en souriant.

Fort bien.

SAIN VILLE

Je vous parois extrême : Ma façon de penser, contraire aux mœurs du temps,

39\ LA GOUVERNANTE

N'attirera sur moi que des ris insultants.

LE PRÉSIDENT

Pardonnez-moi, mon fils.

SAIN VILLE

Que dites-vous, mon père?

LE PRÉSIDENT

J'ai pensé comme vous: j'ai fait plus, et j'espère Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur. Vous voyez le coupable et le réparateur.

SAIN VILLE.

Vous?

LE PRÉSIDENT

Moi-même.

SAINVILLE

Ah, grands dieux! Que ma source m'est chère! Que je suis enchanté de vous avoir pour père!

(// l'embrasse.) Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.

LE PRÉSIDENT

sitôt que je l'ai pu , j'ai fait ce que j'ai dû, Et je viens d'expier ma méprise funeste : Il vous en coûtera.

SAINVILLE

Votre vertu me reste.

LE PRÉSIDENT

Ah! qu'il m'est doux de voir que je rens en vous! Ah , père fortuné!

SAINVILLE

Vous méritez de tous La vénération, l'estime la plus haute :

ACTE III, SCÈNE V. Sqî

Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute Qui vous a procuré l'heureuse occasion De faire une si grande et si bonne action! (Juliette paroît et fait des signes.)

LE PRÉSIDENT

Le ciel me l'inspira, le ciel la récompense.

Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance :

Un ancien ami, de même rang que nous,

Et qui m'attend chez moi , v.ent de m'offrir pour vous

Un des meilleurs partis qui soient peut-être en France;

C'est une fille unique, une fortune immense.

Je réponds de ses mœurs , et j'en suis enchanté,

Car c'est là, selon moi, la première beauté.

D'ailleurs, elle est charmante. F.nfin l'on vous préfère:

Je vous en pr.rle ici de la part de son père ,

Et c'est un mariage à conclure au plus tôt.

Vous savez notre- état, je vous l'ai dit tantôt :

Ce qui vient d'arciver, comme vous pouvez croire,

Nous dérange hi aucoup en nous couvrant de gloire ;

J'ai vendu cette terre où vous vous plaisiez tant.

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRÉSIDENT

Vous paraissez bien froid, quand la fortune même...

s AIN VILLE

Mon père, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRÉSIDENT

L'hymen vous fait-il peur ?

SAIN VILLE

Non : j'y vois mille appas.

391 LA GOUVERNANTE.

Cette fille est trop riche et ne me convient pas.

LE PRÉSIDENT

Comment donc ?

[Juliette reparaît encore.)

SA IN VILLE

Il faudroit lui devoir ma fortune :

C'est une dépendance un peu trop importune. Les grands biens d'une femme augmentent trop ses droitS; Et par reconnoissance il faut subir ses lois; Ce bienfait-là devient une dette éternelle. Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle. Quoi qu'il en soit, malgré ma situation, Je ne veux point avoir cette obligation.

LE PRÉSIDENT.

Bon ! est-ce qu'un mari n'est pas toujours le maître?

SAIN VIL LE

Je ne veux point d'esclave, et je ne veux pas l'être.

LE PRÉSIDENT

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAIN VILLE

Une compagne aimable est tout ce qu'il me faut. J'épouse pour aimer, pour être aimé de même : Je ne pourrais prétendre à ce bonheur extrême; Vingt exemples pour un semblent m'en avertir ; C'est se vendre, en un mot, et non pas s'assortir.

LE PRÉSIDENT

Ah! vos réflexions détruiront ce scrupule; Car , entre nous , mon fils , il est trop ridicule. Je vous laisse y penser, et je vais de ce pas

SAINVILLE, JULIETTE

Que diantre un fils a-t-il tant à dire à son père? Votre Angélique est folle, elle me désespère; La crainte, l'épouvante, et la timidité, Triomphent pour le coup de sa facilité. Vous ne la tenez plus.

SAIX VILLE.

Ah ciel ! quel coup de foudre !

JULIETTE

Voyez si vous pouvez vous-même la résoudre; Mais ne l'espérez plus.

SAINVILLE

Je m'en vais la trouver.

JULIETTE

Elle est dans le jardin , qui s'occupe à rêver.

[Sainville sort)

396 LA GOUVERNANTE

SCÈNE VIII

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE

LA GOUVERA AJNTE.

OÙ peut être Angélique?

JULIETTE

Ah r je vous le demande.

L'ai-je à raa garde? Elle est, ce me semble, assez grande Pour être sa maîtresse.

LA GOUVERNANTE

Il faut me l'amener.

JULIETTE, en mo7itrant la baronne.

J'obéis à madame; elle j)eut ordonner.

Mais vous?

LA BARONNE

Obéissez quand madame l'ordonne.

JULIETTE, en regardant la gouvernante.

Madame! Ah ! par ma foi, l'épithète m'étonne.

{Elle son.}

SCÈNE IX

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE

LA BARONNE

Eh bien, ma chère amie?

LA GOUVERNANTE

Ah! c'est trop m'honorer.

Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer. Avouez que c'est vous qu'un procès déplorable a contrainte à subir un sort si misérable.

LA GOUVERNANTE

Vous me désespérez.

LA BARONNE

* Eh, madame! achevez

Cet aveu que j'implore, et que vous me devez.

LA GOUVERNANTE

Que voulez-vous de plus de ma reconnoissance?

LA BARONNE

La faveur d'être admise en votre confidence. Mais je lis dans votre ame : une noble fierté, Un courage au-dessus de toute adversité Vous Fait désavouer votre infortune extrême; Et vous vous imposez ce déni de vous-même, Par égard pour le rang où vous avez été , Par mépris pour le sort qui vous a tout olé. Mais ce que vous cachez n'en est pas moins visible; Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop sensible:

>98 LA GOUVERNANTE

Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous fuit ;

Madame . écarterez donc le charme qui vous suit.

LA GOUVERNANTE

Vous êtes dans l'erreur, le président s'abuse.

ia BARONNE.

Eh bien ! pour vous convaincre, il faut que je m'accuse.

LA GOUVERNANTE

De quoi ?

LA BARONNE

Votre secret n'en est plus un pour moi : J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai VU de mes yeux la preuve la plus claire D'un fait dont vous voulez soutenir le contraire; Vous êtes sûrement la comtesse d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE

Qu'entends-je!

LA BARONNE

Pardonnez: pour finir vos malheurs Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

LA GOUVERNANTE

Madame, quel usage en avez-vous pu faire?

Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,

Et de quelle importance est pour moi mon secret,

Puisque je le cachois à tout ce que j'adore,

\ ma fille, en un mot.

Angélique l'ignore?

ACTE III SCENE IX

LA GOUVERNANTE

Et jamais de ma part elle n'en saura rien

LA BARONNE

Eh quoi ! la pouvez-vous priver d'un si grand bien?

LA GOUVERNANTE

Je la sers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire : Eh! que lui produiroit ma douloureuse histoire?

LA BARONNE

Qu'en peut-il arriver, de lui faire savoir Sa naissance?

LA GOUVERNANTE

L'orgueil et l'affreux désespoir.

Non, madame, laissons à cette infortunée L'esprit de son état et de sa destinée. On n'est point malheureux quand on peut ignorer Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer. J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE

Ah, ma chère comtesse!

Mes soins n'ont point blessé votre délicatesse : Croyez que je n'ai fait nul éclat indiscret. Aucun autre que moi ne sait votre secret; J'ai su le ménager avec un soin extrême : Le président, qui

veut être inconnu lui-même, Et qui m'en imposoit la plus expresse loi, A daigné s'en fier aveuglément à moi.

Content de relever votre illustre famille. Madame, il ne connoit ni vous ni votre fille; Son bonheur lui suffit: en effet, il est tel Qu'il se croit à présent le plus heureux mortel.

400 LA GOUVERNANTE

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE

LE PRÉSIDENT

Madame, prenez part à ma douleur extrême.

Je croyois être heureux , vous l'avez cru vous-même :

Pour moi tout votre zèle en vain s'est déployé,

Je suis au desespoir, ou m'a fout renvoyé;

Oui , tout m'est revenu.

LA BARONNE.

Ciel: quelle est ma surprise!

LE PRÉSIDENT.

il faut qu'absolument vous vous soyez méprise; Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux, Que j'aurois pu me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE, à la gouvernante.

Comment vouley.-vou'î donc que je me justifie?

LA cor VF. RNANTE.

Ahl je \ois bien qu'il taut q»îe je me sacrifie, Et qui' j'avoue 'ii-
fiu uu secret échappé.

[nu pix'sùle'it.) C'est ^ous-même, monsieur, qui vous êtes
trompé.

LE PHÉsIDENT, à lubamne.

Est-elle du secret?

Elle sait tout.

LE PRÉSIDENT

Quentends-je?

ACTE m, SCENE X. 40i

Votre indiscretion me paroît bien étrange!

LA GODVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'ose avancer. Ce renvoi vous
étonne ! Avez-vous dû penser Qu'il pût être permis à cette infor-
tunée De relever ainsi sa triste destinée, Et de vous dépouiller en
cette occasion ? La générosité vous fait illusion.

LE PRÉSIDENT

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous sa querelle?

LA GOUVERNANTE

Ah! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle. Mettez- VOUS à sa place : auriez-vous accepté? Elle a tout refusé; ce n'est point par fierté, Par dédain, par mépris; elle en est incapable.

LE PRÉSIDENT

Mais n'avouez-vous pas que son juge est coupable D'avoir été surpris?

LA GOUVERNANTE

Qui peut ne l'être pas?

Il compte que l'erreur est un crime en ce cas, Et qu'il doit l'expié.

LA GOUVERNANTE

La victime en appelle :

Il a cru bien juger, il est quitte envers elle.

LE PRÉSIDENT

Mais de son ministère il s'est mal acquitté.

LA GOUVERNANTE

Dès qu'il n'est point coupable aux yeux de l'équité ,

402 LA GOUVERNANTE.

Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée. Vous ne l'avez vain-
crez point, elle est déterminée : N'en parlons plus, elle a subi son
jugement ; Le ciel même a pris soin du déloragement,

LE PRÉSIDENT

Comment?

LA GOUVERNANTE

En lui donnant la force et le courage D'accepter, de sur-
constamment son naufrage De voir, d'avisag» désormais le
passé, \

Et tout ce qu'elle fut, comme un songe effacé, Qui Ion ne de-
vroit plus offrir à sa mémoire: D.même sol' abaissement, li-
cette gloire; C'est tout ce qu'elle veut,

LE PRÉSIDENT

Je serois criminel.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel.

{Elle sort.}

ACTE III, SCÈNE XI. 40

Ainsi j'aurai causé le malheur de sa vie, Et pour le réparer mes
soins sont sans effet; Elle veut à jamais me laisser mon forfait.

Eh! c'est trop se venger, unissons-nous contre elle : Je prétends m'acquitter; la dette est trop cruelle.

LA BARONNE

J'admire, entre elle et vous, ces généreux combats,

LE PRÉSIDENT

Eh! l'admiration ne la sauvera pas

LA BARONNE

Aussi ne veux-je point y borner tout mon zèle; J'en ressens, comme vous, une peine mortelle ; S'il est quelque moyen , venez , j'ose espérer Que le ciel aura soin de nous le suggérer.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE

LA GOUVERNANTE, à paît.

Elle rêve... Feignons de ne l'avoir pas vue Lorsque tous deux ont eu leur dernière entrevue.

ANGÉLIQUE, apercevant la gouvernante.

Vous m'avez fait chercher?

LA GOUVERNANTE.

Oui: mon empressement Vous donne, je le vois, du refroidissement; Il m'a, dans votre cœur, en secret desservi.

ANGÉLIQUE

Quand j ai de l'amitié, c'est pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE

Puis-je vous demander, sans indiscretion, S'il vous souvient eucor d une commission Dont vous m'aviez chargée auprès de la baronne?

ANGÉLIQUE

Vous me la rappelez... Mais à propos, ma bonne..

LA GOUVERNANTE

Quoi?

Si vous m'en croyez, sans trop précipiter, Vous attendrez encore à vous en acquitter.

LA GOUVERNANTE. 40«»

LA GOUVERNANTE

(à part.) Pourquoi ? Dissimulons.

ANGÉLIQUE

c'est qu'il faut que j'y pense.

Mettez-vous à ma place en cette circonstance; Il s'agit de quitter et d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE

Le monde vous doit-il inspirer tant de goiit? Se peut-d qu'à vos yeux il oFfre ass>.-z de charmes Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes, Et de l'incertitude où je vois votre sort ?

Lorsqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port, On peut ainsi que vous se rendre fortunée, Faut-il mettre au hasard toute sa destinée? On ne doute de rien dans le cours des beaux jours; On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGÉLIQUE

Je m'en flatte: calmez vos fraveurs indiscrètes.

LA GOUVERNANTE

Vous vous éblouissez de l'état où vous êtes: Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors? Le néant est caché sous d'aussi beaux, dehors. La baronne vous aime, et j'en suis convaincue; Mais d'un moment à l'autre une mort imprévue Peut, en vous l'enlevant, vous laisser sans espoir.

ANGÉLIQUE

Vous mettez tout au pis.

Je ne fais que prévoir;

406 LA GOUVERNANTE.

Je ne soutiendrais pas cette disgrâce affreuse.

ANGÉLIQUE

Ne craignez rien pour moi , je serai plus heureuse.

LA GOUVERNANTE

Vous ne le voulez pas? J'en mourrai de douleurs ; Et ce sera pour vous le moindre des malheurs. Je sais que la retraite à des yeux de votre âge N'offre pas d'elle-même une riante image; La

jeunesse s'en fait un portrait peu charmant ; Bientôt l'expérience en décide autrement. Que ne m'est-il permis de vous citer la mienne? Mais vous n'y croirez pas; on ne croit (jue la sienne. A tout ce qu'il vous plaît il faut se conformer-, On ne veut pas vous perdre : eh ! qui pourroit former Un projet, un complot si cruel? Non, vous dis-je. Un sacri.î.ce entier n'est point ce qu'on exige : Bien loin de vous réduire à cette extrémité, Consentez seulement, pour un temps limité, D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille. Jusque» au mariage....

ANGÉLIQUE

Eh! de qui?

LA GOUVERNANTE

De Sainville.

Convient-il à vos yeux d'en être les témoins?

ANGÉLIQUE

Kn parle-t-on?

8ou père y donne tous ses soins.

ACTE IV, SCÈNE I

ANGÉLIQUE

Et quelle est la future?

LA GOUVERNANTE

Une riche héritière:

C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entière.

ANGÉLIQUE

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE

Eh ! pourquoi voulez-vous vous flatter.

Quand cet événement va bientôt éclater?

Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée N'attacheroit Sainville à votre destinée; Et s'il vous l'a juré , c'est le serment trompeur D'un traître, d'un perfide, et d'un lâche imposteur.

ANGÉLIQUE

A votre zèle ardent je me livre moi-même ;

Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime,

LA GOUVERNANTE

Vous l'aimez?

ANGÉLIQUE

Et jamais je n'aurai d'autre amour; Oui; mon cœur le lui jure à chaque instant du jour: Je le dois ; je remplis un devoir plein de charmes.

Un devoir! excusez de trop vives alarmes ; Si j'ai tort, il en faut accuser l'amitié : Mais enfin , par tendresse autant que par pitié,

Ne me direz-vous rien de plus de ce mystère^ Faut-il que je l'ignore?

408 LA GOUVERNANTE.

A^GÉLIQUE.

Oui , j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE

Eh! pourquoi me celer vos secrets les plus doux, A raoi qui ue puis être heureuse que par vous, Que i»ar votre bonheur? Je n'en puis avoir d'autre , Et vous me le cach^jz? Quel refus est le vôtre? Que NOUS ai-je donc fait pour l'avoir mérité ?

ANGÉLIQUE

L'état où je vous vois, et la nécessité De me justifier dans tout ce que j'adore, Vont vous ouvrir mou cœur.

LA GOUVERNANTE, à part.

Quels secrets vont éclore!

ANGÉLIQUE

Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé. Quels regrets vous aurez de l'avoir offensé! Cet hvraen que l'on croit si prêt à se conclure Ne se fera jamais, comptez que j'en suis sûre. Sainville est engagé.

LA GOUVERNANTE, à part.

Ciel I quel est mou effroi !

(haut.) Sainville est engagé, dites-vous?

Avec moi.

LA GOUVERNANTE

Qui? vous, Angélique? .

ANGÉLIQUE

Oui, moi-même.

ACTE IV, SCÈNE I

LA G O U V E R N A N T t .

Est-il possible !

ANGÉLIQUE

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendons invisible Nous enchaîne à jamais au gré de nos soupirs. ^

Quoi! n'étoit-ce pas là l'objet de vos désirs? Vous doutiez seulement que l'amour de Sainville Eût un but légitime ? Eh bien ! soyez tranquille; J'ai sa main et sa toi, ses destins sont les miens.

LA GOUVERNANTE

Eh! de quels droits?

ANGÉLIQUE

Faut-il d'autres droits que les miens?

Mon aveu doit suffire , à ce que j'imagine : Ne m'avez- vous pas dit que j'étois orpheline, Et sans nulle fortune , à la merci du sort ? S'il est vrai , j'ai donc pu, sans avoir aucun tort, Ne prendre auparavant les ordres de personne.

LAGODVERNANTE.

Du moins , vous auriez dû consulter la baronne , Peut-être auriez-vous pu me faire cet honneur... Mais, non , je ne crois pas ce prétendu bonheur.

ANGÉLIQUE

Vous ne le croyez pas? Il faut donc vous confondre.

(en tirant la promesse de Sainville.) Tenez, voyez, lisez; qu'aurez-vous à répondre? Est-ce là de sa foi le garant immortel? Dès que nous le pourrons, nous irons à l'autel Confirmer en secret cette union parfaite... Vous en serez témoin... Êtes-vous satisfaite?

410 LA GOUVERNANTE.

Sur-tout ne dites rien de ma félicité ; Gardez bien le secret.

LA GOUVERNANTE

Cette nécessité De vous envelopper des ombres du mystère Auroit dû vous donner un remords salutaire. Voyez quel est l'abyme où vous vous enchaînez! Ces nœuds défectueux, toujours infortunés, Sont un piège couvert d'une fausse espérance, Un écueil invisible aux yeux de l'innocence, Et qu'elle n'aperçoit que lorsqu'il n'est plus temps. Ah ! pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens? Eh ! n'est-on pas assez à plaindre quand on aime?

Un amant n'est déjà que trop fort par lui-même, Sans lui fournir
encor des titres et des droits^ Dont on a vu l'amour abuser tant
de fois.

anoélique.

Je ne serai jamais dans ce cas déplorable.

La sagesse n'est pas toujours inaltérable.

C'est en vain qu'on se flatte et qu'on croit être sûr

De ne brûler jamais que du feu le plus pur;

Malgré soi-même, enfin, l'on manque à sa promesse.

Et l'on cède par force à sa propre foiblesse :

Tout se découvre alors; un nœud si criminel

Ne laisse en se brisant qu'un opprobre éternel.

a. \ G É L I Q u E , à part.

Cette femme n'a rien à voir que de funeste.

(haut.) Eh! traquillisez-vous, je prendrai soin du reste.

ACTE IV, SCÈNE I. 4n

LA GOUVERNANTE

Uu si grand intérêt ne sauroit vous toucher; Je n'ajoute qu'un
mot.

ANGÉLIQUE, avec dépit.

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE

Sainville vous est cher?

ANGÉLIQUE

Cent fois plus que moi-même.

LA GOUVERNANTE

Eh bien! vous le perdez.

Ma surprise est extrême :

Eh î comment?

LA GOUVERNANTE

Sa fortune est au-dessous de lui :

Le plus riche parti se présente aujourd'hui ; S'il rejette pour vous l'hymen qu'on lui propose, Le président surpris en cherchera la cause. Craignez tout d'un courroux justement mérité; N'en doutez pas, son hissera déshérité, Et vous aurez causé son malheur et le vôtre : Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre. Vous crovez que l'amour qui vous unit tous deux Vous tiendra lieu de tout : il fuit les malheureux. Il aime la fortune, et n'est pas plus fidèle ; On ne l'a cpe trop vu s'envoler avec elle. Et ne laisser à ceux qu'il avoit entflammés Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés... Vous ne m'écoutez pas?

iii LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE

Il est vrai ; je ne songe Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE

Mais ce n'est qu'un mensonge.

Enfin vous persistez?

ANGÉLIQUE

Oui, sans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE

Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien faits : Je n'en sais pas assez touchant cette matière Pour prendre en ce papier une assurance entière ; Il faut que je consulte.

ANGÉLIQUE

Il n'en est pas besoin ; Je ne souffrirai pas que vous preniez ce soin : La moindre défiance est un manque d'estime; Sainville, avec raison, pourroit m'en faire un crime; Je ne veu.\ contre lui ni garants ni témoins , Je ne l'aimerois pas si je l'estimois moins.

LA GOUVERNANTE

Pour plus de sûreté, souffrez que je m'informe; Je crains que cet écrit ne pèche par la forme.

ANGÉLIQUE

Eh ! que m'importe à moi? .Mes vœux sont satisfaits: J'en crois mieux le"? sermons (jue Sainville m'a faits Que tout ce

qu'on pourroit \oiis dire; ainsi, ma bonne, Rendez-moi...

LA GOUVERNANTE

Je ne puis.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE

SAIN VILLE, à Anfjélique.

Quel est donc ce papiei Qu elle cache avec soin ?

ANGÉLIQUE

C'est notre mariage.

Vous allez me gronder.

SAINVILLE

Quel est donc ce langage ?

Ou avez-vous fait ?

ANGÉLIQUE

J'ai cru pouvoir m'y confier.

SAINVILLE. '

Qu'eutends-je?

ANGÉLIQUE

J'ai tout dit pour vous justifier.

SAIN VI LLE

De quoi donc ?

ANGÉLIQUE

Elle a tort; il lui plaisoit de croire

4ii LA GOUVERNANTE.

Que vos feus offensoient votre honneur et ma gloire i

Que, l'hymen ne pouvant jamais les couronner,

Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.

A présent je ne sais quel scrupule l'arrête ;

Tenez, demandez-lui ce quelle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE

Tout ce qu'on peut penser d'un hymen clandestin.

SAIN VILLE

Pouvions-nous autrement fixer notre destin

Que par un nœud secret? Il étoit nécessaire;

Mais enfin, je le sais, vous m'êtes trop contraire

Pour ne pas abuser du malheureux secret

Dont elle vous a fait l'aveu trop indiscret.

Vous fûtes, vous serez toujours mon ennemie;

Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous détesterois, si j'étois criminel.
Connoissez un amour qui doit être éternel;
Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être extrême :
J'adore sa vertu, j'en fais mon bien suprême;
Je n'ai rien qui me soit plus cher que son honneur;
Pourrois-je Ten priver sans perdre mon bonheur.
Sans me déshonorer, sansm'avilir moi-même?
Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on aime :
Connoissez mes désirs; je borne tous mes droits
Au seul titre secret...

LA GOUVERNANTE

Ignorez-vous les lois Et les droits paternels?

SAIX VILLE.

Hélas ! qui les ignore?

ACTE IV, SCÈNE II. 415

Je les sais comme vous; mais je connois encore Un pouvoir au-dessus de leur>autorité, C'est celui de l'honneur et de la probité.
Ne peut-il arriver des temps plus favorables? Et les pères sont-ils

toujours inexorables ? Un fils au désespoir en peut tout espérer. Mais j'ai fait un serment, rien ne peut l'altérer, Et c'est entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE

Je ne le reçois point.

ANGÉLIQUE

Eh ! soyez moins cruelle, Et consentez. D'abord que je réponde de lui...

Eh bien ! séparez-nous, même dès aujourd'hui ; C'étoit votre dessein ; loin que je le combatte, Je vous offre un moyen. La baronne vous flatte...

LA GOUVERNANTE

Comment ? Expliquez-vous ?

SAIN VILLE

Je sais, à ce sujet, Qu'elle ne compte point remplir votre projet ; Elle adore Angélique, et, malgré votre zélé, Elle n'a pas dessein de se séparer d'elle. Puisque vous me craignez, partez dès à présent : J'ai le bien de ma mère , il sera suffisant Pour vous faire à jamais le sort le plus paisible , En cas que mon bonheur soit toujours impossible. Avec elle , en un mot, abandonnez ces lieux : Je remets à vos soins ce dépôt précieux ;

416 LA GOUVERNANTE.

Recevez-le de moi , pour le garder vous-même, Et pour le rendre un jour à ma tendresse extrême.

(à Jtngcliriue.) N'y consentez-vous pas jusqu'à des temps plus doux?

ANGÉLIQUE

Moi , Sainville? Ah ! pourvu que je vive pour vous , Au milieu des transports d'une si douce attente, Fût-ce dans un désert, je serai trop contente; L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet. Oh! ma bonne y consent... Votre cœur s'y soumet.

LA GOUVERNANTE

Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes, Que je me prêteroïis au complot que vous faites? Voilà donc la vertu que vous me supposez? C'est un enlèvement que vous me proposez. Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimère? Moi, je vous aideroïis à trahir votre père! A son sang révolté je serviroïis d'appui ! La nature y répugne et me parle pour lui. Eh ! croyez que sa voi.v. ne m'est pas étrangère»

SAINVILLE

Mais songez qu'Angélique...

Elle a beau m'être chère.

Je ne porterai point un coup si douloureux Au mortel le plus digne et le plus généreux

SAINVILLE

Je ne veux que <ln (enips pour amener mon père

A m'accorder enfin cet aveu que j'espère;

Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement:

ACTE IV, SCENE II

Du moins, en attendant l'heureux événement, Gardez-nous le secret, ayez la complaisance...

LA GOUVERNANTE

Qui? moi, je garderois un coupable silence? Je me suis contentue autant que je l'ai pu : Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu; Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misère. Il faudra prendre un juge.

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, à part.

Ah , grands dieux ! c'est mon père!

Je frémis; elle est femme à lui révéler tout.

(à la gouvernante.) Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

LA GOUVERNANTE

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE

Qu'est-ce qu'elle m'annonce?

LE PRÉSIDENT

Eh bien ! mon fils, je viens chercher votre réponse Au sujet d'un hymen qui flatte mes souhaits.

LA GOUVERNANTE

Elle est entre mes mains , et je vous la remets,

LE PRÉSIDENT

Quoi donc?

4i8 LA GOUVERNANTE.

LA GOCVERNANTE.

Ceci n'a pas besoin que je l'explique; Mais en tout cas, monsieur, je vous laisse Anfréliquit. SAIN VILLE, à part.

Tout est perdu.

LA GOUVERNANTE, à Angélique.

Restez, attendez votre sort.

[Elle s'en 7m.) Sain VILLE, à Angélif/ue.

Ce sera votre arrêt, et celui de ma mort.

SCÈNE IV

LEPRÉSIDENT, s AINVILLE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT

Dites-moi donc, Sainville, est-ce moi qui m'abuse? Ou'ai-je lu?

SAINVILLE

Vous voyez ma faute et mon excuse.

Quel est donc cet écrit?

SAINVILLE

Le serment solennel Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRÉSIDENT

Quoi donc! ^tes-vous libre? avez-vous pu promettre Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre, Pouvez-vous ac([uitter un semblable serment?

SAINVILLE

Eh ! regardez, mon père, un objet si charmant.

ACTE IV, SCE^E IV. 4iy

Voyez; pouvois-je prendre uae chaîne plus belle?

(à Angélique.) Hassurez-vous.

LE PRÉSIDENT

C'est donc avec mademoiselle?

SAIN VILLE

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRÉSIDENT

Quel que soit votre choix, Ainsi doue vous croyez être au-dessus des lois! ^ Voilà de votre part un oubli qui me passe.

SAIN VILLE

Mon père , je sais tout, mais je demande grâce.

La forme est contre moi ; mais, sans aller plus loin,

Voulez-vous mon bonheur? laissez-m'en donc le soin.

Eh! qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même?

Si vous avez sur moi l'autorité suprême.

Est-ce un droit tyrannique , une loi de rigueur?

Ah! voulez-vous m'oter l'usage de mon cœur,

Et des liens du sang me faire des entraves?

Les enfants sont-ils donc de malheureux esclaves?

LE PRÉSIDENT

Non, mon fils. Mais enfin nous en savons plus qu'eux: Ce n'est donc que J'ar nous qu'ils peuvent être heureux; Et c'étoit là le droit d'un père qui vous aime.

s AIN VIL LE.

Eh! que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même! Depuis plus de trois mois errant jusqu'à ce jour J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour; Je me suis répandu pour -iteindre ma flamme:

420 LA GOUVERNANTE

J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame ;

Aux. plus rares beautés j'ai mendié des fers,

Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont offerts :

A ce premier objet d'une flamme si belle

Le ciel même a voulu que je fusse fidèle.

Oui, le ciel a tout fait. Eh ! quelle illusion !

Je ne vous parle point de la séduction

Qu'on peut vous accuser d'avoir mise en usage;

Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage.

ANGÉLIQUE

Ah, monsieur! arrêtez; il a dû me charmer. Est-ce séduction que de se faire aimer? Reprochez-moi plutôt l'ardeur dont je l'enflamme: Oui, monsieur, c'est sur moi que doit tomber le blâme; On séduit quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il use contre lui de sa sévérité.

Devoit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge

Se donner sur la foi d'un pareil mariage

Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend ?

L'amour rend, comme un autre, un sage inconséquent

ANGÉLIQUE

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née; Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée. Il savoit que je puis disposer de mon sort : A cet égard encor vous l'accusez à tort.

LE PRÉSIDENT

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimère?

ACTE IV, SCENE IV

Pourquoi non ?

LE PRÉSIDENT

Une tante a les drois d'une mère.

ANGÉLIQUE

Eh ! ne savez-vous pas ?

LE PRÉSIDENT

Quoi?

ANGÉLIQUE

Qu'elle ne m'est rien,

LE PRÉSIDENT

La baronne?

ANGÉLIQUE

Oui, monsieur : elle me veut du bien ; Mais...

LE PRÉSIDENT

Comment?

ANGÉLIQUE

Je n'en suis point du tout héritière.

SAIN VILLE, à part.

C'en est fait.

LE PRÉSIDENT, à ^ ^ art.

Quel soupçon?

SAIN VILLE, à part.

Ma disgrâce est entière.

LE PRÉSIDENT, à Angélique.

Ce que vous m'apprenez...

ANGÉLIQUE

Doit le justifier,

4a2 LA GOUVERNANTE.

Et vous autoriser à me sacrifier.

LE PRÉSIDENT

{à part.} {haut.}

Quelle énigme! En effet vous n'êtes point sa nièce?

ANGÉLIQUE

Non ^monsieur; je ne dois ce nom qu'à sa tendresse.

LE PRÉSIDENT, rêvant.

A merveilles.

SAIN VILLE, à part.

Il est encor plus irrité.

ANGÉLIQUE, à Sainville.

Ne faut-il pas toujours dire la vérité?

LE PRÉSIDENT, à part.

Plus j'y songe... Ah grands dieux!

SAINVILLE

Quel courroux vous enflamme!

Un rapport enchanteur règne au fond de notre ame. Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus d'appas!

(à part.) Laissez-moi... Seroit-elle...? Allons voir de ce pas La baronne.

SAINVILLE, se jetant aux pieds de son père. Ah, mon père! arrêtez, je vous prie; Si vous nous séparez, il y va de ma vie. J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu ; Mais si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu, J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime. Et subir les horreurs d'un désespoir extrême. Puisse le ciel, qui lit dans mon cœur éperdu,

ACTE IV, SCÈNE IV

Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu

Si vous l'eussiez voulu! Que faut-il que j'espère?

LE PRÉSIDENT

Eh! rapportez-vous-en , de grâce, à votre père;

Croyez que je prendrai le plus sage parti;

Bientôt de votre sort vous serez averti.

(à sonjils.) (à Angélique.)

Rentrez. Et vous, allez retrouver votre bonne.

(à sonJiLs.) {seul.)

Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la baronne La forcer de céder à mon empressement:

Il faut que j'en obtienne un éclaircissement.

SAINVILLE, JULIETTE

JULIETTE

Je vous dis qu'eu un mot cela n'est pas possible; Ni pour moi, ni pour vous, elle n'est pas visible : L'accès près d'Angélique est si bien interdit, Qu'avec tout votre amour, avec tout mon esprit...

SAIA VILLE.

Mais comment?

JULIETTE

C'est un fait, elle est comme enchaînée : La porte du jardin vient d'être condamnée, Car on a bien pensé que vraisemblablement "Vous pourriez en venir à quelque enlèvement.

SAINVILLE

J'aiirois eu cette idée?

JULIETTE

Enfin , on l'a prévue.

SAINVILLE

Et que dit Angélique?

JULIETTE

Il faudroit l'avoir vue :

LA GOUVERNANTE. i^ih

Mais il vous est aisé de vous l'imaginer ; Sans se voir, quand on s'aime, ou peut se deviner.

SAIX VILLE.

Ah ! mon père , sans doute, achève la vengeance. Et la baronne est-elle aussi d'intelligence?

JULIETTE

Je ne sais, mais souvent , au déclin des beaux jours , Notre sexe prend moins le parti des amours.

s A IN VILLE.

Us nie l'eulèveront... Ma perte est résolue, Je veux la voir, dussè-je expirer à sa vue.

{Il sort,)

SCÈNE IL

JULIETTE

Je commence à douter qu'il soit si doux d'aimer.

D'abord, la seule idée avoit su me charmer ;

Je le croyois le bien le plus grand de la vie :

Ce que j'en vois m'en fait presque passer l'envie.

Quand l'amour tourne à mal, c'est un cruel vainqueur.

Il est vrai : cependant, que faire de son cosur?

ANGÉLIQUE; LA GOUVERNANTE

achevant de lire une lettre.

LA GOUVERNANTE

(à Angélique.) Ah ! ciel , je te rends grâce... Eh ! daignez me parler.

ANGÉLIQUE

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE

Arrêtez. Où voulez-vous aller?

ANGÉLIQUE

Que m'importe èi présent, pourvu que je vous fuie? Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie. Que je veuille avec vous passer mes tristes jours.

ACTE V, SCENE IV

Non; entre vous et moi c'en est fait pour toujours: Je supporterai tout, pourvu qu'on nous sépare.

Vous prononcez bien vite un arrêt si barbare.

ANGÉLIQUE

C'est qu'il est dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE

Juste ciel ! quel aveu !

ANGÉLIQUE

Non , ce faux désespoir vous avancera peu. Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! de quels sentiments suis -je donc animée ?

ANGÉLIQUE

D'un zèle amer, toujours trop inconsidéré,

Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,

Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE

Il n'étoit qu'apparent.

ANGÉLIQUE.

Laissez- moi, je vous prie; Dans toutes vos raisons je ne veux plus entrer. Quelle fatalité nous a fait rencontrer !

Je rendois grâce au ciel d'un présent si funeste, Aveugle que j'étois !

LA GOUVERNANTE

Le ciel , que j'en atteste , Connoît si je vous aime. Hélas ! jusqu'à ce jour Qu'ai-je fait qui ne serve à prouver mon amour, A mériter le vôtre?

438 LA GOUVERNANTE

ANGÉLIQUE

Ah , grands dieux! à quel titre !

LA GOUVERNANTE

Je pourrois à présent vous en rendre l'arbitre.

ANGELIQUE

Quel intérêt cruel vous attache si fort? Pourquoi vous êtes-vous subordonné mon sort? D'où vous arroyez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE

Eh! non, il ne l'est pas... Ah, raa chère Angélique!

ANGÉLIQUE

Moi?

LA GOUVERNANTE

Vous. Pour un moment laissez couler mes pleurs.

ANGÉLIQUE

Ne me voilà-t-il pas sensible à ses douleurs, Et presque hors d'état de soutenir ses larmes? Quel est cet ascendant? où prenez-

vous vos armes?

LA GOUVERNANTE

Au fond de votre cœur, qui ne peut se trahir, Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

Je ne vous conçois pas.

LA GODVERNANTE.

Vous êtes étonnée De me voir si sensible à votre destinée? Vous demandez pourquoi ; craignez de le savoir. Par un ménagement que j'ai cru vous devoir, Je m'étois à jamais condamnée à me taire; Vous le voulez, il faut dévoiler ce mystère,

ACTE V, SCENE IV

Et vous causer peut-être un éternel regret.

(à part.) Que vais-je découvrir?

ANGÉLIQUE

Quel est donc ce secret?

LA GOUVERNANTE

Vous dépendez...

ANGÉLIQUE

Comment? De qui puis-je dépendre?

Autant qu'il m'en souvient, vous m'avez fait entendre Que vous connoissez ceux à qui je dois le jour. Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre séjour Un généreux trépas m'avoit ravi mon père, Que je ne devois plus compter sur une mère Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pu voir? Vous a-t-elle en mourant laissé tout son pouvoir?... Vous la pleurez?

LA GOUVERNANTE

Le ciel n'a point fini sa vie.

Que dites-vous? La mort ne me l'a point ravie? Achevez donc.

LA GOUVERNANTE

Je n'ose.

ANGÉLIQUE

Elle vit.

LA GOUVERNANTE

Hélas! oui; Et c'est pour vous aimer.

430 LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE

O bonheur inouï !

Je vous pardonne tout. Ah ciel ! quelle est ma joie! Ma bonne , absolument il faut que je la voie.

LA GOUVERNA.XTE.

Cessez.

ANGÉLIQUE

Par ces refus cruels, injurieux, Vous me désespérez... Que vois-je dans vos yeux?

LA GOUVERNANTE

Lui pardounerez-vous son ^état et le vôtre ?

ANGÉLIQUE

Ah! vous êtes ma mère: oui, je n'en veux point d'autre; Tout me le dit; cédez, et qu'un aveu si doux Couronne tous les biens que j'ai reçus de vous.

Eh bien! vous la voyez. Puisque je vous suis chère, La nature triomphe , et vous rend votre mère.

ANGÉLIQUE

Ah ciel ! Mais quel remords vient déchirer mon cœur?

(Elle se jette à ses genoux.) C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur !

LA GOUVERNANTE, en la relevant.

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende: Cachons notre secret; je vous le recommande. M'en croirez-vous? laissons régiler ici la paix. Vous voyez notre état; renoncez pour jamais A l'espoir d'un hymen hors de toute apparence. Que sacrifiez-vous? Une folle espérance.

Dans le sein de l'oubli cherchous un sort plus doux ;

ACTE V, SCÈNE IV

Abaiidouiionsle monde, il n'est pas fait pour nous.

ANGÉLIQUE

Je me rends , et je sens que ce n'est que la fuite Qui pourra garantir mon ame trop séduite. Mais, hélas! comment fuir?

LA GOUVERNANTE

Le ciel en a pris som.

De la baronne, enfin, vous n'avez plus besoin : Un parent éloigné, dont j'étois héritière, A depuis quelques jours terminé sa carrière; Je viens de le savoir, et que dès à présent Nous jouissons d'un bien qui sera suffisant Pour vivre loin du monde en une aisance honnête. Partons secrètement, que rien ne nous arrête ; Et pour nous dérober allons tout préparer.

Quoi! sitôt, pour jamais, il faut s'en séparer!

LA GOUVERNANTE

Nous ne saurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGÉLIQUE

Que va-t-il devenir? Quoi ! partir tout-à-l'heure. Sans se revoir du moins pour la dernière fois !

LA GOUVERNANTE

Obtenez ce triomphe.

ANGÉLIQUE, en se jetant dans les bras de sa mère. Il le faut, je le dois...

Arrachez-moi d'ici ; je me perds, si je reste.

432 LA GOUVERNANTE

SAINVILLE , ANGÉLIQUE , LA GOUVERNANTE

6 A I N V I L L E , e/? /e5 arrêtant.

Ah ! vous me trahissez !

LA GOUVERNANTE

Quel contre-temps funeste !

SAINVILLE

"Cruelle! il est donc vrai que vous lui pardonnez! A ses séductions vous vous abandonnez : Elle triomphe encore.

ANGÉLIQUE

Arrêtez! c'est ma mère...

(en lui baisant la main.) Si vous saviez combien elle doit m'être chère !

SAINVILLE, à part. Quel obstacle cruel!... O sort plein de rigueur ?

(haut.) Madame... dites-vous... elle auroitce bonheur?

ANGÉLIQUE

J'en fais gloire.

SAINVILLE

Elle doit en faire aussi la sienne.

(après avoir rêvé , se jetant aux (à Angélique.) pieds de la gouvernante.)

C'est votre mère!... Eh bien! soyez aussi la mienne. Eh, madame ! d'où vient cette opposition ? Je ne reconnois point de disproportion ;

ACTE V, SCÈNE V

ta nature et l'amour ne l'ont jamais admise.

LA GOUVERNEANTE.

Tant de félicité ne nous est pas permise. Un inutile espoir vous enivroit tous deux ; La fortune s'oppose aux succès de vos vœux.

SAIXVILLE.

Ah ! vous m'allez quitter, votre fuite s'apprête; Vous méditez ma mort !

LA GOUVERNEANTE, à Sa fille.

Que rien ne vous arrête.

ANGÉLIQUE, en s'en allant.

Vous ne nous verrons plus , recevez mes adieux.

SAIN VILLE

Que dites-vous?

Lisez le reste dans mes yeux.

SAINVILLE

Barbares, arrêtez...

SAINVILLE, ANGÉLIQUE , LA GOUVERNANTE , LE PRÉSIDENT , LA B.VRONNE

SAINVILLE

Ah, madame ! Ah! mon père, Vous n'avez plus de fils!

LA GOUVERNANTE, à Angélique.

Vous voyez ce qu'opère Votre indiscretion.

434 LA GOUVERNANTE

s AIN VIL LE.

Je n'y survivrai pas.

[à la baronne.) Ah, madame! c'est vous qui voulez mon trépas.

LA B ARON .\ E

Qui? moi?

SAI N VILLE

Vous permettez qu'Angélique me fuie Sa mère me l'arrache ,
elle emporte ma vie.

Voilà ce que j'ignore.

SAIN VILLE

Arrêtez donc leurs pas:

Mais un père cruel n'y consentira pas.

LE PRÉSIDENT

Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice? Nos enfants
n'ont jamais su nous rendre justice.

(à la gouvernante.) Madame, épargnons-nous des discours superflus: Nous ïious connoissons tous, ne dissimulons plus; Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose. J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause: Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein ;

{en montrant la baronne.) Madame en est témoin. Est-ce votre dessein Que le père et Ir; fils périssent l'un par l'autre? C'en est fait, si mon sang ne s'associe au vôtre. Ah! daignez nous admettre aux titres les plus dou\

ANGÉLIQUE

Ma mère! il v consent

ACTE V, SCÈNE VI

LE PRÉSIDENT

Pourquoi nous fuyez-vous?

LA GOUVERNANTE

Si nous fuyons, ce n'est que par reconnaissance.

LA BARONNE

Ah, comtesse! agréez cette heureuse alUance.

SAIN VILLE

Ciel! quentends-je?

LE PRÉSIDENT

Souffrez qu'un accord si charmant Puisse au moins vous servir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE

Mais dois-je consentir qu'il perde sa fortune?

LA BARONNE

Eh, madame! calmez cette crainte importune : En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux, Ils auront tout mon bien , je l'asure à tous deux; Ils seront mes enfants, ils sont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE, fl« président.

Monsieur, qu'ils soient heureux, vous en êtes le maître.

s A I N V I L L E , en prenant la main d'Anfjélic. Ah ! quel bonheur! La vie, au prix de ce bienfait, Est le moindre présent que vous nous ayez fait.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chefsdoeuvredraoolach>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.